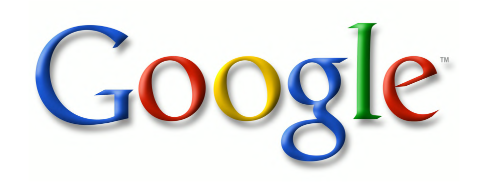
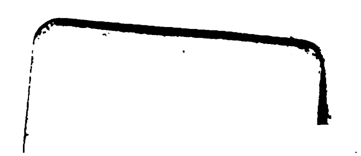





SE TAIRE ET FAIRE





ABRÉGÉ

DE

LA VIE

DE

GASSENDI.

ABRÉGÉ
DE
LA VIE
ET
DU SYSTÊME
DE
GASSENDI.

PAR M. DE CAMBURAT.

Pectore parta suo, quæsitaque præmia liquit.
LUCRET.....



A BOUILLON,
AUX DÉPENS DE LA SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE.

M. DCC. LXX.

AVANT-PROPOS.

LE nom de GASSENDI *est assez connu de quiconque n'est pas absolument étranger dans la république des lettres; on sait qu'il a été un des plus illustres peres de la philosophie moderne, & le restaurateur de la physique corpusculaire; on n'a qu'à lire les écrits de son tems, les preuves de son mérite & de son savoir y sont par-tout consignées. Il étoit en liaison ou en correspondance littéraire avec les philosophes les plus distingués du siecle dernier; on remarque sur-tout dans ce nombre Descartes, (malgré les nuages passagers que certaines discussions jetterent pendant un tems sur sa façon de penser) Galilée, le P. Mersenne, Hobbes, le P. Kirker, Grotius, l'Abbé de Marolles, Roberval, Lamotte-le-Vayer, l'abbé de Launoi, Hévélius, Bouillaud, Sorbiere, Ménage, Guy-Patin, Borel, tous auteurs célebres contemporains de Gassendi. On doit*

distinguer dans une classe particuliere ses trois fameux disciples qui lui étoient si attachés, Moliere entr'autres, qu'il suffit de nommer, Chapelle & Bernier. A tous ces noms illustres il faut joindre ceux des personnes de la premiere qualité, des princes, & des têtes couronnées qui ont eu une estime particuliere pour notre philosophe, comme Christine, Reine de Suede, Louis de Valois, Duc d'Angoulême, le Prince de Condé, les Cardinaux d'Etrées, de Rèts, & de Richelieu, frere du fameux Cardinal Ministre, le Chancelier Séguier, &c.

Nous avons au P. Bourgeret, de l'Oratoire, l'obligation de connoître l'homme de bien dans Gassendi. Il nous en a donné une histoire des plus détaillées; comme il se trouve beaucoup de menus faits & de longues disgressions dans cette vie de Gassendi, j'ai pris la liberté de l'élaguer entiérement, & d'étendre ou de resserrer les principaux événemens, suivant le degré d'intérêt dont ils sont susceptibles, en suivant toujours l'ordre des tems. J'ai

ſupprimé les inutilités ; je n'ai fait que gliſſer ſur les anecdotes indifférentes, pour m'arrêter uniquement à celles dont on peut retirer de l'inſtruction ou de l'agrément : en un mot, je me ſuis attaché à donner l'hiſtoire de ſes penſées, plutôt que de ſa perſonne. Dans cette vue j'ai joint au Récit abrégé de ſa Vie, un extrait ſubſtantiel de ſon Syſtême. Quoi, dira-t-on encore, des ſyſtêmes dans un ſiecle ou tous les ſyſtêmes ont été ſi fort reſſaſſés, qu'on s'en eſt totalement dégoûté? Je conviens du fait ; néanmoins dans ce même ſiecle ou la ſatiété des ſyſtêmes eſt ſi commune, chacun ſe pique de philoſopher tant bien que mal ; on ſait la faveur dont jouiſſent les hypotheſes ou, pour mieux dire les découvertes du grand Newton ; on trouve les germes du Newtonaniſme dans Gaſſendi. » Newton, dit » M. de Voltaire, (1) ſuivoit les an» ciennes opinions de Démocrite, d'E» picure, & d'une foule de philoſophes » rectifiés par notre célebre Gaſſendi.

(1) *Elémens de la philoſophie de Newton*, par M. de Voltaire.

» Newton a dit plusieurs fois à des
» François qu'il regardoit Gassendi
» comme un esprit très-juste & très-
» sage, & qu'il faisoit gloire d'être
» entiérement de son avis dans toutes
» les choses dont on vient de parler :
» l'espace, la durée, les atomes «.

Le systême de Gassendi peut donc être regardé comme un vrai préliminaire de celui de Newton. On pénetre beaucoup mieux le second après la lecture préparatoire du premier. C'est ce qui m'a engagé à développer le fonds, & à parcourir les branches essentielles du systême de Gassendi. Je ne prétends point approfondir la matiere, ni donner un traité philosophique en forme de ses opinions ; ce n'est point pour les gens de l'art que j'écris ; je croirois seulement avoir atteint mon but, si je pouvois être de quelqu'utilité à ceux qui desirent de prendre quelque teinture de la philosophie moderne ; & si pour cet effet un extrait raisonné de Gassendi pouvoit leur servir d'introduction à la physique Newtonienne, pour peu qu'on soit initié dans cette philoso-

phie de Newton, on trouve un air de famille qui frappe entre les sentimens des Gassendistes & ceux du philosphe Anglois. Qu'est-ce en effet que cette philosophie Angloise si fort en vogue aujourd'hui, sinon l'épicuréisme réformé? La gloire de cette réforme est due à Gassendi; il a repris l'ancien édifice aux fondemens, il a changé la premiere pierre, & en conservant l'ancienne symmétrie & l'ordonnance premiere, il a bâti avec plus de solidité.

Les anciens Epicuriens supposoient les atomes éternels, nécessaires. Gassendi établit d'abord qu'ils sont contingens, & par-là il se met à l'abri du reproche le plus grave qu'avoit encouru Epicure: ce dernier philosophe avoit attribué à ses atomes unis dans le vuide, une divergence contraire aux premieres loix de la méchanique; il falloit redresser ce mouvement défectueux: Gassendi a pourvu à tout en lui donnant une cause souverainement intelligente. Epicure attribuoit au hasard tout l'ordre & le mouvement de la nature: Gassendi lui prouve, sans beau-

coup de peine, que l'univers n'est pas l'effet d'un coup de dez. Epicure faisoit consister l'essence de l'ame humaine dans un réseau d'atomes sujet à se dissoudre; au lieu que Gassendi reconnoît l'ame immatérielle, & par conséquent indissoluble. Voilà ce que notre philosophe a changé dans l'ancienne doctrine : voici présentement les points qu'il a conservés.

Epicure disoit : Le mouvement existe donc il y a du vuide. Les especes sont toujours réproduites les mêmes; donc les premiers principes sont invariables, & par conséquent il y a des atomes, c'est-à-dire, des principes indivisibles.

Ces deux argumens sont très-concluans aux yeux de Gassendi : il admet donc le vuide & les atomes comme les fondemens de sa philosophie. Il croit qu'en effet il devroit y avoir, sans le vuide, un obstacle universel au mouvement dans l'univers, & que sans les atomes il y auroit une confusion éternelle dans les générations.

Notre philosophe reconnoît encore, avec Epicure, que nos sensations sont

l'origine de toutes nos idées, à quelques modifications près, sur la maniere dont elles se forment dans l'entendement. Mais soutiendra-t-il que la volupté est le souverain bien, comme disoit Epicure? Osera-t-il défendre cette proposition qui a suscité tant d'ennemis à l'ancien philosophe?

Gassendi ne balance pas à soutenir que le souverain bien consiste dans le plaisir; mais dans quel sens? Dans celui-même d'Epicure, lorsque celui-ci disoit: „La vertu & la félicité sont deux „ sœurs inséparables". *S'il prêche le plaisir, c'est donc le plaisir considéré en lui-même, & dans sa plus grande abstraction: la grande affaire est de ne point prendre le change sur l'objet. Alors la volupté sera à l'ame ce que la chaleur interne est au corps; tant qu'elle est maintenue dans son juste degré d'activité, cette chaleur fait le principe & le soutien de toute l'économie animale; mais si malheureusement elle sort de sa sphère, elle cause des ravages terribles, la fievre, l'inflammation & la mort.*

La reconnoissance exigeoit de Gassendi qu'il vengeât la mémoire d'un philosophe dont il avoit emprunté tant de choses ; l'intérêt de la vérité n'étoit pas moins pressant pour lui. Il ose donc se roidir contre les préjugés de ses dévanciers & de ses contemporains ; il défend l'innocence opprimée ; Epicure est blanchi & rétabli avec honneur dans le collège des philosophes ; les Stoïciens, ses calomniateurs, sont démasqués & confondus ; on connoît que le fond de leur vertu, n'est qu'un orgueil rafiné qui cherche à outrer les dehors de toutes les vertus, & à éblouir, par beaucoup de singularités & de grimaces, le vulgaire, trop souvent dupe de ces surfaces imposantes. Ces gens si austeres, qui se seroient fait un scrupule de se plaindre, si on les eût frappés, se permettoient en même-tems, sans aucuns remords, les sarcasmes & les invectives les plus sanglantes & les plus injustes contre Epicure ; ce qui prouve bien que la calomnie est la sœur du rigorisme : les faits les mieux avérés, les témoignages les plus receva-

bles, sont les monumens qui servent à Gassendi pour constater la probité d'Epicure. On nous avoit peint ce philosophe comme un homme plongé dans les plaisirs des femmes & de la table : ses mœurs sont exactement l'opposé de tous ces excès. Sa continence est reconnue si parfaite, qu'on lui reprochoit même un defaut de tempérament ; & ce même homme qu'on a tant accusé d'intempérance ne prêchoit que la frugalité, & ne vivoit que de légumes ; le plus souvent de pain & d'eau tout simplement, tant ses censeurs étoient conséquens.

En livrant sa méthaphysique aux justes anathêmes dont on la foudroyée, Gassendi a recueilli avec soin toutes les maximes étrangeres à ses erreurs, surtout ces belles sentences dont Séneque a fait le texte de ses admirables épitres. L'autorité de ce dernier doit d'autant plus influer sur le jugement que nous devons porter d'Epicure, qu'elle est fondée sur la plus étonnante impartialité. Séneque, elevé dans une secte ennemie née des Epicuriens, eut assez de

discernement pour démêler le mérite d'Epicure, & assez de courage, d'esprit pour l'exalter: » (1) La morale d'Epicu- » re, dit-il, est exacte, pure, austere mê- » me, si on vient à l'examiner de près ". *Voilà comme s'exprime ce grand homme; c'est un hommage de plus que nous devons à sa mémoire, pour avoir sçu donner au monde l'exemple si rare de sacrifier les préjugés de parti aux droits de la vérité, & de rendre justice au mérite par-tout où il se trouve.*

Tel est le plan des utiles réparations que Gassendi a faites au systême d'Epicure. On sent que quand Newton est venu ensuite achever & couronner l'édifice, il a dû être content des travaux de son prédécesseur, & qu'ainsi la gloire immortelle dont le philosophe Anglois s'est couvert, doit réjaillir jusqu'à un certain point sur les philosophes François : l'Angleterre ne lui enviera pas sans doute ces avantages; l'exposé que l'on vient de voir a fourni naturelle-

(2) *Mea quidem ista sententia, & hoc nostris invitis popularibus dicam* Sancta, *Epicurum & recta præcipere, ac si propiùs accesseris,* tristia.... *Seneca, de Vitâ beatâ, lib. VI, cap. 12.*



ment le sujet & la division de ce petit ouvrage. J'ai pris la partie historique dans Sorbieres, le P. Bougerel, & M. Savérien. J'ai parcouru rapidement la vie de Gassendi, & ne me suis arrêté que sur les faits les plus importans : j'ai donné en même-temps une courte notice de ses principaux ouvrages.

Pour tout ce qui est relatif au systême, j'ai puisé dans les sources mêmes, je veux dire, dans les six volumes in-folio *qui comprennent en latin toutes les œuvres de Gassendi ; le style en est clair, énergique, quoique souvent prolixe, suivant le goût du temps. J'ai eu recours encore à l'*Abrégé de la philosophie de Gassendi, par Bernier le médecin ; *ce savant disciple d'un si grand maître a simplifié & éclairé en bien des points sa doctrine ; mais son abréviation comprend encore sept volumes* in-12. *J'ai tâché de la rendre aussi compendieuse qu'il a été possible, en la dépouillant de tout ce qui est étranger au systême de Gassendi, proprement dit. J'ai donc laissé à l'écart toutes les opinions qui lui*

ſont communes avec les autres philoſophes, pour ne conſerver que celles qui lui appartiennent en propre.

Comme Gaſſendi s'eſt d'abord attaché à réfuter ce qu'Epicure a dit ſur l'ame, j'ai commencé par cette partie qui nous touche de ſi près. On a beau dire que la métaphyſique eſt entiérement nébuleuſe ſur ce point; il eſt des queſtions qui nous preſſent de prendre un parti, & dont l'objet fait aſſez ſentir par lui-même l'inconvénient de la neutralité.

Je parle enſuite du vuide & des atomes : ces queſtions paroiſſent indifférentes & ſuperflues à bien des perſonnes; mais on en jugera bien différemment ſi on vient à conſidérer la liaiſon intime & l'analogie qu'elles ont avec les découvertes de Newton : ces découvertes ôtent pour ainſi dire, au ſyſtême du vuide, tout ce qu'il a de ſyſtématique. On trouvera enfin une diſſertation ſommaire ſur la volupté d'Epicure, & un extrait de ſes maximes philoſophiques. Comme je ne fais qu'effleurer ces matieres, je me ſuis borné à rechercher la clarté &

la précision, pour les mettre à portée de tout le monde, & les assortir au goût de notre siecle qui accueille ces sortes d'ouvrages avec d'autant plus d'indulgence, qu'ils sont moins volumineux.

Il ne me reste qu'un mot à dire pour prévenir certaines objections, dans tout ce que j'ai écrit touchant Epicure. J'ai suivi pas à pas Gassendi qui a si bien épuré la doctrine de cet ancien; je n'ai d'autre objet, ni d'autres motifs, que ceux du philosophe François; si j'ai employé quelques nouveaux raisonnemens, c'est qu'ils m'ont paru nécessaires pour appuyer ou éclaircir les siens; & je crois pouvoir me flatter de n'avoir avancé aucun principe qu'il n'eût lui-même révendiqué.

Si j'avois besoin d'une autre sauvegarde auprès de ces ames moins instruites que timorées pour qui le seul nom d'Epicure est encore une espece de blasphême, je pourrois m'autoriser d'un passage de St. Augustin : ce Pere dit en propres termes (1) » que de tous les phi-

(1) *Epicurum accepturum fuisse palmam in animo meo nisi*

» losophes de l'antiquité, ç'auroit été
» Epicure à qui ils auroient donné la
» palme, s'il avoit admis des peines &
» des récompenses après la mort. «

(1) *je pourrois alléguer encore l'autorité d'un académicien distingué qui, sans s'arrêter au coloris trop sévere, ou trop flatteur qu'on a employé au portrait d'Epicure, a cru avec raison qu'en cela, comme en toutes choses, la vérité pouvoit se trouver dans un sage milieu. Voici comme s'exprime cet illustre auteur que j'ai eu occasion de citer souvent. J'ai suivi le sage Gassendi qu'on ne soupçonnera pas de m'avoir donné des impressions contraires à la droiture ou à l'équité. Ce grand homme est aussi admirable par sa candeur & ses vertus, que par son érudition & ses connoissances philosophiques; pour moi je ne ferai que me conformer à l'exacte vérité, si je dis que tout ce petit ouvrage lui appartient de droit. S'il a fait revivre une partie du systême d'E-*

ego credidissem post mortem restare animæ vitam & tractus meritorum..... Augustinus, confess..... lib. VI, cap. 16.

(1) *Morale d'Epicure*, par M. l'Abbé Batteux.

picure sur les atomes, il ne faut pas qu'on s'y trompe, c'est Dieu qui les a créés, qui les meut & qui en forme les corps organisés. Il met le bonheur dans la volupté, mais la volupté n'est qu'une joie pure, préparée comme récompense à l'observation des loix naturelles & autres qu'il a plu à Dieu d'imposer aux hommes.

C'est dans le même point de vue que j'embrasse le parti d'Epicure, prêt à l'abandonner quand il le faudra; j'ai toujours été persuadé que le vrai sage sans enthousiasme, & sans se laisser éblouir par l'éclat des grands noms, ne reçoit aucun systême que sous bénéfice d'inventaire, si l'on peut s'exprimer ainsi, parce que les intérêts de la vérité lui sont encore plus chers que ceux des philosophes. Amicus Plato, amicus Socrates, sed magis amica veritas.

ABRÉGÉ
DE
LA VIE
DE
GASSENDI.

PIERRE GASSENDI, ou Gassend, naquit au village de Chantersier près de Digne en Provence, le vingt-deux Janvier mille cinq cent quatre-vingt-douze. Le développement du génie quelquefois tardif, quelquefois précoce, prévint l'éducation dans Gassendi. Dès l'âge de quatre ans il déclamoit de petits sermons : à sa septième année il passoit secrétement les nuits à contempler les astres. De si heureuses dispositions engagerent ses parens à les cultiver ; le curé de Chantersier fut chargé de donner la premiere teinture des lettres à notre jeune homme, qui s'y porta avec la plus grande activité ; il prenoit sur son re-

pos pour étudier une partie de la nuit à la lampe de l'église. Au bout de trois ans il fit des progrès qui étonnerent son maître. L'évêque de Digne faisant la visite de son diocèse, notre écolier, qui n'avoit que dix ans, se chargea de le haranguer, & il s'en acquitta si bien, que le prélat s'écria: » Que cet enfant feroit un jour la » merveille de son siècle, & qu'il cau- » seroit de l'admiration aux sçavans, » avant que d'être parvenu à un âge » mûr. La suite du tems n'a point démenti ces présages qui sont souvent trompeurs.

Quelque tems après Gassendi fut envoyé à Digne pour y faire sa rhétorique; ses succès furent des plus brillans : on ne l'appelloit plus que le petit docteur. Il composa pour son college de petites pièces de théatre, qui furent très-applaudies. Toutes ces particularités prouvent que Gassendi mériteroit sa place dans l'histoire des enfans célèbres.

Il passa ensuite à l'étude de la phi-

losophie, dans laquelle il ne se distingua pas moins. Il dévoroit les difficultés les plus abstraites. Ce n'est pas qu'il suivît à la lettre tous ses cahiers; doué naturellement d'un sens droit, il ne pouvoit goûter la philosophie du tems; c'étoient des entités, des quiddités, des taléités & des essences hypothétiques; c'étoit un ramas de chimères péripatéticiennes: Gassendi pourtant les apprit, mais pour les combattre. Son professeur lui marquoit tant de prédilection, qu'il le chargeoit de remplir sa place, lorsqu'il ne pouvoit monter en chaire, ce qui lui arrivoit souvent, à cause de ses infirmités, & le jeune Gassendi s'en acquittoit au grand contentement de tous ses condisciples.

Après avoir achevé le cours de ses études, il retourna dans le sein de sa famille, qui n'eut pas la satisfaction de le posséder long-tems. La chaire de rhétorique de Digne se trouvant vacante, fut proposée au concours. Gassendi, âgé seulement de

ſeize ans, ſe mit ſur les rangs, & l'emporta. Mais il ne la garda pas long-tems; ſe diſpoſant à l'état eccléſiaſtique, il ſe rendit à Aix pour faire un cours de théologie, à laquelle il joignit l'étude des langues grecque & hébraïque : ſes progrès furent auſſi rapides que diſtingués.

Il eſſaya enſuite de la prédication, & fut univerſellement applaudi : ſon eſprit s'étendoit à tout avec autant de facilité que d'intelligence.

Sa réputation naiſſante lui valut d'abord la théologale de Forcalquier, enſuite celle de Digne qu'il préféra à l'autre. Pour mieux remplir cette dignité il fut prendre le bonnet de docteur à Avignon. De la théologale il paſſa à la prévôté de la cathédrale de Digne.

Bientôt après les chaires de théologie & de philoſophie de l'univerſité d'Aix vinrent à vaquer; Gaſſendi ſe préſenta au concours, & les emporta d'emblée; on eût dit qu'il n'avoit qu'à ſe montrer : il garda pour

lui la chaire de philosophie, & céda celle de théologie à son ancien professeur. On ne doit pas oublier que cette année il dicta son premier cours par cœur.

Alors il parut être dans son centre ; l'astronomie, sa passion favorite dès l'enfance, fut la partie à laquelle il s'adonna de préférence. Il est vrai, (car il ne faut pas taire les défauts des grands hommes) qu'il donna pendant un tems dans les visions de l'astrologie judiciaire. Science absurde qui a régné pendant tant de siècles, & qui a séduit des sçavans de la premiere classe.

On voit, par une lettre de Gassendi, combien il rougit dans la suite de ces erreurs qu'il a depuis si glorieusement réparées. On peut dire en effet que l'astrologie n'a pas eu de plus redoutable adversaire.

Il faisoit en même-tems une étude particuliere de l'anatomie, celle de toutes les sciences curieuses qui nous touche de plus près, puisqu'elle nous

dévoile les ſecrets de notre être.

Les talens ſupérieurs que Gaſſendi fit éclater dans les fonctions de ſa chaire, lui acquirent l'eſtime univerſelle. Il ſe lia d'abord avec pluſieurs perſonnages d'un eſprit & d'un mérite, diſtingués, tels que Nicolas Dupereſc, conſeiller au parlement d'Aix; Gautier, prieur de la Vallette; le P. Merſenne, grand mathématicien; Bouillaud, célebre aſtronome, & Henri Dufaur de Pibrac, conſeiller au parlement de Toulouſe. Ce dernier lui écrivit une lettre remplie de proteſtations d'amitié, & y joignit l'excellent livre de Charron *ſur la ſageſſe*, dont il lui faiſoit préſent. Gaſſendi, dans ſa réponſe, fait l'éloge de ce livre. Il marque à Henri Dufaur qu'il le mettroit à côté d'Épicure, Cicéron, Sénèque, Plutarque, Horace, Lucien, Eraſme, qui faiſoient ſa compagnie ordinaire : cette lettre prouve combien il ſçavoit déja mettre de choix dans ſes lectures.

Quelque tems après Gaſſendi commença à faire ſes obſervations aſtro-

nomiques; il marqua la distance de Jupiter à ses satellites, & fit, sur une comète qui parut en 1618, des conjectures que l'événement vérifia : ces phénomenes célestes étoient peu connus alors; il est vrai que Kepler, Tico-Brahé & Hevilius en avoient parlé; mais leurs opinions ne s'accordoient pas avec l'expérience; les uns croyoient que c'étoient des méteores; les autres un excrément de l'air; d'autres, un signe du céleste courroux: ce dernier sentiment prévaloit. Enfin Newton, Huhgens & Hallei ont asservi pour ainsi dire à leurs calculs ces astres errans; l'on tient communément aujourd'hui que les comètes sont des planetes semblables aux autres, & qu'elles n'en diffèrent que par leur révolution périodique autour du soleil qui est beaucoup plus longue, ces corps décrivant une parabole. Quant à la queue qui termine les comètes, il est apparent, selon Newton, que ce n'est autre chose qu'un amas de vapeurs fuligineuses qui s'exhalent de ces corps, lorsqu'ils avoi-

ſinent le ſoleil; ſelon le même philoſophe, ces vapeurs ſont deſtinées à réparer les fluides qui ſe conſument ſans ceſſe dans les opérations de la nature; ainſi elles ſont en quelque façon la ſeve de l'univers.

C'eſt ce ſentiment que M. de Voltaire a rendu dans ce vers.

Des mondes épuiſés ranimez la vieilleſſe.

Gaſſendi donna en 1622 la démiſſion de ſa chaire, par le conſeil, dit-on, de ſes amis; un peu avant ſa retraite, il fit ſoutenir des theſes pour & contre Ariſtote, & répondit en grec & en hébreu aux argumens qu'on lui fit dans ces deux langues. Ce fut ainſi qu'il commença à déclarer la guerre à l'Ariſtotéliſme, lui réſervant de plus grandes hoſtilités dans un tems plus opportun.

Le chapitre de Digne ſe trouvant engagé dans un procès de conſéquence, députa Gaſſendi à Grenoble pour ſoutenir ſes droits. Celui-ci ſe rendit, quoiqu'avec beaucoup de répugnance, aux inſtances de ſes confreres. A ſon

arrivée à Grenoble, il fut accueilli avec toutes les distinctions dues à son mérite. Il eut la satisfaction d'y trouver son ami Valois, trésorier de France de cette ville : c'étoit un amateur de l'astrologie, mais imbu des chimeres des astrologues : Gassendi lui rendit le service de le détromper par un innocent stratageme.

Ce fut à Grenoble qu'il donna la derniere main à son ouvrage contre les Péripatéticiens; il le publia sous ce titre: *Exercitationes paradoxicæ adversus Aristoteleos in quibus fundamenta dialecticæ & doctrinæ ejus excutiuntur*. C'est-à-dire : *Exercitations paradoxales contre la philosophie d'Aristote, où l'on renverse les fondemens de sa dialectique & de sa doctrine.* Pour se former une idée de cet ouvrage, il faut se rappeller le regne tyrannique qu'a exercé la philosophie d'Aristote pendant tant de siecles. Après que les Vandales & les Gohts eurent porté en Italie leur domination & leur ignorance, l'Europe demeura plongée dans la barbarie : ce-

pendant les Arabes cultivoient les arts; les Sarrasins s'attacherent principalement à Aristote; Averroës & Avicene firent une étude profonde de cet ancien philosophe, ils le commenterent l'un & l'autre, & en voulant le corriger, ils renchérirent sur ses erreurs.

Les arts passerent de l'Arabie à Constantinople; après le siege de cette ville, ils refluerent vers Rome leur ancienne patrie. Alors commença la grande vogue des écrits d'Aristote; ils eurent cependant un sort long-tems inégal, (1) car ses partisans furent tantôt canonisés, tantôt excommuniés; à la fin la philosophie péripatéticienne prit le dessus.

Les scholastiques se prévalurent long-tems des idées inintelligibles & de l'obscurité illusoire des définitions qu'on trouve dans cette philosophie, qui semble née pour embrouiller les no-

(1) Voyez sur cet article l'excellent ouvrage de l'abbé de Launoi, docteur de Sorbone, publié le siecle dernier sous ce titre : *De variâ Aristotelis fortunâ.* Voyez aussi l'*histoire critique de la philosophie*, par M. Deslandes.

tions les plus claires. On ne juroit que par Aristote; on n'expliquoit rien que selon ses principes; on demandoit aux Péripatéticiens ce que c'est que la matière : *C'est*, disoient-ils, *ce qui n'est ni qui, ni quoi, ni par qui l'être est déterminé pour être tel.* Ils expliquoient clairement la nature de l'ame, en disant *qu'elle est un entéléchie*; pour la lumière, *c'est l'acte du transparent en tant que transparent.*

Ces absurdités néanmoins s'étoient accréditées au point qu'on ne pouvoit les combattre sans encourir le reproche d'athéisme. Cependant le chancelier Bacon, en Angleterre, & Ramus, en France, avoient déja porté des coups mortels à cette secte, qui accablée ensuite des traits de Descartes & de Gassendi, alloit chaque jour en déclinant. Ce fut enfin en 1674 qu'elle rendit le dernier soupir, & voici de quelle manière.

(1) L'université de Paris avoit dressé

(1) *Mémoires sur la vie de Racine & de Boileau*, par feu M. Racine le fils.

un projet de requête pour demander au parlement la condamnation de la philoſophie de Deſcartes. M. de Lamoignon, premier préſident, diſoit qu'on ne pourroit s'empêcher de rendre un arrêt conforme à cette requête. Boileau préſent à cette converſation, imagina l'arrêt burleſque qu'il compoſa lui, Racine & Bernier leur ami commun. Dongeois, neveu de Boileau, y mit le ſtyle de palais. L'arrêt en cet état fut porté à ſigner à M. le premier préſident. A peine M. de Lamoignon eut-il jetté les yeux deſſus: » A d'autres, » s'écria-t-il, voilà un tour de Deſ» preaux. Cet arrêt burleſque eut un ſuccès que n'auroit peut-être pas eu une piece ſérieuſe; il ſauva l'honneur des philoſophes & des magiſtrats, & fit perdre à l'univerſité l'envie de préſenter ſa requête. C'eſt ainſi que le légiſlateur du Parnaſſe a bien mérité du Licée.

Notre auteur, dans le corps de ſon ouvrage, fait voir combien l'Ariſtotéliſme a donné le change aux anciens

philosophes qui prenoient pour des opinions sûres de vaines subtilités. Il prouve ensuite que parmi les prétendus ouvrages d'Aristote, il y en a plusieurs de supposés, & beaucoup de passages tronqués, altérés & ajoutés par ses disciples, ses traducteurs & ses scholiastes. Il expose encore les inconvéniens que cette philosophie a occasionné à la recherche de la vérité, par la différence aveugle dont les Péripatéticiens faisoient profession pour tout ce qu'avoit dit Aristote. Gassendi montre enfin combien de choses erronées, superflues & condradictoires sont renfermées dans la logique & la méthode d'Aristote; il fait main-basse sur ses cathégories, les principes métaphysiques: après cette réfutation, il fait une sortie assez vive sur ses mœurs. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'il rapporte sur la foi de Philopanus, qu'Aristote (1) étoit inspiré du diable, & qu'il avoit composé ses œuvres philosophiques à la suggestion d'une Pythonisse,

(1) *Exercitatio secunda adversus Aristot....*

laquelle étoit en commerce avec le démon; mais Gaſſendi ne donne cette anecdote que pour ce qu'elle vaut.

En rejettant la doctrine d'Ariſtote, ce ſeroit une grande injuſtice que de lui refuſer le juſte tribut d'éloges qu'il mérite. Le précepteur d'Alexandre-le-Grand eſt au rang des plus grands génies. Sa rhétorique & ſa poétique ſont regardées comme des chefs-d'œuvre; s'il s'eſt trompé en phyſique, il a cela de commun avec tous les philoſophes qui ont voulu exploiter cette mine ſans avoir les inſtrumens néceſſaires.

Après la publication de cet ouvrage, Gaſſendi fit un voyage à Paris; il y fit connoiſſance avec François Luillier, maître des comptes & conſeiller au parlement de Metz, homme de goût, & qui aimoit les gens de lettres. Ce magiſtrat le logea chez lui, & depuis cette époque ils furent étroitement liés

Gaſſendi ne fit pas un long ſéjour à Paris; de retour à Grenoble, il y trouva

Deodati, conseiller de la république de Geneve. C'étoit un intime ami de l'illustre Galilée, que l'astronomie regarde comme son restaurateur & son maître. Gassendi n'eut rien de plus pressé que de se procurer la connoissance de ce grand homme, sur tout ce que lui en dit Déodati. Il lui écrivoit en même-tems que ce dernier : il lui marque dans sa lettre : » La vénération qu'il a » pour son mérite, & la conformité de sa » façon de penser avec la sienne sur le » mouvement de la terre. Je vous suis » inférieur, ajoute-t-il, en science, en » esprit, en vertu, & je n'ai pas l'avan- » tage d'être connu de vous, néan- » moins j'ose vous présenter mes res- » pects, & vous prier en même-tems » de m'accorder un peu de part dans » la bienveillance dont vous honorez » les gens de bien qui cultivent les » lettres. «

Après avoir terminé ses affaires à Grenoble, notre philosophe entreprit, avec son ami Luillier, le voyage de la Hollande, qu'ils avoient projetté en-

ſemble à Paris. Ils ne manquoient pas d'obſerver tous les phénomenes, & de rendre viſite à tous les ſavants qui ſe trouvoient ſur leur route.

En paſſant à Bruxelles, Gaſſendi fit connoiſſance avec le celèbre médecin Vanhelmont. Ils eurent enſemble pluſieurs conférences qui donnerent lieu à la diſſertation ſuivante. » Eſt-il plus » naturel à l'homme de ſe nourrir de » viande que de fruit ? Le médecin » prétendoit que l'homme étoit deſti» né à ſe nourrir de viande: notre phi» loſophe ſoutenoit l'opinion contraire; » il tiroit ſes preuves de la conformité » de nos dents avec celles des animaux. » Les animaux qui ſe nourriſſent d'her» bes ont les dents plates, comme le » bœuf, le mouton & le cheval. Ceux au » contraire qui ſe nourriſſent de vian» de, les ont pointues, comme le lion » le loup, le chien & le chat : or, les » dents de l'homme ſont préciſément » comme celles des animaux frugivores. » Parmi ces dents on en compte vingt » qu'on nomme molaires, huit inciſives

&

» & quatre canines; il n'eſt pas donc
» vraiſemblable que la nature ait ran-
» gé l'homme dans la claſſe des ani-
» maux carnaciers. Dans l'état de pure
» nature, l'homme fut placé dans un
» jardin de délices; Dieu lui donnà
» l'ordre de ſe nourrir de tous les fruits
» qu'il trouveroit, preuve certaine que
» c'étoit ſa nourriture primitive. Pré-
» ſentez à un enfant du fruit & de la
» viande, il choiſira l'un & laiſſera l'au-
» tre. «

» Auſſi les premiers hommes qui ne
» ſubſiſtoient que de végétaux, jouiſ-
» ſoient d'une ſanté plus robuſte que
» nous, & pouſſoient leur carriere plus
» loin. La chair par elle-même eſt diffi-
» cile à digérer; elle ſurcharge l'eſto-
» mac, offuſque l'eſprit, & engendre la
» corruption. Les fruits, au contraire,
» ſont des alimens légers qui ſe digerent
» facilement, & qui forment un chile pur
» & ſuffiſant pour notre nourriture. «

Gaſſendi s'arrêta quelque tems à la Haye: il y compoſa ſon livre des parélies qu'il adreſſa à Reneri. Ce ſont des

conjectures sur quatre faux soleils qui furent apperçus à Rome en 1629. Gassendi, pressé de son sentiment, commence par déclarer qu'il ne donne pas sa conjecture comme certaine, mais qu'il embrasse la plus probable opinion. » Dieu seul, dit-il, connoît le fond des » choses; les hommes n'en voient que » la superficie; ils ne sont, à propre» ment parler, que les historiens, & » non les confidents de la nature: les » physiciens s'appliquent à connoître » les productions, & jouissent d'une » considération bien méritée; mais de » croire qu'il y en ait eu d'assez privi» légiés dans le sanctuaire de la nature » pour y voir à découvert ses secrets » & les causes premieres, c'est ce que » je ne saurois me persuader. Le plus » petit insecte, le moindre des végé» taux m'arrête tout court, quand je » le considere avec attention: si je ne » fais que balbutier quand je veux ex» pliquer les choses qui sont si simples, » que sera-ce donc lorsque j'entrepren» drai de rendre raison de celles qui » sont si relevées? «

Après un début aussi modeste, notre auteur entre en matière ; il marque d'abord la figure & la position respective des quatre faux soleils ; il fait voir que ces prodiges ne sont que des apparences qui dépendent du point de vue sous lequel ils sont apperçus ; il attribue la formation des parélies ainsi que des iris, & des cercles lumineux qui les accompagnent, à la réfraction des rayons du soleil produite par un amas de vapeurs raréfiées, lesquelles forment des nuées disposées d'une certaine maniere propre à cet effet : la réfrangibilité est la seule cause de ce phénomene : il s'attache ensuite à détruire les faux préjugés du peuple, qui regardoit les parélies comme les présages certains de quelques malheurs. Il cite les observations d'Aristote & de Pline, & la prédiction de Cardan, qui prétendit que trois soleils fantastiques qui parurent de son tems, présagerent un Triumvirat nouveau. Notre auteur fait sentir le faux & le ridicule de ces pronostics : » Si l'on a vu des événemens

» sinistres après ces phénomènes, dit-il,
» il ne faut pas croire qu'ils en aient été
» une suite ; ces événemens auroient
» eu lieu sans parélies, & les parélies
» auroient paru sans ces événemens.
» Si nous devons être heureux ou mal-
» heureux, nous le serons également
» sans parélies & sans cometes, com-
» me avec des cometes & des paré-
» lies. «

On trouve dans cet écrit une définition toute Newtonienne de la lumiere : on y lit que la lumiere est un feu raréfiée, & le feu une lumiere condensée.

Gassendi quitta enfin la Hollande, emportant avec lui l'estime de tous les savans du pays. Il fixa son séjour pendant un tems à Paris ; il y mit à profit les ressources de la capitale pour y cultiver à loisir les sciences & sur-tout l'astronomie.

L'année 1631 fixa l'attention des philosophes à l'occasion du passage de Mercure sur le soleil qui avoit été prédit par Képler. Gassendi, de concert avec son illustre ami Lamotte-le-Vayer,

observa sur le disque du soleil l'entrée & la sortie de Mercure, & fit part au public de ses remarques. Quoiqu'il fût déja connu avantageusement par d'autres productions parmis les astronomes, celle-ci ne laissa pas que d'augmenter beaucoup sa réputation, au point que le savant Bouillaud lui fit la dédicace d'un de ses ouvrages.

L'année d'après, il observa la conjonction de Mercure & de Vénus, & les taches du soleil. Il faisoit hommage de ses travaux à Képler, que les astronomes ont toujours regardé comme leur législateur.

Gassendi en même-tems étoit rempli d'un autre projet qui l'occupoit beaucoup, c'étoit son grand ouvrage sur Epicure. Il se donna beaucoup de peines pour rassembler tous les matériaux nécessaires; il commença par traduire le dixieme livre de Diogene de Laërce: c'est à ce fameux écrivain que nous devons tout ce que nous savons d'Epicure. Gassendi eut beaucoup de difficultés à vaincre pour pénétrer le

ſens de cet auteur, & ſuppléer aux lacunes qui s'y trouvent. Il fallut enſuite parcourir les anciens auteurs, conférer leurs textes, éclaircir leur ſens, rédiger leurs remarques ſur Epicure, en un mot, il ne négligea rien de ce qui pouvoit donner à l'exécution de ſon plan toute la perfection dont elle étoit ſuſceptible.

Dans le fort de tous ſes travaux, il reçut une lettre de Réneri, qu'il avoit particuliérement connu en Hollande: ce ſavant ſe trouvant chargé de l'éducation de trois jeunes gens, conſultoit Gaſſendi ſur la meilleure méthode de les élever. Falloit-il d'abord appliquer les enfans à la compoſition, ou bien à la lecture & à la traduction: tel étoit l'objet de la lettre de Réneri.

» Je penſe, répondit Gaſſendi, qu'il » faut d'abord appliquer les enfans à la » traduction; c'eſt en s'appropriant les » phraſes & les tours des bons auteurs » qu'ils pourront acquérir des idées & » ſe former un ſtyle. Les enfans aiment » naturellement l'hiſtoire, il faut donc

» leur mettre entre les mians les histo-
» riens les plus à leur portée ; comme
» l'enfance est le tems où la mémoire est
» la plus heureuse, l'esprit n'étant point
» alors agité des soucis qu'amene un âge
» plus mûr, il faut cultiver avec soin
» cette faculté de l'ame qui sert non-seu-
» lement à former le jugement, mais en-
» core à orner l'esprit. C'est principa-
» lement dans ce premier effet que
» consiste l'utilité de la mémoire, plu-
» tôt que dans un vain étalage de ce
» qu'on a appris par cœur. Après ces
» préparations, il sera bon de faire com-
» pôser les enfans, afin de leur mieux
» inculquer ce qu'ils auront appris ; l'ex-
» périence prouvant qu'on ne retient
» jamais mieux les choses que quand
» on les met par écrit. «

C'est dans cette même lettre que Gassendi remarque que » la philoso-
» phie qu'on enseigne communément
» dans les écoles, n'est qu'une philoso-
» phie de théatre qui ne consiste que
» dans une vaine ostentation ; la vraie
» philosophie se réfugie sous le simple

» toit de quelques particuliers qui la
» cultivent à l'ombre du ſilence & du
» repos.

C'étoit de cette maniere que notre philoſophe la cultivoit; mais ſon mérite ne pouvoit être enſeveli dans l'ombre du ſilence, ſa réputation, qui alloit chaque jour en augmentant, lui attiroit par-tout l'accueil le plus favorable; ce fut alors qu'il forma ces éleves qui lui ont fait un honneur infini, tels que Bernier, Molieres, Chapelle & Bachaumont. Chapelle étoit un des plus aimables eſprits de ſon tems. Séneque diſoit que la morale d'Epicure portoit à la frugalité & à la tempérance: l'épicuriſme de Chapelle n'étoit pas tout-à-fait dans cette cathégorie. Comme il étoit recherché dans les meilleures tables, il avoit coutume de s'enivrer tous les ſoirs; dans ſes momens d'ivreſſe il entroit dans l'enthouſiaſme, & faiſoit le commentaire du ſyſtême de Gaſſendi ſon maître, & quand les convives s'étoient levés de table, il continuoit le verre à la main d'expliquer le ſyſtême au

au maître d'hôtel & aux laquais.

Cependant les affaires de Gaſſendi le rappellerent à Grenoble : on ne doit point omettre, comme d'autres faits peu intéreſſans, une anecdote qui fait honneur à ſon caractere. Il eut pour compagnon de voyage un conſeiller au grand conſeil nommé Maridat ; ils logerent & mangerent enſemble pendant toute la route. A Grenoble ils furent loger dans la même auberge : un jour Maridat rencontrant un de ſes amis dans la rue, lui demande où eſt-ce qu'il porte ſes pas ? Celui-ci répond qu'il va rendre viſite à un célebre philoſophe nommé Gaſſendi : Maridat lui demande la permiſſion de l'accompagner, ne voulant pas laiſſer échapper l'occaſion de faire connoiſſance avec cet homme fameux. L'ami y conſent, & conduit le conſeiller à l'auberge même où celui-ci logeoit, & à l'appartement du prévôt de Digne. Maridat qui ne l'auroit jamais ſoupçonné d'être Gaſſendi, ne pouvoit revenir de ſon étonnement, ni aſſez admirer

cette modeſtie qui eſt la compagne ordinaire du vrai ſavoir.

Apeine le philoſophe de Provence fut-il de retour dans ſa patrie, qu'il ſongea à acquitter la promeſſe qu'il avoit faite au P. Merſenne de répondre au livre que Robert Flud avoit écrit contre lui. Il faut ſavoir que ce Robert Flud étoit un gentilhomme Anglois qui donnoit dans l'alchymie, la magie, l'aſtrologie, la cabale, & la cacodœmonie; il s'étoit aſſocié avec les freres de la Roſe-croix qui s'occupoient de ces ſciences occultes. Flud expliquoit en faveur de cette confrairie les allégories de la bible, dans leſquelles il trouvoit à chaque pas les myſtères de la cabale. Flud avoit renouvellé auſſi le ſyſtême des anciens philoſophes ſur l'ame du monde; il s'étoit attaché ſur-tout à faire revivre l'opinion de Zaréta, philoſophe Chaldéen, qui prétendoit que la lumiere & les ténebres ſont le principe de toutes choſes. Voici comment l'Anglois développoit ce ſentiment.

» La lumiere & les ténebres ſont les

» deux principes des choses, tous deux » incréés, l'un actif & l'autre passif : ces » deux principes ne sont réellement » distingués l'un de l'autre qu'entant » qu'un même objet est vu sous deux as» pects différens ; mais ils n'ont jamais » été séparés, à proprement parler. De » leur mêlange résulte l'unité radicale » dont chaque être tire son origine ; la „ lumiere pénetre la masse générale „ dont elle anime les différentes par„ ties par son action vivifiante, les té„ nebres sont cette masse, ce principe „ passif qui se prête à tout ; on peut „ les considérer en eux-mêmes & sans „ aucune relation aux objets actuelle„ ment existans : en un mot, ces deux principes ne sont qu'une même cause considérée sous deux faces. Si Robert Flud parloit d'un tems qui eût précédé la création, c'étoit, selon lui, un tems imaginaire que l'esprit se représente par abstraction, à peu près dans le même sens que les universaux de l'école.

Le P. Mersenne, dans son ouvrage sur la genese avoit attaqué Flud sans au-

cun ménagement : celui-ci avoit répondu ſur le même ton. Le Minime, détourné par d'autres occupations, ou ſe défiant peut-être de ſes forces, avoit prié Gaſſendi de ſe joindre à lui pour repouſſer les traits de ſon adverſaire ; le deſir d'obliger ſon ami mit la plume à la main à notre philoſophe, qui compoſa un examen du ſyſtême de Flud, & l'envoya enſuite au P. Merſenne. Dans la lettre qu'il écrit à ce religieux, il lui reproche les invectives qui lui ſont échappées contre ſon adverſaire ; il blâme hautement l'amertume du zele théologique plus ſouvent enclin aux injures qu'aux raiſons. „ Penſez-vous, „ dit-il, qu'un ſavant qui ſe pique „ d'être chrétien, puiſſe ſupporter pa„ tiemment des critiques qui attaquent „ ſa religion & ſa doctrine ? Votre ad„ verſaire eſt un homme à qui ſon „ érudition & ſes ouvrages ont ac„ quis beaucoup de célébrité. Il eſt „ plein de ſagacité & de ruſes, & on „ ne peut lui faire abondonner ſon „ poſte, qu'il ne trouve le ſecret d'y

„ rentrer bientôt par une autre voie.

Cependant Gassendi trouva le moyen de l'en débusquer ; il fit sentir les dangers du système de l'ame du monde qu'il appelloit un athéisme pire que l'athéisme même. Quant aux visions & aux chimeres des confreres de la Rose-croix, Gassendi se contenta de les exposer au grand jour : dévoiler ainsi de pareils systêmes, c'étoit les réfuter. Il avoit, comme remarque Sorbieres, à cette occasion, un talent merveilleux pour démêler les sophismes, pour en faire les ridicules, & pour les exposer ensuite avec une ironie piquante.

Cependant le livre que Gassendi avoit publié contre Aristote excitoit de plus en plus des rumeurs. Cet ouvrage lui avoit fait beaucoup de partisans, mais beaucoup plus d'ennemis : on le traita de téméraire & d'impie comme si, dit Bernier, la conservation (1) de la religion eût été attachée à la doctrine d'Aristote. Notre philosophe

(1) Bernier, *Abrégé de la philosophie de Gassendi*, préface.

n'opposa que la modération & le silence à ces persécutions, il crut même devoir supprimer la suite de son ouvrage contre les Péripatéticiens, par un certain ménagement qu'il avoit encore pour cette secte absurde, mais accréditée.

Apeine Gassendi eut quitté Paris, on s'apperçut du vuide que son absence laissoit parmi les savants. Un homme du premier rang qu'on ne nomme pas, (on présume pourtant que c'est le chancelier Seguier,) lui avoit offert son hôtel, sa table, & une pension annuelle de mille écus. Gassendi donna en cette occasion des marques généreuses de cet amour de l'indépendance qui fait la pierre de touche du philosophe. Il remercia celui qui vouloit être son bienfaiteur; les grands, d'ailleurs ne lui en imposoient en aucune maniere; il les regardoit comme des hommes fort ordinaires, qui avec toutes leurs vaines richesses ne sont pas en état d'acheter l'impayable liberté du philosophe.

Ce fut aussi dans les mêmes circons-

tances qu'il se trouva engagé, sans le savoir, dans une intrigue qu'il n'avoit pas recherchée. Pour reprendre les choses de plus haut, il faut savoir que Gassendi étoit lié avec Louis de Valois, comte d'Alais, petit-fils du côté gauche, du roi Charles IX, & connu depuis sous le nom de duc d'Angoulême. Ce prince, amateur des lettres & grand littérateur lui-même, avoit conçu la plus grande affection pour Gassendi, avec lequel il entretint toute sa vie un commerce de lettres. Notre philosophe avoit logé long-tems dans le palais du prince à Aix; il fut témoin des troubles que les divisions du comte avec le parlement occasionnerent dans la ville.

Le comte d'Alais s'étoit mis en tête de faire Gassendi agent du clergé de France; il se donna tous les mouvemens nécessaires en conséquence auprès des évêques qui composoient l'assemblée de la province; il parvint, par ses négociations, à réunir la pluralité des voix en faveur de son protégé, malgré la concurrence de l'abbé d'Hugues, ne-

veu du préſident de cette aſſemblée. L'évêque de Digne parut fort oppoſé à Gaſſendi : il eſt vrai qu'il eut le déboire de ne point être écouté.

Comme la nomination de Gaſſendi à l'agence du clergé avoit beſoin d'être ratifiée par l'aſſemblée générale du clergé de France, le comte d'Alais le preſſa de ſe rendre à Paris, enſuite à Nantes, où l'aſſemblée avoit été tranſportée. Mais Gaſſendi n'avoit pas cette ſoupleſſe de caractere propre à réuſſir dans le monde : défaut au reſte qui ne fait que ſon éloge. S'étant apperçu que l'abbé d'Hugues avoit pris les devants par ſes manœuvres intrigantes, il prit le parti de s'accommoder avec ſon compétiteur, moyennant la ſomme de huit mille livres qui lui furent promiſes, & qu'il ne toucha jamais.

Si Gaſſendi perdit un poſte, ſa gloire & la poſtérité y gagnèrent également par tant d'ouvrages utiles qui furent le fruit de ſon repos littéraire. Retourné en Provence, ſon ſéjour n'y fut point oiſif, ni infructueux ; il tra-

vailloit de concert avec son ami Du-péresc, chez qui il logeoit : ils firent ensemble un voyage à Marseille pour vérifier les observations de Pythéas. Cet ancien astronome avoit déterminé à Marseille l'obliquité de l'écliptique sur des raisons dont Strabon avoit attaqué la justesse. Notre philosophe ayant trouvé les remarques de Pythéas exactes, composa son apologie.

Il parcourut ensuite la Provence avec son ami le conseiller Dupéresc, pour examiner les antiquités, les monumens & les curiosités naturelles que le pays renferme; toujours attachés à l'anatomie, ils observerent les phénomenes de la vision dans les quadrupedes, les poissons & les amphibies, suivant de cette maniere la nature à la piste, selon l'expression de M. de Fontenelle.

Milord Herbert ayant donné à peu près dans ce même tems un ouvrage métaphysique, Gassendi crut devoir relever certains endroits qui lui parurent hardis & repréhensibles.

Il ſe croyoit tenu à repouſſer les traits qui pouvoient retomber ſur la révélation, mais c'étoit toujours avec une ſageſſe & une modération dignes de la cauſe qu'il ſoutenoit.

Nous voici arrivés à une époque des plus remarquables de la vie de Gaſſendi, je veux dire, à l'hiſtoire de ſes diſcuſſions métaphyſiques avec Deſcartes.

Réné Deſcartes, chevalier, ſeigneur Duperron, naquit à la Haye en Touraine en 1596. Après avoir donné pendant ſon enfance des marques de ce qu'il devoit être un jour, & ſuivit quelque tems la profeſſion des armes, qu'il quitta bientôt pour ſe livrer à l'étude de la philoſophie, pour y vaqúer avec plus de liberté, il crut devoir fuir les hommes; en conſéquence, il vécut pendant deux ans dans une maiſon écartée du fauxbourg S. Germain, ſans faire & ſans recevoir aucune viſite. Il quitta enſuite ſa patrie, & paſſa en Hollande pour philoſopher avec plus de liberté. La

persécution qu'il avoit déja commencé à essuyer à Paris, vint encore le troubler dans sa nouvelle retraite; mais elle tourna entiérement à sa gloire & à la confusion de ses ennemis. Il passa ensuite à Stockolm sur les exhortations pressantes de la Reine Christine. A peine y fut-il arrivé, qu'il y termina sa carriere à l'âge de 54 ans. Simple & sans ambition, il sacrifia toujours à l'amour de la solitude, les prétentions que sa naissance & ses talens pouvoient lui imposer. Modeste & frugal, il ne consulta jamais que le simple besoin dans ses vêtemens & sa nourriture. Il fut enfin dans ses écrits & sa vie privée, la lumiere & le modele des philosophes.

Si son systême des connoissances innées eût été admissible, on auroit cru en trouver dans sa personne une preuve vivante des plus complettes. Doué d'une sagacité plus qu'humaine, il fit l'étonnement de son siecle par son prodigieux savoir; il fixa les regles du raisonnement; il établit un doute

méthodique dont l'utilité eſt reconnue pour l'avancement de la vraie ſcience ; les mathématiques qui faiſoient ſon plus beau domaine furent portées par lui à un point de perfection qu'on admiroit ſans le concevoir. Il fit le premier l'application de l'algebre à la géométrie. Voilà par quels degrés Deſcartes opéra cette révolution qui changea totalement la face de la philoſophie ; à la vérité, ſon ſyſtême n'a été qu'une mode auſſi éphimere que brillante, on lui a reproché d'avoir abandonné le flambeau de la géométrie qui l'avoit guidé ſi longtems ; pour ſe livrer aux illuſions de l'eſprit ſyſtématique : cet eſprit lui a fait prendre ſouvent des ſentiers détournés, lorſqu'il a voulu pénétrer les profondeurs de la phyſique. Mais on convient que ſes mépriſes ne ſont que les états d'un génie créateur. „ Il faut toujours „ admirer Deſcartes, diſoit un illuſtre „ Cartéſien, & le ſuivre quelque- „ fois " (1).

(1) Bernier, *Abrégé de la philoſop. de Gaſſendi*, préface.

Descartes se signala sur-tout par des nouvelles preuves qu'il donna de la spiritualité de l'ame. Il mit dans un grand jour les propriétés distinctes de la pensée & de l'étendue; il assigna leurs limites respectives; il établit leur exclusion réciproque, c'est ainsi qu'il prouva la différence de l'esprit & du corps, & non par son hipothese chimérique des idées innées, qu'on a rélégué aujourd'hui dans la classe des êtres de raison. Il faut remarquer aussi que pour prouver la spiritualité de l'ame, Descartes se fraya une route universelle, & diamétralement opposée à celle qu'on avoit suivie avant lui. Les scholastiques avoient donné à l'ame une étendue différente pourtant de celle de la matière; c'étoit, comme le remarque Bayle (1), renverser d'une main l'immatérialité qu'ils avoient établie de l'autre. Aussi Descartes fit voir que l'essence de la spiritualité consiste dans une incompatibilité absolue avec une extension ou des parties quelconques.

(1) Bayle, *Dictionnaire critique*, article *Simonide*.

C'est par ces nouveaux raisonnemens que Descartes a bien mérité de la religion : à la vérité, on a trouvé qu'il auroit dû s'en tenir là, & ne point mêler des preuves suspectes & incertaines à une cause qui n'admet que le vrai, & exclut essentiellement l'arbitraire.

Tel étoit Descartes avec qui Gassendi devoit rivaliser pendant quelque tems : ces deux philosophes, les premiers de leur siecle, partagerent le sceptre du Licée. L'un sembloit avoir un génie supérieur à ses connoissances ; l'autre avoit des connoissances qui s'étendoient au delà de son génie : l'un, séduit par l'éclat du merveilleux, s'élançoit, se perdoit même quelquefois dans la région sublime des hipotheses; l'autre alloit toujours terre à terre, & ne marchoit qu'au flambeau de l'analogie : l'un vouloit voir les choses par leur principe, c'est-à-dire, comme Dieu même; l'autre se bornoit aux foibles lumières dont la mesure a été départie à la nature humaine : l'un fécond inventeur; l'autre simple,

commun & d'autant plus vrai : l'un enfin a régné long-tems par lui-même, par Malebranche & par Régis ; l'autre avec Molieres & Bernier a d'abord fait moins de bruit, mais il a été l'avant-coureur.

J'eſpere qu'on voudra bien me pardonner cette digreſſion pour revenir à mon ſujet ; je remarquerai que lorſque Deſcartes eut publié ſes méditations, le P. Merſenne qui étoit lié avec lui, ainſi qu'avec Gaſſendi, fit paſſer au dernier le livre des méditations, pour voir s'il auroit quelques difficultés à lui oppoſer : ce religieux en avoit uſé de même à l'égard de Mr. Arnaud & de Hobbes, avec leſquels il étoit lié, & ces deux auteurs avoient déja fait leurs objections. Gaſſendi fit auſſi les ſiennes de ſon côté ; il proteſte d'abord qu'il n'attaque point les queſtions qui ſont la matiere des objections, & qu'il ne veut point donner atteinte aux vérités établies dans les méditations de Deſcartes ; il propoſe ſeulement quelques difficultés qui

l'empêchent d'adopter certaines preuves accessoires déduites dans le livre des méditations ; il auroit voulu qu'on leur en substituât de nouvelles plus solides & qui répandissent plus de jour sur les vérités dont il convenoit pour le fond avec Descartes. Il n'approuvoit pas sur-tout que Descartes voulût donner pour une chose claire & palpable une vérité obscure, & qu'il eût prétendu réduire en théorême, ce qui n'étoit qu'un dogme.

Après avoir mis au net ses objections, il les adressa à Descartes, avec une lettre fort polie, où il lui explique ses motifs & son but. » Quand je suis » à table, dit-il, & que je tombe sur » un mets qui n'est pas de mon goût, » je n'exige pas que les autres convi- » ves soient du même avis que moi : » il en doit-être de même en fait d'o- » pinions. Rien n'est plus vrai que » chacun abonde en son sens ; mais » il seroit aussi injuste d'exiger de quel- » qu'un qu'il pense comme nous, que » de vouloir qu'un convive trouve

» bon un ragoût qui flattera notre
» palais. Il ajoute qu'il est très-éloi-
» gné de vouloir le choquer, & pro-
» met d'effacer toutes les expressions
» qui pourroient lui déplaire, & qui
» ne s'accorderoient pas avec les
» égards & la considération dont il
» fera toujours profession envers lui.
On remarquera dans le tems que Descartes, dans son traité des metéores, avoit profité de l'ouvrage de Gassendi sur les parélies, sans daigner le citer. Ces reticences arrivoient par fois à Descartes; Gassendi fut sensible à celle-ci.

Descartes, dans sa réponse, loue beaucoup notre philosophe sur les agrémens de son style, quoiqu'il ait employé des figures de rhétorique, disoit-il, plutôt que les raisonnemens d'un philosophe; il dit après qu'il reconnoît Gassendi pour un grand philosophe aussi recommandable par sa candeur que par la profondeur de sa doctrine, & qu'il fera tout ce qu'il dépendra de

lui pour cultiver son amitié que lui sera toujours précieuse.

Descartes fait ensuite une espèce de dialogue où il met l'esprit & la chair sur la scene. Gassendi comprit que Descartes avoit prétendu le désigner sous le nom de la chair, & qu'il s'étoit représenté lui-même sous celui de l'esprit; il fut un peu piqué de l'illusion, ainsi que du ton tranchant & décisif qu'affectoit son antagoniste. Une lettre de celui-ci acheva de l'indisposer, Descartes y parloit fort cavaliérement: » il peut se faire, disoit-il, „ que Gassendi n'approuve pas mes rai» sons, parce qu'il en aura senti la vérité, » pour moi je ne puis approuver les » siennes par une raison contraire. » Si cela est, ce n'est pas ma faute «.

Notre philosophe, qui ne restoit pas volontiers court, prit aussi-tôt la plume pour repliquer à Descartes. Il lia ensemble ses objections, les réponses de Descartes, & les instances qu'il avoit composées en replique : les questions sont aussi approfondies dans

ces dernières qu'elles pouvoient l'être ; il y démêle avec beaucoup d'art les paralogismes de son adversaire, qu'il accule pour ainsi dire par plusieurs de ces argumens qu'on appelle *ad Hominem*. Il dit ensuite à Descartes : En m'appel» lant chair, vous ne m'ôtez pas mon » esprit ; de même qu'en vous nom» mant esprit, vous ne quittez pas votre » corps ; mais vous êtes le maître de » parler selon votre génie : il me suffit » qu'avec l'aide de Dieu, je ne sois pas » tellement chair, que je ne conserve » encore mon esprit, & que vous ne » soyez pas tellement esprit, que vous » ne gardiez encore votre corps. Ni » vous, ni moi ne sommes au dessus ni » au dessous de la nature ; si vous rougis» sez de l'humanité, je n'en rougis pas. «

Le livre des instances fut reçu du public avec beaucoup d'avidité ; on trouva qu'il ne laissoit rien à desirer pour la solidité des preuves : la force & l'enchaînement des raisons, & la véritable méthode de manier la dialectique ; ce fut, dit le P. Bougerel

„ (1) le premier exemple d'une réfuta„ tion très-complette digne d'un phi„ losophe très-subtil, très-savant & „ chrétien. L'auteur d'une lettre cri„ tique sur la vie de Gassendi, prétend que ce philosophe n'étoit pas content de cette production : je ne sais où il a puisée cette anecdote qu'il n'appuie d'aucune autorité. Les suffrages du public étoient bien capables de le démonter, car, à peine le livre des instances eut vu le jour, qu'on lui écrivit de toutes parts pour le féliciter sur le succès éclatant qu'il avoit. On ajoutoit que la doctrine Cartésienne alloit chaque jour en déclinant depuis qu'on avoit vu la réfutation „. Descartes peut faire quand „ il voudra de nouvelles méditations, „ disoit-on, dans ses lettres, car les „ anciennes sont coulées à fond ".

Les Cartésiens témoins de tous ces révers, sollicitoient vivement leur maître à repousser les traits de Gassendi ; Descartes tâchoit de s'en dé-

(1) *Vie de Gassendi*, par le P. Bougerel, liv. 4.

pêtrer, en disant beaucoup de mal du livre & de l'auteur : il prétendoit que la réfutation de ses méditations ne méritoit que du mépris, & qu'il ne se donneroit pas seulement la peine de la lire. Cette politique est commode pour trancher bien des difficultés.

Mais, ce qui ne fera jamais hon neur à Descartes, c'est son déchaînement contre Gassendi à ce sujet ; il ne laissoit échapper aucune occasion de le dénigrer de vive voix ; plusieurs personnes aussi judicieuses qu'impartiales, furent choquées de ce procédé, & blâmerent hautement Descartes, dont la modération de Gassendi ne faisoit qu'aggraver les torts. On ne sauroit s'empêcher, (1) dit le P. Bougerel, „ de regarder autrement, que comme „ des rodomontades, tout ce que Des„ cartes débitoit dans cette occasion, „ & on s'étonne que Baillet, dans la „ vie de ce philosophe, aye donné „ ces rodomontades, pour des objec„ tions solides. Il seroit difficile de justi-

(1) Le P. Bougerel *ibidem*.

„ fier Baillet du reproche de partialité
„ contre Gassendi, dont il ne pouvoit
„ s'empêcher de reconnoître la mo-
dération ".

On lit une remarque singuliere dans un ouvrage de M. Arnaud, qui à pour titre : *Difficultés proposées par M. Steiaert.* Ce célebre docteur dit qu'on lui avoit écrit de Naples que le livre des instances de Gassendi avoit jetté plusieurs personnes dans l'erreur Épicurienne sur la mortalité de l'ame. Il ajoute que cette lecture peut être dangereuse pour certains esprits, parce que Gassendi y met en avant toutes les raisons que la sagacité humaine peut suggérer pour prouver que l'ame n'est pas plus distinguée du corps qu'un corps subtil l'est d'un grossier : le P. Bougerel fait sentir combien cette critique porte à faux. En effet, M. Arnaud l'appuie uniquement sur les conséquence qu'on peut tirer de la réfutation des méditations de Descartes ; mais un auteur doit-il donc être garant des conséquence so-

phiſiques & déſavouées auxquelles ſon livre peut donner lieu ? Qu'auroit répondu M. Arnaud, partiſan très-chaud de Deſcartes, ſi on lui eût rétorqué que le ſpinoſiſme étoit une ſuite des principes cartéſiens ? Il ſe ſeroit ſans doute récrié ſur la fauſſeté des conſéquences. On peut par la même raiſon juſtifier Gaſſendi du reproche d'avoir voulu favoriſer le matérialiſme dont il étoit auſſi éloigné que Deſcartes du ſpinoſiſme,& Mallebranche de l'immatérialiſme.

Il faut encore obſerver, avec le P. Bougerel, que lorſque Gaſſendi propoſe ſes difficultés ſur la ſpiritualité de l'ame, il ne parle que philoſophiquement. D'ailleurs, il dit & répete ſouvent qu'il n'en veut qu'aux raiſons qu'allegue Deſcartes, & non pas à la cauſe qu'il défend : c'eſt ainſi que dans les écoles, ajoute encore le P. Bougerel, on a toujours été en poſſeſſion de donner carriere à des opinions purement philoſophiques. On y entend tous les jours ſans ſcandale les argu-

mens les plus forts contre l'exiſtence de Dieu & l'immortalité de l'ame. D'ailleurs Gaſſendi prouvoit ſans réplique à Deſcartes, combien il étoit téméraire de vouloir ſonder la nature de l'ame qui a toujours été, & qui ſera probablement toujours incompréhenſible.

D'ailleurs, ce n'étoit pas perſonnellement à Gaſſendi, mais aux fauſſes conſéquences tirées de ſon ouvrage, que M. Arnaud faiſoit le procès. Il ne pouvoit ignorer la pureté des ſentimens de notre philoſophe, aſſez conſtatée par la voix publique. Pour s'en convaincre, il ne faut que lire ſes ouvrages poſtérieurs aux inſtances; s'il falloit encore rendre la juſtification de Gaſſendi plus complette, on pourroit alléguer que le livre des méditation a été mis à l'index, & que celui des inſtances n'a jamais eſſuyé la moindre flétriſſure.

Gaſſendi perdit bientôt après ſon ami Dupéreſc, dont la mort lui fut d'autant plus ſenſible, qu'ils avoient toujours

jours vécu dans l'union la plus étroite & la mieux soutenue; le chagrin qu'il en eut, lui fit suspendre tous ses travaux littéraires pendant le reste de l'année. Il paya ensuite à la mémoire du défunt, le tribut que la reconnoissance & l'amitié lui imposoient, en faisant imprimer sa vie qui fut très-bien accueillie du public (1).

Le célebre Galilée ayant perdu un œil à peu près dans ces circonstances, Gassendi lui écrivit une lettre philosophique pour le consoler. C'est dans cette lettre qu'il avance „ que nous „ ne voyons jamais les objets que „ d'un œil, quoiqu'ils soient ouverts „ tous les deux. Dans le tems qu'un „ de nos yeux considere un objet, „ l'axe de l'autre œil se trouve arrêté „ & comme suspendu par le ressort „ de la nature qui n'agit, à proprement parler, que sur un seul". Notre auteur prenoit l'intérêt le plus vif à tout ce qui regardoit Galilée; &

(1) Cette vie se trouve en latin dans la collection des œuvres de Gassendi.

lorsque l'inquisition en eut usé à l'égard de ce célebre astronome avec cette rigueur qu'on trouve aujourd'hui si absurde dans le pays même où il fut si maltraité, Gassendi s'employa autant qu'il le put, par lettres & par négociation pour procurer à son illustre ami le recouvrement de la liberté. Notre philosophe pensoit de même que Galilée, mais il usoit de beaucoup plus de réserve. C'est ce qu'on apperçoit dans le traité qu'il composa sur la communication du mouvement: il y donne la solution des principales questions de méchanique, sur-tout de celles qui sont relatives au mouvement de la terre, mais il n'ose se déclarer ouvertement pour le systême de Copernic. „ Je sais bien, disoit-il, que les
„ partisans de ce systême donnent des
„ raisons solides & satisfaisantes qui
„ concilient leurs opinions avec les
„ passages de l'écriture; mais quand je
„ vois des personnes qui ont une gran-
„ de autorité dans l'église, suivre un
„ avis contraire, je me tais; non que

„ je croie que leur opinion soit une
„ regle de foi, mais je la regarde com-
„ me un grand préjugé que je res-
„ pecte ".

Aujourd'hui cette déférence paroîtroit poussée à l'excès. L'on convient assez unanimement que les questions de fait de cette nature, ne sont point du ressort de l'autorité ; ainsi lorsqu'on avoit défendu autrefois de croire aux antipodes, le Roi d'Espagne Ferdinand aima mieux, dit Pascal, croire Christophe Colomb qui en revenoit, que le Pape Zacharie qui disoit qu'il n'y en avoit pas.

Si Gassendi fit paroître dans cette occasion une timidité déplacée, il répara bientôt après cette faute, dans le traité qu'il publia sur l'accélération des corps graves dans leur chûte : il soutient hautement l'hypothese de Copernic dans cet ouvrage. Un Jésuite recteur du college de Dijon, attaqua Gassendi qui repoussa victorieusement ses traits ; mais Morin jugea à propos de prendre le parti du Jésuite, il fit

part à Gaſſendi du projet qu'il avoit formé d'écrire contre lui, l'exécuta bientôt après, malgré les remontrances du P. Merſenne & de quelques autres ſavans de diſtinction. Il mit au jour un livre intitulé : *Les ailes de la terre briſées* : *Alæ telluris fractæ*. Ce livre contient un amas de raiſonnemens abſurdes pour prouver l'impoſſibilité du mouvement de la terre autour du ſoleil : on y trouve auſſi un torrent d'injures contre Gaſſendi. L'acharnement de Morin contre notre philoſophe avoit ſa ſource dans une raiſon qui ne fait pas honneur au premier. Cet homme imbu des préjugés de l'aſtrologie judiciaire, avoit cru faire de nouvelles découvertes dans ſon art chimérique ; il les avoit propoſées à Gaſſendi, qui en avoit fait tout le cas qu'elles méritoient ; il avoit même tâchés de déſiller charitablement les yeux de Morin, qui prit en mauvaiſe part le ſervice que notre philoſophe avoit voulu lui rendre ; il ſe mit donc à compoſer ce libelle dans lequel il

soulage sa bile par des personnalités aussi odieuses qu'indécentes contre Gassendi : ce dernier fit l'honneur à ce visionnaire de le réfuter de point en point. Morin, au reste, ne manquoit ni d'esprit, ni de connoissances ; il étoit à plaindre par ses préjugés en faveur de l'astrologie judiciaire, plus à plaindre encore par ses procédés à l'égard de Gassendi ; procédés qui laissent sur sa mémoire une tache éternelle.

Enfin, après bien de laborieuses recherches, Gassendi termina son ouvrage sur la vie & les mœurs d'Epicure. Cet ouvrage est divisé en huit livres ; il est précédé d'une épitre dédicatoire où l'auteur expose son sujet & son but à son ami Luillier le Maître des Comptes. „ Il y prévient les „ reproches (1) qu'on pouvoit lui „ faire de contredire l'opinion com„ mune où l'on étoit alors touchant „ Epicure, & d'entreprendre un ou-

(1) Ce long passage est extrait de l'Epitre Dédicatoire de Gassendi à Luillier, dont je donne ici la traduction.

„ vrage nuiſible à la religion & aux „ bonnes mœurs. Il répond au premier chef, que l'opinion de la multitude ne doit point ſervir de loi, „ parce que pour l'ordinaire elle eſt „ moins fondée ſur une connoiſſance „ de cauſe que ſur l'autorité ſouvent „ incertaine des anciens. Auſſi Séneque, diſoit-il avec raiſon, je ne „ cherche point à plaire au peuple, „ il ignore ma façon de penſer, & „ moi la ſienne. La vérité des opinions dépend de la force & du concours des preuves dont elles ſont „ appuyées, & non pas du nombre „ ou de la qualité de ceux qui ſe mêlent d'en juger. Que ſera-ce donc, „ ajoute-t-il, ſi je viens à faire voir „ qu'Epicure ne le cede à aucun philoſophe, ſoit pour la candeur, l'intégrité, la ſévérité même de ſes mœurs, „ ſoit pour le génie, la ſagacité & la „ ſolidité du jugement? Pour s'en „ convaincre, il faut examiner le fonds „ des choſes, comme diſoit Séneque, „ & non pas s'arrêter aux apparences".

„ Gassendi ajoute qu'il ne prétend „ pas s'afficher pour un homme qui „ aime à fronder les préjugés reçus ; „ mais qu'en même-temps il n'est „ point sourd à la voix de l'humanité „ qui lui a mis la plume à la main pour „ venger un homme qu'on a si indi- „ gnement déchiré, pour lequel il „ ressent le même zele dont il seroit „ animé envers un innocent qu'il sau- „ roit être injustement opprimé. La „ calomnie nous représente Epicure „ comme un homme absorbé dans le „ vice, qui ne cherche qu'à se vau- „ trer dans les plus sales voluptés ; en „ un mot, comme un Sardanapale, „ ou comme un Héliogabale ; si cela „ étoit, je serois le premier à lui jet- „ ter la pierre & à le dévouer aux fu- „ ries, mais je me flatte de démontrer „ la fausseté de ces imputations, & „ de confondre ceux qui, cachant „ leurs désordres sous un zele appa- „ rent de réformateurs, sont encore à „ cent lieues d'Epicure pour l'honnê- „ teté des mœurs “.

„ Quant à ce qui eſt contraire à la
„ religion & à la pureté de la foi, j'au-
„ rai ſoin de le relever autant qu'il
„ ſera en mon pouvoir. On ne peut ſe
„ diſſimuler combien Epicure eſt con-
„ damnable ſur ce chapitre ; mais il a
„ cela de commun avec tous les au-
„ tres philoſophes: car, en ſe bornant
„ aux écrits d'Ariſtote, qui a dominé
„ ſi long-tems dans l'école, combien
„ d'impiétés n'y trouve-t-on pas con-
„ tre la providence? Cependant cela
„ n'empêche pas de le lire & de l'é-
„ tudier en prenant ce qu'il y a de
„ bon, & laiſſant le mauvais à l'écart:
„ il faut uſer des mêmes précautions à
„ l'égard d'Epicure “.

Ce paſſage ſi précis, & des autori-
tés auſſi reſpectables que celles de
Gaſſendi & de Séneque auroient dû,
ce me ſemble, faire quelque ſenſation
ſur tant de déclamateurs qui ont cru
pouvoir ſe permettre d'outrager ſi gra-
tuitement la mémoire d'Epicure.

Le premier & le ſecond livre de
Gaſſendi ſont employés à écrire la vie

d'Epicure. Ce philosophe issu d'une famille distinguée naquit à Gargetes, Bourgade voisine d'Athenes, environ trois cens quarante ans avant l'Ere chrétienne. Sa mere étoit fort superstitieuse, & croyoit aux esprits & aux revenans. Le jeune Epicure fut envoyé à Samos, ensuite à Athenes, pour y faire ses études. Son maître de grammaire lui parlant un jour du chaos qu'il disoit être l'origine de tout, le jeune écolier lui demanda : » Si le „ chaos est l'origine de toutes choses, „ d'où tire-t-il lui-même son origi- „ ne ? “ Le maître embarrassé, répondit que cette question étoit de la compétence des philosophes qui font profession de chercher la vérité. A quoi Epicure répondit : „ Puisque cela „ est ainsi, je vais étudier sous ceux „ qui s'appliquent à connoître la véri- „ té “. Telle fut l'origine de son goût pour la philosophie ; la lecture des ouvrages de Démocrite ne contribua pas peu à l'y attacher.

Parvenu à un âge plus mûr, Epi-

cure se mit à philosopher, il ouvrit une école d'abord à Samos, ensuite à Athenes où il se fixa. Il y fit l'acquisition d'un jardin pour la somme de six mille livres ou environ de notre monnoie. C'étoit-là qu'il vivoit avec un petit nombre de disciples choisis dans le sein de l'amitié, & la communication de la raison. Ses quatre principaux disciples furent Métrodore, Hérodote, Hermachus & Polistrate. Cicéron remarque qu'on n'a jamais vu d'exemple d'une union aussi constante depuis Oreste, Pilade & Thésée. Ils avoient sans cesse le portrait de leur maître devant les yeux, au lit & au bain. Epicure a composé environ trois cens ouvrages dont nous n'avons que des fragmens très-imparfaits. Le temps nous a pas conservé le reste, & c'est peut-être la plus grande perte qu'ait fait la république des lettres. Ce grand homme, tourmenté toute sa vie de la goutte, cherchoit sa consolation dans l'étude de la nature, & dans cet épanchement du cœur si propre à

adoucir les miseres humaines. Il donna jusqu'à la fin, l'exemple de la conduite la plus irréprochable par sa continence & sa sobriété, ne vivant que de légumes, & ne buvant jamais de vin. C'est ainsi qu'il poussa sa carriere jusqu'à l'âge de soixante-douze ans. Sur ses derniers jours il étoit devenu si foible qu'il ne pouvoit plus supporter la lumiere ni ses vêtemens. Sentant sa fin approcher, il fit ses dernieres dispositions, entra dans un bain chaud, avala un verre de vin, & expira bientôt après.

Dans ses derniers momens, Epicure écrivit à Hermachus la lettre suivante que Cicéron nous a transmise, en comparant la mort d'Epicure avec celle des Léonidas, des Epaminondas & des autres héros de la Grece. „ Je vous „ écris, Hermachus, dans cet heureux „ jour, le dernier de ma vie; je souf- „ fre des entrailles & de la vessie au „ dessus de ce que l'on peut s'imagi- „ ner; mais j'oppose à mes maux la „ joie de mon esprit, en me rappellant

„ les preuves des importantes vérités
„ que j'ai établis. Je vous recomman-
„ de les enfans de Métrodore ; c'est
„ un soin digne de l'attachement que
„ vous avez eu dans votre jeunesse,
„ pour la philosophie & pour moi ".

Les disciples d'Epicure continuerent à vivre de la même maniere après sa mort, leur école produisit plusieurs hommes célebres.

Dans le quatrieme livre, Gassendi remonte à la source de la haine & des invectives auxquelles Epicure s'est trouvé en butte. Les Stoïciens y donnerent lieu. Zénon, patriarche de ces derniers, étoit un homme d'un esprit rare, mais sombre & acariâtre ; il s'associa avec quelques autres philosophes de la même trempe, & parvint à fonder une secte qui fut depuis très-florissante. Cette secte professoit à l'extérieur, ce que nous appellons le rigorisme, pleine d'ailleurs des plus singulieres prétentions qu'Horace a si bien ridiculisées dans ses satyres. Séneque, dans la tragédie de Thieste, peint

aussi d'après nature la morgue stoïcienne dans ces vers ;

On est Roi quand on est sans crainte & sans desir;
A cet empire heureux chacun peut parvenir.

Epicure sans tant d'appareil & de faste plaidoit en faveur des droits de la nature, qu'il prétendoit être très-légitimes par eux-mêmes ; il ne s'agissoit que de les bien entendre. Il prenoit un parti mitoyen entre la rigueur & le relâchement. Comme il suivoit une route diamétralement opposée à celle de Zénon, il n'en fallut pas d'avantage pour ameuter les Stoïciens contre lui ; & delà tant de sottises & d'imputations calomnieuses contre Épicure, lesquelles ont malheureusement séduit des esprits très-éclairés, & sur-tout un des plus sages & des plus agréables écrivains de l'antiquité.

Le cinquieme livre roule sur la religion d'Épicure. On y voit que le philosophe d'Athenes a toujours reconnu l'existence de la divinité. Il pensoit aussi sainement qu'un payen

pouvoit le faire ſur ſon excellence. Il alloit même dans les temples, & l'on ſcait le mot de cet ancien: „ Que „ Jupiter ne lui avoit jamais paru „ plus grand que depuis qu'il avoit „ vu Epicure proſterné au pied de „ ſes autels “. Il eſt vrai qu'il a nié la providence; il penſoit que c'étoit déroger à la haute idée que l'on doit avoir de l'Être ſuprême que de le croire occupé des choſes d'ici-bas. „ La „ divinité, diſoit-il, eſt trop heureu- „ ſe & trop ſupérieure à la nature „ humaine pour deſcendre dans tous „ ces détails “. Ainſi il tomba dans l'irréligion par un principe trop religieux. Il ſeroit téméraire de vouloir diſculper Epicure ſur ce chapitre; auſſi Gaſſendi l'abandonne-t-il aux reproches qu'on lui a fait de couper les reins à la vertu, ſi l'on peut ſe ſervir de ce terme, en lui enlevant ſes plus fermes ſoutiens. Mais notre philoſophe fait voir en même-tems qu'Epicure a eu pour complices tous les ſages de l'antiquité dont les ſyſtêmes théolo-

giques bien approfondis, n'étoient pas plus favorables à la providence, ils ne différoient entr'eux que du plus ou du moins; ainsi les Stoïciens étoient dans un étranger erreur, si en condamnant les Epicuriens ils croyoient valoir beaucoup mieux qu'eux avec leur fatalité, & leur Dieu rond & igné coupé en parcelles dans tous les Etres qui composent la nature. Gassendi ne fait point de quartier à aucun philosophe sur ce point de religion, pas même au divin Platon.

La justification d'Epicure sur l'article des mœurs, fait le sujet du sixieme livre. Le philosophe d'Athenes étoit bien éloigné, comme on voit par le contenu de ce livre, de cette dépravation qu'on lui a imputée. Le jardin d'Epicure, ce berceau d'une si illustre école, n'étoit rien moins qu'un lieu de prostitution, comme il a plu au fanatique Chrisippe de le débiter; c'étoit le séjour de l'honnêteté, de la philosophie & de l'amitié; les femmes d'Athenes célebres par

leur beauté & leurs talens venoient y puiser l'amour de la science & de la vertu.

Dans le septieme livre Gassendi repousse encore les calomnies des Stoïciens contre la tempérance d'Epicure, & le huitieme livre a pour objet l'examen & la réfutation de ce qu'Epicure avoit avancé touchant les arts libéraux & méchaniques. Tel est le plan de cet ouvrage qui réunit au plus haut degré la précision du style, les recherches de l'érudition, & la justesse de la dialectique. Il suffit, pour en faire l'éloge, de citer le suffrage de deux grands connoisseurs (1) qui conviennent que ce livre est un chef-d'œuvre qui vaut lui seul tous les ouvrages qu'on a composés en faveur d'Epicure. Gassendi y a joint des remarques sur le dixieme livre de Diogene de Laërce, avec une exposition des maximes d'Epicure suivies de notes simples & lumineuses. Epicure avoit

(1) Bayle & M l'abbé Bateux.

avoit divisé sa philosophie en trois branches, la canonique, la morale & la physique. Toute sa doctrine étoit reduite en aphorismes. Gassendi l'avoit d'abord donnée au public sous cette même forme ; mais les changemens & les éclaircissemens qu'elle demandoit, l'engagerent insensiblement dans de longs détails ; la matiere s'étendit entre ses mains au point de former un volume considérable, & un cours de philosophie très-complet & très-instructif : c'est de cet ouvrage que nous avons extrait le précis du systême de Gassendi qu'on trouvera à la suite de sa vie.

La vie d'Epicure fut reçue du public avec l'empressement qu'elle méritoit, & mit le dernier scéau à la réputation de Gassendi, qui parut alors être parvenu à ce période qui met également au dessus de l'éloge & de la critique.

En 1645 une chaire de mathématique étant venue à vaquer au college Royal, le cardinal Louis de Richelieu, archevêque de Lyon, & grand

aumônier de France, nomma Gassendi pour la remplir : notre philosophe qui savoit que le sage ne doit pas s'immiscer dans beaucoup d'affaires, la refusa d'abord, mais enfin il l'accepta sur les instances réitérées du cardinal : le jour de son installation il prononça une harangue qui fut très-applaudie, & dans laquelle il fit un éloge délicat du cardinal, de tous les professeurs ses collegues, sans oublier Morin, rendant ainsi le bien pour le mal.

De nouvelles affaires appellerent encore Gassendi en Provence ; il fit alors imprimer ses ouvrages à Lyon. Il travailloit toujours avec une ardeur infatigable, sur-tout à des expériences de physique qui lui coûterent cher ; il en eut une maladie qui le mit aux portes de la mort. L'astrologue Morin annonça qu'il n'en releveroit pas ; il avoit été instruit de son état, & comptant qu'il étoit perdu sans ressource, il se félicitoit de trouver cette occasion de venger & de rétablir l'honneur de son art décrié : mais ce

fut encore un nouveau sujet de confusion pour lui. Gassendi ne se porta jamais mieux que dans le tems où Morin avoit prédit sa mort, & réfuta ainsi l'astrologue autant par son expérience que par ses écrits. Notre philosophe n'eut pas plutôt recouvré sa santé, qu'il mit la derniere main à plusieurs ouvrages qu'il avoit entrepris. Ces ouvrages sont les vies de Tycobrahé, de Copernic & de Régiomontanus, célebres astronomes. Il se rendit aussi utile à l'église de Digne par plusieurs recherches savantes sur ses droits & ses antiquités. Il donna encore un traité sur la musique Françoise, avec une explication raisonnée des tons de voix, des inflexions & des modulations: il en parle aussi pertinemment qu'on pouvoit le faire dans un tems où cet art étoit encore au berceau; enfin, comme aucun genre d'érudition ne lui étoit étranger, il écrivit sur l'évaluation des sesterces un petit traité qui répand beaucoup de jour sur cette partie de l'histoire ancienne.

Le livre des principes de physique de Descartes faisoit alors du bruit. Sorbieres qui se trouvoit en Hollande, voulut engager Gassendi à écrire contre Descartes. Mais notre philosophe ne jugea pas à propos de le faire, persuadé de l'inutilité de ces contestations littéraires qui n'aboutissent la plupart du temps, qu'à repaître la vaine curiosité des gens désœuvrés pour qui elles forment une espece de spectacle, & Gassendi ne vouloit pas se donner en spectacle. D'ailleurs il n'étoit pas en reste envers Descartes, & celui-ci ayant gardé le silence, l'autre ne croyoit pas devoir être le premier à le rompre. Cependant Rivet lui ayant écrit pour lui demander son avis sur les principes de physique. Voici ce qu'il lui répondit. „ Je ne crois pas qu'on doive se „ mettre en frais pour réfuter un systême qui probablement ne survivra „ pas à celui qui l'a inventé. Rien „ n'est plus ennuyant, il tue son lecteur ; on s'étonne que ces fadaises

„ aient tant coûté à leur auteur ; pour „ moi je ne puis qu'appréhender beau- „ coup pour la témérité d'un homme „ qui veut ainsi détrôner Aristote, afin „ de se mettre à sa place, en substi- „ tuant à l'ancienne doctrine une au- „ tre doctrine non moins erronée : il est „ bien singulier qu'un si grand géo- „ metre veuille nous donner des fa- „ daises & des revêries pour des dé- „ monstrations.

Cette critique qui décéla sans doute l'homme piqué, fournit à Baillet l'occasion de déprimer Gassendi pour élever Descartes son héros ; mais Baillet n'auroit pas tant déclamé, s'il avoit pu pressentir le jugement de la postérité qui semble avoir justifié parfaitement la production de notre philosophe.

Descartes, témoin du discrédit où étoient tombées ses méditations, depuis qu'on lisoit les *Instances* de Gassendi, voulut y répliquer par une réponse en forme. Il avoit d'abord joué le mépris pour le livre & son

auteur, mais il comprit enfin qu'il ne devoit point mépriser ce qui n'étoit pas méprisable ; il répondit quoiqu'indirectement, feignant de n'avoir pas lu la réfutation de son adversaire. Gassendi ne se crut pas obligé de répondre une seconde fois à des argumens qu'il avoit dejà combattus, & qui ne se reproduisoient point sous de nouvelles preuves. C'étoit assez la coutume de Descartes de revenir toujours aux principes qu'il avoit déja posés ; sans s'embarrasser si on les avoit refutés, & à prouver le même par le même. Cependant, comme la division de ces deux grands hommes ne laissoit pas de produire un mauvais effet, M. l'abbé d'Estrées, qui fut depuis cardinal, grand amateur des lettres, & avec connoissance de cause, résolut de faire cesser ce scandale littéraire. Pour cet effet il invita un jour à dîner Descartes, Gassendi, Roberval & l'abbé de Marolles, & quelques autres amis communs. Gassendi ne put s'y trouver à cause d'une indisposition

qui lui étoit survenue la nuit précédente. Après le dîner Monsieur l'abbé d'Estrées mena la compagnie chez Gassendi; l'accord se fit aisément entre deux philosophes qui s'estimoient réciproquement; dès que Gassendi fut en état de sortir, il alla rendre visite à Descartes; ils se jurerent dès-lors une amitié qui ne fut jamais démentie.

Les fréquens voyages de Gassendi, ses études continuelles, ses veilles, ses expériences laborieuses, altérerent prodigieusement sa santé; il fallut se soumettre au régime, non pas pour sa nourriture, il n'en avoit jamais eu besoin, mais on l'obligea de renoncer à l'étude, sacrifice qui lui coûta beaucoup. Au mois de Février 1655, son état empira si fort qu'on le crut perdu sans ressource. Il échappa cependant au danger, & eut même assez de répos l'Été suivant; mais au mois d'Octobre, il retomba dans un état dont il ne devoit plus se relever. Il fut traité pendant sa maladie par plusieurs

médecins qui ne le quittoient jamais. Ces docteurs, quoique de ses amis, ordonnerent d'un avis commun treize saignées sur ce corps exténué de veilles, de travaux & de diete. Le malade se soumit à tout avec beaucoup de résignation. Guy Patin qui étoit du nombre de ses médecins & son ami particulier, s'approcha de son lit pour lui dire de mettre ordre à ses affaires. Notre philosophe levant la tête, répondit tranquillement „ qu'il „ avoit pourvu à tout “ : il reçut ensuite les derniers sacremens. Il conserva jusqu'à la fin au milieu du dépérissement de ses forces, sa douceur & sa présence d'esprit, effet du calme & de la sérénité de son ame. Sentant que sa fin approchoit, il prit la main de son secretaire qu'il posa sur son cœur, en proférant ces trois dernieres paroles. » Voilà ce que c'est que la vie de » l'homme “. Il expira bientôt après : ce fut le 24 Octobre 1655. Il étoit âgé de soixante-trois ans neufs mois : on ne douta point dans le temps que

ces nombreuses saignées n'eussent abrégé ses jours. Ainsi il mourut victime de sa trop grande docilité envers les médecins, comme Descartes périt par son peu de condescendance à leur égard.

Deux jours après sa mort, son corps fut porté à l'église de saint Nicolas-des-Champs. Ses obseques furent honorées d'un concours prodigieux de gens de distinction & de savans. Elles furent ordonnées par M. de Montmor, maître des requêtes, & l'un des quarante de l'académie françoise. Ce savant magistrat paya ce dernier tribut à son ami; il le fit inhumer dans la chapelle de saint Joseph, où l'on voit son mausolée & son buste de marbre. La mort de Gassendi laissa un grand vuide dans l'Europe savante, & tous les philosophes de ce temps arroserent son tombeau de leurs larmes.

Comment, en effet, ne l'auroit-on pas regretté? La candeur de son ame réfléchie dans tous ses écrits, la simpli-

cité de ſes mœurs dignes des premiers âges, l'aménite de ſon caractere égal dans toutes les circonſtances, l'enjouement de ſa converſation vive & coupée de ſaillies agréables, toutes ces qualités rendoient ſa ſociété délicieuſe.

Si la voix du peuple eſt un garant certain de la vérité, il ſuffira de dire, à la louange de notre philoſophe, qu'en Provence on l'appelloit *le ſaint prêtre*, ſuffrage d'autant plus flatteur, qu'il eſt bien rare qu'on ſoit prophete dans ſon pays. Cette bonne opinion que ſon mérite avoit inſpirée à ſes compatriotes, ne ſe démentit jamais, & lorſque Taxil ſon ſucceſſeur à la prévôté de Digne, prononça ſon oraiſon funebre dans le chapitre de cette ville, l'auditoire qui étoit nombreux l'interrompit par ſes ſanglots. Jamais vie n'a été plus unie & plus modeſte que la ſienne, il ne vivoit que de légumes, & ne buvoit que de l'eau. „ Il „ vivoit, dit Sorbieres, comme un „ anachorete au milieu de Paris, &

» quoiqu'il n'eût pas fait les trois vœux, „ il les obſervoit auſſi rigoureuſement „ qu'aucun autre religieux “. Falloit-il que cet homme, philoſophe ſans licence, & pieux ſans impoliteſſe, ſe trouvât en butte aux traits de la calomnie? On répondra que s'il ne les avoit point eſſuyés, il auroit eu ce trait de conformité de moins avec ſes modeles; car par une fatalité auſſi bizarre que marquée, parmi tous les ſages qui ont illuſtré le Lycée depuis Socrate juſqu'à nos jours, il n'en eſt pas un ſeul qui n'aie été dénigré. Le titre de philoſophe exempt de préjugés, étoit plus que ſuffiſant pour lui attirer des perſécutions; il avoit d'ailleurs ſoutenu qu'Epicure avoit quelquefois raiſon, & qu'Ariſtote avoit ſouvent tort. Les Péripatéticiens qu'il avoit foudroyés l'accuſerent d'athéiſme; mais leurs délations & leurs cris furent regardés comme les derniers ſoupirs d'une ſecte expirante. Morin renouvella depuis la même accuſation; il publioit hautement que Gaſſendi n'a-

voit point de religion, & qu'il déguisoit ses sentimens par pure politique & dans la crainte du feu (*Metu atomorum ignis*): c'étoit ainsi que ce fanatique, sans aucunes preuves, s'érigeoit en scrutateur des cœurs; notre philosophe auroit pu lui susciter des affaires sérieuses; il fit mieux, il s'en vengea par de bonnes manieres.

Si de l'examen de ces vertus sociales qui formoient la belle ame de Gassendi, on passe aux qualités de l'esprit, qui n'admirera la profondeur & la variété de ses connoissances! On voit regner dans tous ses écrits cette méthode & cette clarté qui font le principal mérite des matieres philosophiques. Nourri de la fleur des meilleurs écrivains, toutes ses productions sont ornées de la latinité la plus pure, & d'une érudition universelle qu'il répandoit par-tout, souvent même avec prodigalité. Son éloquence n'étoit point recherchée; il savoit se passer de tout ornement superflu. Enfin on ne sauroit rendre son éloge plus com-

plet, qu'en diſant de lui, avec *Bayle*, qu'il a été le *plus humaniſte des philoſophes, & le plus philoſophe des humaniſtes.*



ABRÉGÉ
DU
SYSTÊME
DE
GASSENDI.

APRE'S avoir ébauché le portrait de Gaſſendi, il nous reſte à donner une idée de ſon ſyſtême, ſi toutefois on peut donner le nom de ſyſtême à des opinions que l'analogie avoue, & que Gaſſendi ne propoſoit d'ailleurs que comme de ſimples conjectures; il pouvoit s'appliquer ce beau paſſage de Cicéron : „ J'expliquerai mon ſen- „ timent (1) comme je le pourrai, non „ en prenant un ton d'oracle comme „ un autre Apollon; mais en ſuivant „ comme un foible mortel la conjec- „ ture la plus probable". En effet, bien loin de prendre un ton d'oracle, ou

(1) *Ut potero explicabo non tamen ut Pithæis Apollo certa ut ſint & ſixa quæ dixero, ſed ut homonculus probabiliorem conjecturam ſequens.* Cicer. Tuſcul. 1.

de donner des décisions tranchantes, notre philosophe se sert à chaque pas de ce mot, *Esse videtur* : cela me *paroît probable* : il savoit ignorer sans murmure ce qu'il voyoit être supérieur à l'intelligence humaine. C'est ainsi que Montagne disoit que *l'ignorance & l'incuriosité sont deux bons oreillers pour une tête bien faite.* Aussi notre philosophe eut-il le courage de douter sur ce que ses dévanciers ou ses contemporains avoient eu la présomption de décider ; mais son septicisme fut toujours raisonnable, & n'empiéta jamais sur les questions qui ne sont pas de son district, comme celles de l'article suivant.

Je ne saurois trop répéter que je ne fais qu'exposer nuement ce qu'a pensé Gassendi, comme l'on pourra s'en convaincre, si on veut prendre la peine de lire les citations justificatives que j'ai eu soin de joindre à mon texte ; je n'ai extrait de Gassendi que ce qui fait, à proprement parler, son systême particulier & la base de

l'Epicuréiſme réformé, laiſſant à l'écart les queſtions ſur leſquelles les découvertes poſtérieures à ſon ſiecle ont répandu un nouveau jour, & qui feront probablement plus éclaircies encore par la génération ſuivante.



CHAPITRE I.

De l'Ame.

ON peut diviser en trois classes les opinions des anciens sur l'ame humaine. Les uns croyoient que chaque ame particuliere étoit une portion de l'ame universelle, une étincelle détachée de ce feu divin où elle avoit existé de toute éternité, & où elle alloit se confondre après la mort, dépouillée de toutes ses sensations individuelles. Virgile a développé ce systême dans ces vers : „ Les abeilles (1) participent à la substance de la divinité, „ à cette ame universelle répandue en „ tous lieux dans les airs, sur la terre „ & dans la mer, & de laquelle non- „ seulement les hommes, mais encore „ tout ce qui respire dans l'univers

(1) *Esse apibus partem divinæ mentis & haustus ;*
Æthereos dixere Deum namque ore per omnes,
Terras, tractusque maris cœlumque profundum,
Hunc pecudes, armenta, viros, genus omne ferarum,
Quem sibi nascentem tenues arcenere vitas, &c.
Virgil. Georg. lib. 4.

„ tire ſon origine, c'eſt dans cette
„ ame immenſé que ſe fait la ré-
„ ſolution de chaque ame particuliere
„ qui ne meurt point, mais qui s'en-
„ vole au ciel, & qui eſt réunie à la
„ ſubſtance des aſtres ".

Tel étoit le ſentiment le plus reçu dans l'antiquité : c'étoit entr'autres celui de Platon,de Pythagore,de Zénon, des Stoïciens, & de pluſieurs autres.

La ſeconde claſſe des philoſophes, comme Dicéarque, Ariſtoxene, Gallien, croyoient l'ame une qualité provenante du jeu & de la diſpoſition de nos organes, ſemblable à l'harmonie qui réſulte de l'accord des inſtrumens de muſique : Cudwort, philoſophe Anglois, a renouvellé cette opinion.

Epicure & ſes diſciples formoient la troiſieme claſſe qui ſembloit tenir des deux premieres. Les Epicuriens penſoient, avec Platon, Zénon, &c. que l'ame étoit un ſouffle de feu ; & avec Dicéarque & Gallien, ils faiſoient conſiſter l'eſprit dans une faculté qui dépendoit d'une certaine combinai-

son d'atomes. Plutarque nous fait connoître le systême Epicurien sur l'ame par le passage suivant, traduction d'Amiot : „ L'ame est une certaine tem-„ pérature de je ne sais quoi de feu, de „ je ne sais quoi d'air, de je ne sais quoi „ de vent, & d'un autre quatrieme je ne „ sais quoi, qui n'a pas de nom " (1).

Il n'y a point d'opinion philosophique sur l'entendement humain, qu'on ne puisse ramener à l'un de ces trois principes généraux dont nous venons de donner une exposition sommaire.

Nous n'entrerons point ici dans la question de l'ame du monde qui nous meneroit trop loin, nous nous contenterons d'opposer à ses partisans l'argument d'Arnobe aux Platoniciens, que saint Augustin a (2) développé depuis, & qui est peut-être le seul qu'on puisse faire valoir contre ce dogme compliqué. „ Comment ne rou-„ gissez-vous pas, disoit Arnobe, d'ad-„ mettre un Dieu hétéroclite, un

(1) Plutarque, *Traité des opinions philosophiques*, traduction d'Amiot.

(2) August. *De civitate Dei.* lib. 4.

„ Dieu qui ſera caduque dans les vieil-
„ lards, imbécille dans les enfans, &
„ furieux dans les frénétiques. O dé-
„ mence! ô impiété " !

On peut répondre aux ſeconds philoſophes qui font de l'ame un réſultat de la ſtructure & du jeu des organes corporels, qu'il n'y a aucune comparaiſon à faire entre les organes & l'ame d'une part, les inſtrumens & l'harmonie de l'autre; chaque corde d'un inſtrument de muſique produit par ſes vibrations ſonores, cette harmonie qui charme nos oreilles; mais les fibres dont nos organes ſont tiſſus, ſoit qu'on les prenne enſemble ou ſéparément, ſont incapables de produire aucune choſe qui reſſemble aux facultés de l'eſprit: qui pourroit s'imaginer par exemple, qu'un muſcle pût donner une moitié ou un quart de réflexion, de même que la corde d'un violon rend un demi-ton, un quart de ton.

La *Pſychologie* d'Epicure s'eſt reproavent; & ſous des formes ſi

variées, qu'elle seule mérite un examen & une réfutation sérieuse. Nous allons voir, avec Gassendi, combien elle est erronée; & quoique les argumens allégués par ce philosophe contre Epicure soient très-solides, nous y en joindrons encore d'autres empruntés de M. Jacquelot ou d'autres bons auteurs.

Démocrite avoit d'abord supposé que les atomes ou les parties élémentaires de la matiere étoient douées de la faculté de penser. Ainsi, dans cette hypothese, une pierre, une plante, un vil excrément sont composés de parties pensantes. Epicure sentant le ridicule de cette opinion, soutint que les atomes ne pensoient point par eux-mêmes, mais que leur assemblage dans un certain ordre que nous nommons organisation, pouvoit produire une intelligence qui subsistoit tant que ces atomes conservoient la même disposition, & qui périssoit par leur désunion.

Mais, a-t-on répondu à Epicure, si l'ame étoit un amas de corpuscules d'air, de feu & de sang bien quintes-

ſentiés ; ſi ces corpuſcules avoient quelque faculté ſenſitive ou intellectuelle, il s'enſuivroit que la matiere en général pourroit connoître & ſentir. Epicure n'admettoit point cette conſéquence ; mais il ne voyoit pas qu'il impliquoit contradiction d'avancer que des atomes deſtitués de tout ſentiment, de toute perception par eux-mêmes, puſſent acquérir ces facultés étant dans un certain arrangement, puiſque des parties inſenſibles, il n'en ſauroit réſulter rien de ſenſible, & que l'être ne ſort point du néant.

On ne pourroit d'ailleurs, donner aucune raiſon ſuffiſante pour que telle portion de matiere eût le privilege d'avoir des idées privativement à toute autre partie de matiere. L'ordre & l'arrangement des atomes ne donneront jamais que des ſituations & des combinaiſons, leſquelles ne pourront qu'affecter les qualités extérieures des corps ſans influer en aucune façon ſur leurs propriétés intrinſeques.

Si je veux enſuite mettre en paral-

lele les attributs de l'entendement humain avec ceux de la matiere, je crois qu'ils ſont très-diſſemblables entr'eux. Tout ce que la matiere offre à mes yeux, ſe réduit aux trois dimenſions de la longüeur, largeur & profondeur. Je deſcends en moi-même, je réfléchis ſur la nature de mes connoiſſances, & je trouve qu'aucune de ces choſes que j'ai apperçues dans les êtres matériels n'eſt appliquable à la façon de penſer. Je ne vois aucun rapport entre une ligne droite, courbe, elliptique, & l'affirmation, le doute & la volonté. Rien d'analogue entre un cercle & un jugement, un triangle & la raiſon, un périmetre quelconque & l'entendement humain; il n'eſt point de corps d'ailleurs, qui ne m'offre des parties diſtinctes & ſéparées, & je ſens combien il répugne de dire une portion de penſée, un tiers de réflexion.

L'ame, ſelon Epicure, eſt compoſée d'un certain nombre d'atomes: examinons ſon raiſonnement. L'ame ſera donc formée de vingt atomes, plus

ou moins : Chacun de ces corpuſcules coopere en ſon particulier à l'entendement humain, où il n'y coopere pas. Dans le premier cas, voilà donc vingt particules de matiere qui auront chacune de leur côté, une idée, chaque particule ſera occupée de ſa fonction ſans pouvoir partager ni même connoître la fonction de la parcelle voiſine ; puiſqu'elles ſont différentes entre elles, leurs opérations différeront conſéquemment : l'une voudra, l'autre ne voudra pas ; l'une affirmera, l'autre niera. Or, je laiſſe à penſer ſi un jugement, une réflexion pourra jamais éclore de ce chaos de perceptions diſparates : Juger, c'eſt comparer deux idées enſemble, pour en conclure le rapport ou la différence : or, pour faire ce rapport, il faut ſentir les deux idées à la fois ; cependant, dans l'hypotheſe préſente, chaque atome ne peut avoir qu'une ſeule & même penſée : où donc trouver le point de [illegible] on des deux idées ? A [illegible] a [illegible] accordée la prérogative

tive de porter un jugement? Sera-ce aux atomes du milieu, ou aux atomes collatéraux? Mais pourquoi les uns plutôt que les autres! Ce sera donc une confusion & une anarchie éternelle parmi cette petite république pensante: or, chacun sent s'il éprouve pareille chose au dedans de lui, lorsqu'il veut porter un jugement.

Si chacun de ces vingt atomes que nous avons dit composer l'ame dans l'hypothese épicurienne, ne met rien du sien dans l'exercice des facultés intellectuelles, & qu'il n'y en ait qu'un seul qui en soit chargé, la même difficulté subsistera toujours à l'égard de cet unique atome; car quoiqu'il soit *un* numériquement, il est néanmoins une collection de parties qu'on peut diviser mentalement, quoiqu'on ne puisse les diviser réellement, à cause de la nature de l'atome qui ne donne aucune prise aux corps étrangers.

Je suppose donc pour un moment que mon ame est un atome, & je raisonne ainsi: J'entends un homme qui

me parle, & en même-temps je vois ſa figure & ſes traits. Quand l'atome de mon ame n'auroit que deux parties, chacune d'elle ne pourra éprouver ces ſenſations en même-temps, parce que l'une n'eſt pas l'autre. La partie A verra, & la partie B entendra, ou la partie A entendra & la partie B verra : la partie A ne pourra compoſer ſa ſenſation avec celle qu'elle n'a pas. La partie B ſera dans le même cas, elle ignorera même ſi ſa compagne à reſſenti quelque choſe. Or, je compare aiſément ces deux impreſſions différentes que mes ſens me tranſmettent à la fois ; donc le principe qui reçoit & qui compare ces deux idées doit être parfaitement ſimple & parfaitement *un* ; donc il eſt de ſa nature ſans parties & ſans extenſion : donc il eſt ſpirituel ? Mais, dira-t-on, un point zénonique n'eſt-il pas ſans étendue ? Qui pourra l'empêcher d'avoir la faculté de penſer ? La matiere peut donc être ſuſceptible de penſée.

Il eſt vrai que le point zénonique

n'auroit rien en lui-même d'exclusif à la pensée : mais l'existence de ce point est démontrée chimérique. Il faut en effet renoncer aux notions les plus simples pour s'imaginer que la matiere dont l'étendue fait un attribut primitif & essentiel, puisse être composée d'élémens qui n'ayant ni étendue, ni partie, ne sçauroient conséquemment se toucher, ni s'unir les uns aux autres. Au reste, quand on accorderoit que Dieu, par sa toute puissance, peut rendre cet élément de matiere simple & pensant, la transcréation de cet élement le rendroit entiérement conforme à ce que nous entendons par la spiritualité.

Quelques satisfaisantes que paroissent les raisons qu'on vient de déduire, certains esprits ne les goûtent pas. » A la vérité, disent-ils, nos connois» sances ne sont ni quarrées, ni oblon» gues, mais la gravitation & le mou» vement ne le sont pas, & ces deux » principes se trouvent néanmoins » réunis à l'étendue. Que de nouveaux

» attributs le phyſicien ne decouvre-
» t-il pas chaque jour dans la ma-
» tiere ? » Que de vertus ſingulieres ne
» nous offrent point l'électricité & le
» magnétiſme ! on en voit pluſieurs
» qui paroiſſent incompatibles enſem-
» ble dans le même ſujet ; mais cette
» incompatibilité apparente ne ſub-
» ſiſteroit peut-être pas à notre égard,
» ſi nous venions enfin à découvrir
» une propriété générale dont les
» autres puſſent ſe déduire. Avant que
» de décider ſi la penſée & l'étendue
» peuvent ſubſiſter enſemble ou non,
» attendez du moins qu'on aye décou-
» vert toutes les propriétés de la ma-
» tiere dont le domaine s'accroît ſi fort
» de jour en jour. Alors il ſera permis
» de rendre raiſon de toutes les pro-
» priétés qui ne paroiſſent pas tenir
» les unes aux autres, & de remonter,
» par une liaiſon graduelle & démon-
» trée des différens modes, juſqu'à cet
» attribut eſſentiel & primitif qui eſt
» la ſource de tous les autres, & qui
» [illegible] cauſe générale du ſyſtême du

» monde. Mais jusqu'à ce moment » gardez-vous bien de décider rien » sur la nature de lame, puisque vous » ne pouvez nier votre ignorance » profonde sur cette matiere. D'ail- ,, leurs, vous n'êtes pas en droit de » me reprocher des contradictions, » parce que je soutiens qu'une subs- » tance peut être corps & penser en » même-temps. Les contrariétés ne » sont pas mieux sauvées dans votre » systême ; car, comment concevoir » un être sur qui rien ne peut agir, » & qui n'agit sur rien ? Un être qui » ne peut occuper aucune place, » & qui se trouve cependant dans » le corps humain. Ainsi, difficultés de » toutes parts : or, contradictions pour » contradictions, qu'importe laquelle » domine ? Dans ma façon de penser, » j'ai du moins le mérite de ne point » multiplier les êtres sans nécessité, » & sans raison suffisante. J'aime mieux » croire que l'entendement humain » est une simple faculté surajoutée » à la machine d'une maniere qui passe

» ma pénétration, que d'en faire
» un être à part, & de réalifer de pu-
„ res abftractions ; je fuis bien loin d'i-
„ miter les poëtes qui perfonnifioient
„ les vertus & les paffions ; encore
„ plus loin de la fimplicité de certains
„ idiots qui attribuoient une ame &
„ une intelligence à la pierre d'aimant
„ & aux autres phénomenes dont ils
„ admiroient les effets, fans pouvoir
„ en pénétrer les caufes.

Ce raifonnement pourroit éblouir au premier coup d'œil ; mais le preftige ceffe, fi on vient à l'examiner de près : eft-ce une raifon pour refufer d'admettre une fubftance diftincte de la matiere, que de ne pouvoir comprendre comment cette fubftance eft unie au corps & agir fur lui ? A chaque pas on trouve des myftères dans la nature ; & quel eft l'homme qui refufera d'y acquiefcer, fous prétexte qu'il n'en comprend par les raifons ? Ce feroit raifonner tout auffi conféquemment que fi l'on difoit, je ne faurois convenir que le pain fe tranf-

forme en chile, parce que je ne conçois pas comment le bled peut germer dans la terre.

Il est vrai que les merveilleux effets de la gravitation, de l'électricité & du magnétisme confondent notre intelligence; cependant on n'apperçoit dans tous ces phénomenes qu'un principe aveugle, passif, purement méchanique, qui ne sçauroit entrer dans aucune sorte de comparaison avec un principe qui connoît, délibere & agit librement. Dira-t-on en effet, que le feu électrique, raisonne & que l'attraction réfléchit, que l'un & l'autre ont une motion spontanée? D'ailleurs, tout mouvement se divise, ce qui ne peut-être appliqué à la faculté de penser, à moins qu'on ne veuille faire voir une moitié & un cinquieme d'entendement humain : il n'est donc pas nécessaire de connoître la nature intime d'un sujet pour affirmer ou nier la liaison de deux attributs dans le même sujet; il faut encore prouver la *non répugnance* de

ces attributs pour les ſuppoſer dans la même ſubſtance ; or, on ne peut concevoir un être étendu & penſant en même-tems, pas plus qu'une figure ovale & pentagonale tout à la fois: donc, &c. &c.

Il eſt bien aiſé de démontrer ce que l'ame n'eſt pas ; mais il n'eſt pas ſi aiſé de faire voir ce qu'elle eſt par la ſeule lumiere naturelle. On prouve par des raiſonnemens qui frappent, qu'elle n'eſt pas matiere ; mais conçoit-on, d'une autre part, que quelque choſe puiſſe exiſter ſans avoir aucune des dimenſions de la matiere ? On n'expliquera jamais comment une idée qui eſt la repréſentation d'un objet étendu (1) peut être le mode d'une ſubſtance ſans parties. On ne ſçaura jamais la raiſon, qui fait qu'une idée (1) peut offrir une figure ſans être

(1) *Species eſt extenſa aut inextenſa. Si extenſa quidem tum corporea convenietque ſuum ſubjectum extenſum : ſi inextenſa, tum non habet rationem ſpeciei...* Gaſſendi, *Dubitatio 4, ad. Sext. Médit...*

(1) Gaſſendi, *ibidem.*

être figurée ou une couleur sans être colorée. Ce seroit encore de la philosophie perdue que de prétendre expliquer comment l'ame peut se trouver dans le concours des nerfs & ressentir les impressions qu'ils lui transmettent, tandis que cette ame ne peut avoir ni mouvement, ni repos, ni figure, ni situation, (1)

Ce n'est pas la seule difficulté qu'on aye à dévorer dans la supposition que l'ame puisse occuper une place fixe dans le cerveau ou dans la glande pinéale, si elle n'a en même tems des parties correspondantes aux parties du lieu qu'elle occupe : si petit que l'on fasse (2) ce lieu, il a toujours une dimension, & un esprit de sa nature ne peut exister que dans un point où il n'y a ni haut, ni bas, ni côté droit, ni côté gauche. On se perd dans cet abyme, quand on veut le creuser, &

(1) *Cum tu in puncto existens in quo non sunt plagæ nec à dextera, nec à sinistra, superior aut inferior.* Gassendi, *Object. contra Cart.*

(2) *Quantulacumque sit illa pars extensa tamen est & tu illi coextenderis, particulasque particulis illius respondentes habes.* Ibid.

cette *localité* de l'ame a toujours été l'écueil des raiſonneurs qui n'ont pas voulu reconnoître que c'étoit un myſtere impénétrable à la raiſon.

Ce n'eſt pas encore tout : il reſtera à prouver (1) comment les eſprits animaux peuvent ſe mouvoir eux-mêmes & mettre en jeu toute la machine. Premiérement, ils ne ſauroient ſe mouvoir eux-mêmes, puiſqu'ils ne ſont que matiere, & que c'eſt un principe conſtant que la matiere ne peut ſe donner à elle-même le mouvement. Sera-ce donc l'ame qui mettra ces eſprits en jeu ? Mais l'ame n'a aucunes parties par le moyen deſquelles elle puiſſe toucher & pouſſer ces

(1) *Ut prætercam capi non poſſe quomodo tu motum illis imprimes ſi ipſe in puncto ſis, niſi ipſe corpus ſis, ſeu niſi corpus habeas qui illos contingas ſimulque propellas; nam ſi dicas ipſos per ſe moveri, ac te ſolummodo dirigere ipſorum motum, memento te alicubi negaſſe moveri corpus per ſe ut proinde inferri poſſes te eſſe motus illius cauſam; ac deinde explica nobis quomodo talis directio, ſine aliquâ tui motione eſſe valeat? Quomodo contentio in rem aliquam, & motio illius ſine contactu mutuò moventis & mobilis? Quomodo contactus ſine corpore, quando (ut lumine naturali eſt adeo perſpicuum) tangere & tangi niſi corpus, nulla poteſt res.* Gaſſendi, *Objections & Inſtances contre les Méditations de Deſcartes*, qui ſont dans le troiſieme volume. Édition in-folio de Lyon 1658.

esprits vitaux qu'elle anime : or, la direction des esprits ne se peut faire sans quelque impulsion : si c'est l'ame qui en est le principe, qu'on démontre donc comment elle peut agir sur une autre substance sans une pulsation réelle, & lui communiquer le mouvement, s'il n'y a un mutuel contact entre le mobile & le moteur, puisque la lumiere naturelle nous démontre évidemment qu'il n'y a qu'un corps qui puisse toucher & être touché.

C'étoit ainsi que Gassendi pressoit Descartes. On auroit tort d'en rien conclure contre notre philosophe, dont la pureté des sentimens étoit d'ailleurs reconnue : au surplus il proteste à la tête de ses objections contre Descartes, qu'il n'en veut point aux principes reconnus (1) pour vrais par lui-même, il n'attaque que les *déficit* des preuves Cartésiennes : loin

(1) *Non de rerum veritate sed de argumentorum Vi.. quæ tamen omnia semper objicio non de conclusione à te intentata dubitans, sed ut de Vi demonstrationis à te proposita diffidens,* Gass... *ibidem... passim.*

de vouloir ébranler la certitude des dogmes qu'il défendoit, s'il propoſe ſes doutes & ſes difficultés, c'eſt dans des vues droites & louables ; c'eſt pour répandre un plus grand jour ſur la vérité que les conteſtations ne font ſouvent qu'éclairer & affermir davantage.

Notre philoſophe ne pouvoit adopter ce principe de Deſcartes, que la nature de l'ame nous eſt encore plus connue que celle de notre corps : il vouloit humilier cette fiere raiſon uſurpatrice téméraire des droits de la révélation qui veut ſoumettre tout à ſon tribunal, ſe rendre maîtreſſe des premiers principes, & diſputer à la divinité même la viſion intuitive des choſes dans leur eſſence intime. La méthaphyſique eſt impuiſſante à produire en nous un certain degré de conviction ſur la ſpiritualité de l'ame ; il ne lui a point été donné de trouver la ſolution des difficultés qu'entraîne après elle cette doctrine de la ſpiritualité ; ſi nous en avons une cer-

titude entiere, nous en sommes redevables à une lumiere infiniment supérieure. Cependant, quoique de nous-mêmes nous n'allions qu'en tâtonnant dans ce sentier ténébreux, quoique la raison ne nous fournise que des preuves vagues & incomplettes sur ces questions sublimes, elle nous fait assez sentir que la pensée & l'étendue sont deux modes insociables; elle nous fait faire la moitié du chemin, après quoi elle nous abandonne à la foi qui vient nous prendre par la main & nous conduit au terme.

(1) Gassendi, dans le second tome de ses ouvrages, prouve que l'entendement humain doit être simple & sans parties. Rien ne montre mieux sa spiritualité, selon lui, que cette faculté qu'il a de se replier sur lui-même, pour connoître ses idées, & juger de ses propres opérations; il n'y a qu'un esprit qui soit capable de si grandes choses : en effet, l'œil ne voit

(1) Gassend.. *De animorum immortalitate physica*, sectio 3a. *membrum posterius*. lib. 14, & tome 2, in-fol.. *editio. Lugd.*..

pas qu'il voit, & l'oreille n'entend pas qu'elle entend, mais l'ame humaine juge ſes jugemens même. (1)

Et ſeroit-il poſſible de s'imaginer qu'une ſubſtance qui produit cette multiplicité inſtantanée d'actes divers, qui s'élance dans les eſpaces illimités, qui meſure & peſe en quelque façon le ſoleil & les corps céleſtes, qui fait de tout l'univers le vaſte champ de ſes opérations, qui va enfin juſqu'à ſoumettre l'infini à ſon calcul, ſeroit-il poſſible, dis-je, qu'une telle ſubſtance fût d'une nature terreſtre & périſſable.

Voici encore un paſſage de Bernier qui juſtifie parfaitement le ſentiment des Gaſſendiſtes ſur la ſpiritualité de l'ame. Eh Dieu, mon cher, écrivoit-
„ il à ſon ami Chapelle, ne ſommes-
„ nous pas cent & cent fois tombés
„ d'accord enſemble vous & moi que
„ quelqu'effort que nous puiſſions fai-
„ re ſur notre eſprit, nous ne ſau-

(1) Gaſſend... *Ibidem*... Et Bernier, *de l'Entendement humain*, tom. 6, liv. 4, de *l'Abrégé de la philoſophie de Gaſſendi*, édit. 1684, in-12.

„ rions jamais concevoir comme quoi
„ de corpuscules insensibles il en puis-
„ se jamais rien résulter de sensible,
„ sans qu'il intervienne rien que d'in-
„ sensible, & qu'avec tous leurs ato-
„ mes, quelques petits & quelques
„ mobiles qu'ils les fassent (les anciens
„ Epicuriens) quelque mouvement
„ & quelque figure qu'ils leur donnent,
„ en quelqu'ordre, mêlange & dispo-
„ sition qu'il nous les puissent faire voir,
„ & même quelqu'industrieuse main
„ qui les pût conduire; ils ne sauroient
„ jamais, demeurant dans la suppoſi-
„ tion que ces corpuscules n'ont pas
„ d'autres propriétés que celles que
„ je viens de leur attribuer, nous
„ faire imaginer comment il en puisse
„ résulter un composé, je ne dis pas
„ qui soit raisonnant comme l'homme,
„ mais qui soit seulement sensitif com-
„ me le pourroit être le plus vil & le
„ plus imparfait vermisseau de terre
„ qui se trouve.

Si l'ame est une substance simple, elle est donc indissoluble, immortelle

par conſéquent. D'ailleurs il n'y a point d'anéantiſſement dans la nature ; ce qu'on appelle improprement mort, deſtruction, n'eſt au vrai qu'une ſéparation des parties, le composé ſe diſſout, l'élément reſte. Or, notre ame, comme on l'a prouvé ci-deſſus, eſt ſans aucune compoſition ; donc elle eſt indeſtructible, donc elle ſurvivra à la diſſolution des organes corporels.

(1) Cependant cette immortalité eſt purement précaire, Dieu ſeul eſt immortel, & tout ce qui a eu un commencement paroît devoir finir ; ainſi l'Etre Suprême auroit fort bien pu ne créer nos ames que pour un temps au bout duquel ces ames devroient perdre leur exiſtence. On concevroit même facilement cette mortalité des ames ſans aucune annihilation, en ſuppo-

(1) *Solus naturæ autor improductus ſit, atque idcirco dicatur, ſolus habere immortalitatem abſolutam ſcilicet illam quà impoſſibile eſt ut quemadmodum numquam cæpit cauſamque ſui eſſe non habet ita numquam deſinat, fatendum eſt ut totum mundum ita res in corporeas habere precariam, dumtaxat immortalitatem at poſſe abſolute ſiquidem velit in nihilum redigi verum ex ſuppoſitione quod nihil molitur præter naturæ ordinem, & quod ſapientiſſime inſtituit idem conſtanter perſeverare. Perſpicuum eſt ut incorporeas in æternum perſeveraturas.*

ſant que Dieu eût attaché l'exercice des facultés intellectuelles à l'action perpétuelle des organes extérieurs, dont l'interruption plongeroit l'ame dans l'inertie. L'ame dans cette hypotheſe, ſubſiſteroit toujours quant à ſon eſſence; d'ailleurs, elle ne conſerveroit plus aucune fonction; mais la volonté divine nous a manifeſté le contraire: c'eſt donc en elle qu'il faut chercher les preuves rigoureuſes de l'immortalité de l'ame.

Rien n'eſt plus problématique que le vrai ſentiment des anciens philoſophes ſur ce point important; ſi nous conſultons les plus célebres d'entr'eux, on ne trouve rien de précis ſur l'immortalité de l'ame. Platon & Ariſtote diſent ſouvent le pour & le contre: (1). Cicéron reproche à Platon ſon inconſéquence, mais il tombe ſouvent lui-même dans cet inconvénient. Tantôt il parle des ſupplices réſervés dans une autre vie pour les malfaiteurs, tantôt

(1) *De Platonis inconſtantiâ longum eſt dicere* Cicer. *De naturâ Deorum.*

il dit, au ſujet de ces mêmes ſupplices : „ Quelle eſt (1) la vieille aſſez rado- „ teuſe pour y ajouter foi “? Dans ſes épitres, il dit formellement : „ Lorſque „ j'aurai ceſſé (2) de vivre, je n'aurai „ plus aucun ſentiment “. Séneque qui en pluſieurs endroits parle en faveur de l'immortalité de l'ame, ſe contredit lui-même ſouvent (3). „ Je ſerai après „ ma mort, ce que j'étois avant de „ naître “, dit-il dans ſes lettres.

Le ſyſtême de la réfuſion de chaque ame particuliere, dans l'ame univer-ſelle, qui étoit ſi dominant chez les anciens, n'étoit pas moins commode que l'attente de l'anéantiſſement pour la fauſſe ſécurité de l'incrédule. Dans cette hypotheſe, chaque ame particuliere perdoit ſon exiſtence & ſes ſenſations individuelles, en ſe confondant dans le grand tout, pour participer à l'exiſtence commune de ce tout.

(1) *Quæ eſt anus tam delira quæ iſta credat*, Tuſcul.
(2) *Cum amplius non ero ſenſu omni carebo.* Epiſt.
(3) *Id quale ſit jam ſuo, hoc erit poſt me quod ante me fuit*... Ep. 54. Séneque dit encore, *mors eſt non eſſe.* On connoît encore de lui ce vers ſi fameux :
Poſt mortem nihil eſt ipſaque mors nihil.

Malgré tous ces nuages, on trouve des principes très-lumineux dans Platon & dans Cicéron sur la vie future, & on a toujours fait valoir avec avantage l'argument qui suit.

» Quand je considere, disoit Cicé-
» ron, cette prodigieuse (1) activité de
» l'esprit humain, ce souvenir du passé,
» cette prévoyance de l'avenir ; les
» arts, les sciênces où il est parvenu,
» tant de découvertes qu'il a faites ; je
» ne puis me persuader qu'une nature
» capable de si grandes choses, soit su-
» jette à la mort ".

Ce n'est pas seulement par cette faculté que l'ame possede d'étendre ses connoissances vers les objets les plus reculés des sens, que l'on démontre sa dignité & son excellence. Ses affections prouvent, d'une maniere encore plus frappante, sa haute destination. Ce fond de desirs inépuisables dans le cœur humain, ces vœux qui ne connoissent d'autres bornes que de

(1) *Sic sensio cum tanta celeritas animorum sit, tantæ memoria præteritorum futurorum prudentia tot artes, tantæ sapientiæ tot inventa non posse eam naturam quæ res eas contineat esse mortalem*, Cicer. *de Senect. cap.* 21.

n'en point avoir, cette pente invinci ble vers la félicité qui le tourmente sans cesse, ne sont-ce pas là autant de présages consolans de l'immortalité ? „ La preuve la plus sensible de l'ame „ que j'aie trouvé, disoit Saint-Evre- „ mont, c'est ce desir que j'ai d'être „ toujours ".

C'est en effet cet instinct qui nous inspire tant d'horreur pour le néant, qui met dans le cœur des hommes au dessus du vulgaire cet intérêt si vif qu'ils prennent au jugement de la postérité, au point de sacrifier leurs travaux, leurs veilles, leur santé au desir de mériter son suffrage.

Je ne puis m'empêcher de rapporter ici ce morceau si sublime & si touchant de la tragédie de Caton d'Utique composée par le célebre Addisson. C'est une expression du sentiment que la nature semble avoir mis dans le cœur de l'homme. Voici ce beau monologue tel que M. de Voltaire l'a traduit de l'Anglois.

Oui Platon tu dis vrai, notre ame est immortelle,
C'est un Dieu qui lui parle, un Dieu qui vit en elle.

Et d'où viendroit sans lui ce grand pressentiment.
Ce dégoût des faux biens, cette horreur du néant.
Vers des siecles sans fin je sens que tu m'entraînes:
Du monde & de mes sens je vais briser les chaînes,
Et m'ouvrir, loin d'un corps dans la fange arrêté,
Les portes de la vie & de l'éternité.
L'éternité! quel mot consolant & terrible!
O lumiere! ô nuage! ô profondeur horrible!
Que suis-je? Où suis-je? Où vais-je, & d'où suis-je tiré?
Dans quel climat nouveau, dans quel monde ignoré
Le moment du trépas va-t-il plonger mon être?
Où sera cet esprit qui ne peut se connoître?
Que me présentez-vous abyme ténébreux?
Allons; s'il est un Dieu, Caton doit être heureux.
Il en est un sans doute, & je suis son ouvrage:
Lui-même au cœur du juste il empreint son image.
Il doit venger sa cause, & punir les pervers.
Mais comment, dans quel tems & dans quel univers?
Ici la vertu pleure & l'audace l'opprime,
L'innocence à genoux y tend la gorge au crime,
La fortune y domine, & tout y suit son char.
Ce globe infortuné fut formé pour César.
Hâtons-nous de sortir d'une prison funeste:
Je te verrai sans ombre, ô vérité céleste.
Tu te caches de nous, dans nos jours de sommeil:
Cette vie est un songe, & la mort un réveil.

On a cité & combattu si souvent les objections de Lucrece sur l'immorta-

lité de l'ame qu'il ſeroit peut-être inutile d'en parler encore ici ; cependant comme le ſujet ſemble le demander, voici la plus ſpécieuſe de toutes que j'ai traduite librement.

„ (1) L'ame naît avec le corps, elle „ participe à ſon accroiſſement & à „ ſa caducité : informe dans les années „ de l'enfance où les organes ſont ſi „ délicats, elle n'a pour-lors que des „ idées foibles & bornées ; à meſure „ que l'âge fortifie les ſens & mûrit la „ raiſon, les facultés de l'homme ſe „ développent, le fond de ſes connoiſ„ ſances augmente, le jugement ſe „ perfectionne ; mais dès que la vieil-

(1) *Præterea Gigni pariter cum corpore & una,*
Creſcere ſenſimus pariterque ſeneſcere mentem,
Nam velut infirmo pueri teneroque vagantur,
Corpore ſic animi ſequitur ſententia tenuis
Inde ubi robuſti. adolevit viribus ætas.
Conſilium quoque majus & auctior eſt animi vis.
Poſt ubi jam validis quaſſatum viribus ævi
Corpus, & obtuſis ceciderunt viribus artus,
Claudicat ingenium delirat linguaque menſque
Omnia deficiunt atque uno tempore deſunt;
Ergo diſſolvi quoque convenit omnem animæ
Naturam ceu fumus in altas æris auras
Quandoquidem Gigni pariter pariterque videmus,
Creſcere & (ut docui ſimul ævo feſſa fatiſcit.
Lucret. lib. 3.

„ lesse vient de son bras pesant, miner
„ son foible corps, la raison chancelle,
„ l'homme balbutie, bat la campa-
„ gne, ses sens émoussés tombent dans
„ la langueur, les ressorts de la ma-
„ chine se relâchent; ses facultés l'a-
„ bandonnent & s'éclipsent totale-
„ ment; il est donc naturel de penser
„ que l'ame à notre mort, s'évaporera
„ comme une légere fumée dans le
„ vague de l'air, puisque, comme je
„ l'ai fait voir, elle a des liaisons d'ori-
„ gine avec le corps, & qu'elle par-
„ tage son altération & sa déca-
„ dence ".

C'étoit ainsi que Lucrece croyoit faire la véritable histoire de l'ame. Son but est de prouver que tout périt avec nous; on voit dans son troisieme livre qu'il a pris à tâche de renverser de fond en comble toutes les preuves dont on avoit accoutumé d'étayer l'immortalité: ses objections sont d'autant plus séduisantes, qu'elles sont toutes tirées de la physiologie, & amenées avec beaucoup d'art: il y déploie son éner-

gie ordinaire, parée de toutes les richeſſes & de toutes les graces de la poéſie. Le poiſon y eſt par-tout délayé dans le nectar. Gaſſendi paſſe en revue toutes ſes objections au nombre de vingt-ſept, il en démêle le fort & le foible; il s'attache ſur-tout à faire ſentir la fauſſeté des conſéquences dont ſon adverſaire prétendoit ſe prévaloir. Ainſi, de ce que l'ame commence d'exiſter avec le corps, il ne s'enſuit point du tout qu'elle doive périr avec lui. Rien n'eſt plus vrai que l'ame ſe reſſent de l'altération ou du dépériſſement des organes du corps humain; que la différente conformation des organes cauſe l'inégalité des eſprits, que l'air extérieur, les alimens, le méchaniſme des ſens; en un mot, que tout ce qui a rapport au ſyſtême de l'organiſation, influe conſidérablement ſur les fonctions de l'entendement humain, qu'une bleſſure à la tête, une fibre dérangée, & la morſure d'un chien ſuffiſent pour troubler la raiſon la plus ſaine, qu'enfin, il eſt des

criſes

crises dans la vie d'où semble dépendre la suspension ou la cessation des facultés de l'ame. Ces vérités affligeantes sont un contrepoids bien humiliant de la haute idée que l'homme a conçue de son esprit : Lucrece n'exagere donc rien quand il expose ces faits ; mais qu'est-ce qu'il prouve par tout cet étalage? L'union & non pas l'identité de l'ame avec le corps. Dans tout cela, dit Gassendi, le corps humain n'est qu'un instrument : ainsi le musicien ne déploiera jamais la supériorité de son art si son instrument est défectueux ; ainsi un écrivain peindra bien ou mal suivant que sa plume sera bonne ou mauvaise ; donnez un œil de vingt-cinq ans à un vieillard de quatre-vingt-dix, il verra aussi clairement que le jeune homme.

La physiologie heurte souvent de front la métaphysique ; mais elle doit se taire, parce qu'elle ne voit que les dehors, & non l'enceinte de l'ame ; qu'elle se borne donc à étudier les fonctions organiques ou les fonctions

CHAPITRE II.

De la génération de nos idées.

GASSENDI poſe pour premier ondement de ſa doctrine ſur les idées, que „ l'ame en venant au monde eſt (1) „ ſemblable à une table raſe où il n'y „ a aucun caractere empreint, car „ ceux qui diſent que l'ame a des idées „ gravées dans elle par la nature, & „ que les ſens ne lui ont point tranſ- „ miſes, ne ſauroient en aucune façon „ prouver ce qu'ils avancent “. Voilà le ſyſtême des idées innées coulé à fond par ce principe.

Toute l'antiquité avoit cru juſques à Deſcartes, que *rien n'eſt dans l'intellect ſans avoir été plutôt* (2) *dans le ſens*. Lorſque Deſcartes eut déclaré la guerre à Ariſtote, il proſcrivit cet-

(1) *Mentem tabulam* raſilem *in quâ nihil cœlatum depictumve... Qui dicunt ideas à naturâ impreſſas neque per ſenſus acquiſitas quod dicunt minime probant...* Gaſſ. *Inſtitutiones ogicæ, pars prima, de ſimplici rerum imaginatione.*

(2) *Nihil eſt in intellectu quod non prius fuerit in ſenſu.*

te opinion avec les erreurs de cet ancien ; mais Gassendi & quelques autres philosophes ont sauvé cette étincelle des cendres du péripatétisme. S'il y avoit des idées innées, ce seroient sans doute ces propositions générales dites axiomes qu'il suffit d'énoncer, pour que l'esprit les concoive & y acquiesce sur le champ. Telle est cette proposition : le tout est plus grand que sa partie. Cependant personne ne peut porter le jugement énoncé par cette proposition, sans savoir ce que c'est que le tout & la partie, & sans avoir comparé ces deux choses ; ces notions ne peuvent être introduites dans l'entendement que par le canal des sens ; & les sens ne peuvent transmettre que des idées simples & particulieres, comme, par exemple, une maison & son couvert, un arbre & ses branches ; ainsi ce n'est qu'en comparant les idées ou répresentations spéciales de chacun de ces objets particuliers, que l'esprit pourra prononcer que le tout est plus grand que la par-

tie, parce qu'il aura mesuré & rapporté ensemble l'arbre & la branche, la maison & le toit: donc les idées (1) générales sont toujours précédées & formées des idées particulieres. Or, les idées particulieres ne peuvent venir des objets extérieurs que par l'entremise des sens; donc il n'y a rien dans l'entendement qui n'ait été plutôt dans les sens; donc il n'y a point d'idée innée.

Il seroit en effet absurde de soutenir qu'une abstraction, une idée générale fût innée dans l'entendement, sans avoir connu plutôt les idées & les termes dont cette proposition est conçue: „ Il vaudroit autant, dit agréa„ blement Locke, prouver à un hom„ me (2) qu'il a actuellement cent „ francs argent comptant dans sa po„ che, quoiqu'il n'y aye ni louis d'or,

(1) *Cum intellectus nihil possit nisi per species in phantasiâ degentes intelligere & species istæ non imprimantur nisi sensibus ministrantibus & sensus ipsi nihil quod non sit singulare percipiant perspicuum videtur omnem cognitionem à singularibus inchoare.* Gassend... *Physicæ, sectio tertia membrum posterius*, lib. II *de intellectu seu mente.*

(2) Locke, *Essai sur l'entendement humain*, livre premier, chap. 3.

„ ni écu, ni aucune piece de mon-
„ noie qui puisse former actuellement
„ cette somme. "

On cite comme une forte preuve en faveur des idées innées, le consentement prompt que l'on accorde à certaines vérités aussi-tôt qu'on les entend prononcer ; mais si cette preuve est bonne, il n'y aura point de vérité mathématique qui ne soit innée, puisqu'on les retient seulement à la seule exposition qu'on en fait. Il en est de même des principes des autres sciences.

» Mais, dit-on, ces connoissances » n'ont besoin que d'être développées, » l'ame les porte en naissant «. A cela l'on répond que si l'ame en étoit originairement pourvue, il faudroit qu'on pût en découvrir quelques traces dans elle-même, car il seroit ridicule de dire que ces connoissances existent dans l'entendement *incognito*, à moins qu'on ne veuille soutenir qu'une chose est & n'est pas en même-tems dans un même lieu. Mais une marque certaine que ces notions qu'on ne veut que

développer, n'exiſtent en aucune maniere dans l'entendement, c'eſt que l'homme a beſoin d'acquérir ces connoiſſances prétendues innées ; & l'expérience, d'accord avec la raiſon, prouve qu'il ne les acquiert que par les facultés que Dieu lui a accordées pour cet effet.

» Mais, dira-t-on encore, pourquoi » tous les hommes s'accorderoient-ils » unanimement ſur certaines opinions, » s'ils ne les trouvoient empreintes » dans leur ame. Ces opinions peu» vent varier, quant aux apparences, » mais le fond eſt toujours le même. » Il faut néceſſairement que la nature » les ait elle-même gravées dans leur » eſprit, puiſqu'ils les reçoivent tous » d'un conſentement général.

Il n'y a point au monde de vérité ſur laquelle les hommes ſoient plus conſtamment d'accord que celle-ci : *Six & trois ſont neuf, neuf & trois ſont douze.* Or, les Cartéſiens diront-ils que ces principes ſi clairs ſont nés avec nous ? S'ils en viennent là, les

maîtres

maîtres de mathématiques ne leur auront pas beaucoup d'obligation? or, si des vérités aussi simples que celles-là ne sont point gravées originairement dans notre esprit, comment d'autres vérités moins évidentes seroient-elles innées?

Mais par surabondance de droit, on a encore prouvé aux Carthésiens que tous les hommes conviennent de ces principes qu'on suppose innés. Si ces caracteres primitifs imprimés dans les ames humaines, n'étoient ensuite méconnus que parce que des hommes aveuglés ou prévenus les ont dénaturés, ils s'ensuivroit que ces principes devroient briller dans toute leur pureté chez les enfans, les foux & les imbécilles; un voyage qu'on peut faire aux enfans trouvés, aux petites maisons & aux hôpitaux suffiroit pour convaincre de la supposition chimérique des idées innées; & la seule analogie dans ce point, comme dans tous les autres, détruiroit tous les argumens Carthésiens. Néanmoins on

répétera ici les raisonnemens victorieux de Gassendi sur ce sujet.

» (1) Les idées innées devroient » paroître avec d'autant plus d'éclat » dans les enfans, qu'elles n'auroient » encore pu être altérées par aucun » mêlange de préjugé & de sophisme: » prenons-les donc dans le sein de » leur mere. Bien loin que l'embryon » puisse avoir aucune notion innée, » il ne paroît pas même qu'il puisse » penser à quelque chose; il ne peut » en effet avoir aucune idée de la lu- » miere, ni d'aucune chose qui soit » dans le ciel & sur la terre, ni de son » ame, ni de son corps; les pensées » du fœtus ne peuvent avoir pour » objet rien de ce qui est au dehors » ni au dedans de sa coëffe; il est » tout au plus borné aux sensations » que lui causent la soif & une si- » tuation commode ou incommode. » Or, que le fœtus aie des pensées qui » se succédent sans intervalle, c'est ce

(1) Gassendi, *Object.... & instantiæ contra Renat... Cart. med...* Ce passage, ainsi que le suivant, est entiérement pris de Gassendi.

» que je ne conçois point : si vous êtes
» plus clairvoyant que moi, vous n'a-
» vez qu'à le prouver ; mais la raison
» & l'expérience ne seront pas de vo-
» tre côté. Je n'irai donc point vous
» faire des questions importunes, ni
» vous prier de me dire si vous vous
» ressouvenez des idées que vous avez
» eues avant que de venir au mon-
» de, ou les premiers mois qui ont
» suivi votre naissance? Et si vous me
» répondez que vous en avez perdu
» le souvenir ; vous ne pourrez du
» moins me contester que dans ce
» temps-là vos pensées, supposé mê-
» me que vous en eussiez, ne fussent
» bien foibles, bien obscures & pour
» ainsi dire nulles. «

Tel étoit le raisonnement que Gassendi objectoit à Descartes ; & pour prouver combien l'intelligence humaine dépendoit, pour ses fonctions, du cerveau, il alléguoit encore la preuve suivante. Gassendi reprochoit à son adversaire qu'il donnoit la question pour réponse, & qu'il évadoit

l'argument ; car, disoit-il, »(1) puisque » le cerveau n'influe point sur la facul- » té de penser, il est naturel de croi- » re que dans une léthargie, l'ame » aura des idées d'autant plus parfai- » tes que le cerveau n'influe point » alors sur ses opérations : ainsi l'ame » se trouvera alors dans cette situa- » tion heureuse où elle pourra jouir » d'elle-même, & sera dégagée du corps » grossier qui la captivoit : combien » doit-elle désirer cet état de liberté » où elle peut contempler sans trou- » ble & sans nuage les objets qu'elle » connoît, sans être offusquée par les » vapeurs grossieres qui s'élevent des » sens. Je laisse à ceux qui ont plus de » sagacité que moi à décider si les » choses vont de même dans une » syncope «.

Selon notre philosophe, il n'est pas possible de (2) concevoir qu'un homme absolument perclus de tous ses sens, pût avoir quelque idée : il est même

(1) *Ibidem.*
(2) *Ibidem.*

évident que cet homme ne vivroit point, s'il étoit privé du sens du tact qui est répandu dans toutes les parties du corps, & qu'on peut appeller le sens de l'existence.

Puisque ces principes généraux qu'on soutenoit innés, ne sont pas connus des personnes qui sont dans l'état que nous venons de dire, lesquelles forment une partie considérable du genre humain; c'est donc sans raison, comme sans vérité, qu'on allegue que tous les hommes les comprennent & y acquiescent aussi-tôt qu'on les prononce devant eux. Ce consentement général, quand bien même il seroit vrai, ne fourniroit aucune preuve aux Carthésiens; car, puisque les hommes acquiescent à ces propositions générales dites *axiomes*, aussi-tôt qu'il les entendent prononcer, il est clair qu'il les ignoroient auparavant; car ils n'auroient pas eu besoin d'accorder leur suffrage à des propositions qu'ils auroient précédemment connues; ils auroient ré-

pondu avec raiſon qu'on ne leur apprenoit rien de nouveau, & que toutes ces explications étoient inutiles.

„ L'homme eſt né, objecte-t-on, „ avec la capacité d'avoir des idées «. Rien n'eſt plus vrai : mais ce ſeroit changer totalement la theſe que de confondre ſes principes, avec les moyens de les acquérir. Ainſi un homme eſt né ſans bien, mais la nature lui a donné le moyen d'en acquérir, puiſqu'elle l'a pourvu de bras & de mains pour cet objet : mais de ce qu'un homme eſt né avec des mains, en conclura-t-on qu'il eſt né avec une fortune ?

On n'eſt pas plus avancé à dire que l'ame en venant au monde porte les germes de ſes connoiſſances ; car, qu'eſt-ce que ces germes des connoiſſances, ſinon des connoiſſances ébauchées ? Qu'on nous faſſe donc voir ces connoiſſances que l'ame tire de ſon propre fond, & pour leſquelles le miniſtere des ſens eſt inutile. Il n'y a point de vérité au monde que

l'entendement humain ne connût sans l'entremise des organes, s'il portoit en lui-même des principes qu'il tînt uniquement des mains de la nature. C'est à cette occasion que Gassendi badine Descartes, qui sans doute poussé à bout par son adversaire, avoit avancé que les (1) aveugles nés peuvent avoir connoissance des couleurs. Dans quelles bizarreries ne jette point un systême que la raison désavoue !

Si Dieu avoit gravé de son propre doigt quelques notions dans nos ames, ces notions primordiales y paroîtroient visiblement; car Dieu ne faisant rien en vain, comment auroit-il gravé ces caracteres sans qu'on pût les voir ? Pourquoi auroit-il fait dépendre ces notions des organes extérieurs ? Tout ce qui émane de l'être souverain doit porter l'empreinte visible de sa main toute-puissante, & puisque ces connoissances sont gravées dans le coeur de tous les hommes, chaque individu doit les distinguer sans peine;

(1) *Ibidem.*

car qui dit gravé ou imprimé annonce des caracteres nets & visibles à tout le monde ; c'est la signification que ces termes importent avec eux. Or, comme nous l'avons déja fait voir plus haut, il s'en faut de beaucoup que tout le monde y lise ces caracteres prétendus innés.

Certains disciples de Descartes ont avancé que Dieu avoit tracé dans nous ces caracteres d'une maniere implicite. Mais cette proposition est bien hasardée, pour ne rien dire de plus. Je suppose qu'un Cartésien donne une boîte ou une montre à graver, & que le metteur-en-œuvre les lui rapporte en lui disant qu'il a gravé ces bijoux implicitement ; je demande si le défenseur des idées gravées implicitement, se paieroit de la gravure implicite de ses bijoux ?

Les Carthésiens mitigés se sont bornés au principe suivant, le seul qu'ils aient reconnu inné. Voici ce principe développé avec beaucoup d'art

dans un ouvrage très-estimé. (1) » Il » n'y a pas de proposition plus clai- » re que celle-ci : *je pense*, *donc je* » *suis*, & l'on ne sauroit avoir au- » cune assurance évidente de cette » proposition, si l'on ne concevoit clai- » rement ce que c'est qu'exister ; si l'on » ne peut donc nier que les idées de » l'être & de la pensée sont dans l'en- » tendement, je demande par quels » sens extérieurs ces idées y ont-elles » été produites ? Sont-elles lumineu- » ses ou colorées pour y être entrées » par la vue d'un son grave ou aigu ; » pour y être venues par l'ouïe, d'une » bonne ou mauvaise odeur, pour y » être entrées par l'odorat, de bonne » ou mauvaise saveur, pour y être ve- » nues par le goût, froides ou chau- » des, dures ou molles, pour être en- » trées par l'attouchement ? Si l'on dit » que ces idées sont formées de quel- ,, ques images sensibles qu'on nous ,, dise quelles sont ces images sensi- ,, bles dont on prétend qu'elles ont ,, été formées. . . . . . .

(1) *Logique de Port-Royal.*

Cet argument ſi démonſtratif en apparence, & qui en a long-temps impoſé, ne paroîtra qu'un paralogiſme, étant rapproché à la lumiere de Gaſſendi.

Mais avant que d'expoſer les réponſes qu'on a faites, & les conſéquences qu'on prétendoit tirer de cet argument, il ne ſera pas hors de propos d'entrer dans quelques explications préparatoires. Deſcartes avoit établi ſa théorie de l'ame ſur ce fondement, que nous pouvons bien douter de l'exiſtence de tous les objets qui nous environnent, mais non pas de celle de notre ame. Il ſuppoſe que par la permiſſion divine, le ciel, la terre & tous les corps environnans ſont des êtres purement phantaſtiques; tout ce qu'on apperçoit, tout ce qu'on ſent, n'eſt qu'un enchaînement de preſtiges dont le diable eſt l'auteur: les ſens ſont faux & illuſoires; ainſi Deſcartes commence par récuſer ces témoins ſuborneurs, il ſe dépouille de toute prévention & de toute notion

anticipée & ne reconnoît plus rien pour vrai. Voilà par quels degrés il parvient à cette sublime découverte : *je pense, donc je suis*, & s'applaudit lui-même de cette espece de révélation qui étoit réservée à son esprit privilégié. Ses disciples triomphans exaltent cette vérité comme le seul principe fécond & lumineux d'où émanent nos autres connoissances ; mais cette lumiere nouvelle pourroit bien n'être qu'une lanterne sourde qui n'éclaire qu'eux-mêmes.

Puisque Descartes pensoit que chaque homme pouvoit aisément se convaincre de sa doctrine sur l'ame, il falloit se borner à un raisonnement clair & précis, tiré de la nature des deux substances, & démontrer que l'idée de la pensée ne renferme pas celle de l'étendue. Pourquoi recourir à des idées innées ? Pourquoi poser son systême sur un fondement aussi suspect que ces hypotheses ingénieuses ? Pourquoi rejetter le temoignage des sens ? Ce philosophe assuroit qu'il

vouloit ſe mettre à la portée de tout le monde ; mais quel eſt l'homme du peuple diſpoſé à écouter un philoſophe qui lui dira que pour s'aſſurer de la diſtinction de ſon ame & de ſon corps, il faut qu'il croie que le ciel, la terre, ſa maiſon, ſa famille, en un mot, tous les corps peuvent n'être que des illuſions diaboliques ? Il y a apparence que c'eſt ce fondement de carthéſianiſme qui choqua les Meſſieurs du ſaint Office, lorſqu'ils mirent le livre des *Méditations* à l'index. Peut-être ils crurent que Deſcartes étoit une eſpece de magicien, & que pour être ſon diſciple, il falloit commencer par ſe donner au diable.

Cependant s'ils avoient eu le talent ou le goût d'approfondir la méthode de Deſcartes, ils n'auroient pas été ſi prompts à la condamner. Ils auroient vu qu'elle ne pouvoit partir que d'un génie preſque ſurnaturel ; mais telle eſt la condition de l'eſprit humain, dont la foibleſſe ne ſe décele ſouvent mieux que dans les plus

grands hommes. Quel sujet de réflexion pour un philosophe, qu'un homme comme Descartes aie médité pendant dix ans pour découvrir une vérité aussi commune & aussi triviale que celle-ci : *je pense, donc je suis*, & que ce même Descartes, par une contradiction singuliere, aie voulu donner pour innées des idées qu'il avoit été dix ans à trouver.

Gassendi étoit bien éloigné d'établir les connoissances fondamentales de l'esprit humain sur des idées si bizarres. Il ne goûtoit point ce principe qui conduisoit à démentir nos sens & à douter de l'existence de l'univers. Quelque sage & utile que soit le doute méthodique inventé par Descartes, on peut dire cependant que ce grand philosophe a été moins heureux dans l'application que dans l'invention de ce systême. Ce doute cesse d'être raisonnable, lorsqu'il s'étend sur des objets confirmés par le rapport constant & uniforme de tous les sens. Ce n'est plus alors le septicisme, qui ne pres-

crit l'indéciſion que dans les queſtions obſcures & contentieuſes ; c'eſt le vrai pyrrhoniſme qui révoque en doute les choſes les plus claires & les plus évidentes. Voilà le préambule de Gaſſendi contre Deſcartes : il ne perd pas de tems à lui prouver ſon exiſtence ; vérité ſi ſenſible & en même-tems ſi difficile à prouver par le ſeul raiſonnement. Par cela même, qu'elle eſt trop ſenſible, il entre tout de ſuite en lice pour combattre cet *Achille*, cet argument prétendu invincible dont nous avons vu une brillante application dans la logique de Port-Royal.

„ (1) Je me flattois, dit Gaſſendi à „ Deſcartes, de découvrir une vérité „ nouvelle qui fut la ſource de toutes „ les autres, lorſque je tombai ſur ce „ paſſage de vos méditations où vous „ faites ſi fort ronfler cet argument : „ *je penſe, donc je ſuis*. Bon Dieu, m'é„ criai-je ! voilà donc cette merveil„ leuſe découverte qui exigeoit de ſi „ profondes recherches, & un ſi

(1) J'ai traduit mot-à mot ce long paſſage de Gaſſendi tiré du commencement de ſes objections contre Deſcartes.

„ grand appareil de preuves ! Si quel-
„ qu'un avant ce tems-là, vous eût fait
„ cette question : Existez-vous Descar-
„ tes ? Vous n'auriez su que répondre,
„ & vous auriez demandé quelques
„ semaines & quelques mois pour vous
„ convaincre de votre existence,
„ avant que de satisfaire à cette ques-
„ tion : vous n'en avez point dites-
„ vous une certitude métaphysique,
„ c'est-à-dire, fondée sur le raisonne-
„ ment ; mais qui dit certitude, dit
„ quelque chose d'assuré. Tout ce qui
„ est susceptible de quelques degrés
„ de plus d'assurance, cesse d'être cer-
„ tain ; ou cette nouvelle méthode n'a-
„ joute rien de plus à la preuve de vo-
„ tre question, ou cessez de nous dire
„ que vous en avez une certitude ".

„ Mais sans insister davantage sur
„ cet article, examinons votre objet.
„ Quoique personne ne puisse vous
„ contester le fond de la question, vous
„ ne croyez cependant pas pouvoir
„ vous la persuader pleinement, si vous
„ n'avez recours à des preuves choi-

» ſies, & qui vous ſoient particulie-
» res. Voyons préſentement ſi elles
» ſont concluantes : *je penſe, donc je*
» *ſuis*, dites-vous ; c'eſt à merveille ;
» mais avez-vous oublié votre princi-
» pe fondamental, qui eſt de regarder
» comme faux ou incertain tout ce que
» vous auriez précédemment connu ?
» Vous faites profeſſion de renoncer
» à toute notion anticipée, à tout pré-
» jugé ; (ſi toutefois on peut vous paſ-
» ſer que votre nouvelle opinion ne
» ne ſoit pas elle-même un préjugé) ;
» de ce principe que vous venez d'é-
» tablir, vous devez déduire l'enchaî-
» nement des conſéquences qu'il vous
» reſte à nous démontrer... Venons
» donc à votre raiſonnement : *je penſe,*
» *donc je ſuis* ".

» Premiérement, c'eſt un pur ha-
» ſard que cette propoſition ſe ſoit of-
» fert à votre eſprit, plutôt qu'une au-
» tre. Elle ne peut naître de votre ju-
» gement, puiſque vous avez plus haut
» renoncé à tout jugement, & cette
» propoſition : *je penſe, donc je ſuis*,
énonce

» énonce un jugement réel de votre
» part, qui fait le premier point dont
» vous parlez. Ainsi le principe & tou-
» tes ses conséquences ne seront jamais
» le fruit de vos réflexions ".

„ Je pense, dites-vous, mais la pen-
» sée doit avoir un objet. A quoi pen-
» sez-vous donc? Est-ce au ciel, à la
» terre ou à votre personne? Mais sui-
» vant votre premiere these, que vous
» n'avez point abandonnée, tout cela
» n'est qu'une illusion. Votre idée sera
» donc illusoire, de même que toutes
» les autres idées subséquentes.

„ Mais encore, qu'entendez-vous en
» disant je pense? Vous connoissez-vous
» vous même? Il y a apparence, puis-
» que vous dites *je* : savez-vous si vous
» existez ou non? Si vous le savez,
» vous avez donc une notion antici-
» pée, ce qui est contre votre hypo-
» these; si vous ne savez pas que vous
» existez, comment saurez-vous que
» vous agissez, puisque l'action pré-
» suppose l'existence? Vous ne pou-

„ vez donc favoir fi vous penfez, puif-
„ que penfer c'eft agir.

„ D'ailleurs, quand vous dites, je pen-
„ fe, c'eft comme fi vous difiez, *je fuis*
„ *penfant*. Vous êtes le fujet, & la penfée
„ eft l'attribut: or, vous ne pouvez pas
„ dire, je fuis penfant, fans déclarer en
„ même-temps que vous exiftez; ainfi
„ l'antécédent & le conféquent ne fe-
„ ront jamais qu'une même raifon,
„ par conféquent, vous ne faites qu'é-
„ prouver une propofition par la mê-
„ me propofition. Il eft aifé de voir
„ par tout ce qui précede, que vous
„ voulez démontrer une chofe évi-
„ dente par un raifonnement captieux;
„ non que ce raifonnement ne foit très-
„ jufte en lui-même, mais dans votre
„ hypothefe il porte fur un principe
„ faux ".

Quoique ce paffage foit un peu long & abftrait, je l'ai rapporté dans fon entier, pour donner une échantillon de la dialectique de Gaffendi: on pourroit encore ajouter que cette propofition: *je fens, donc je fuis*, de-

voit tout aussi bien être admise que l'autre : *je pense donc, je suis.* Il semble même que la certitude de notre existence soit plutôt fondée sur le concours de toutes nos sensations successives ou simultanées, que sur le témoignage de la pensée, qui du moins n'est pas antérieur à celui de la sensation. On objecte que si nos sensations sont l'origine commune de nos idées, notre ame se trouvera par-là réduite à bien peu de chose, comme si nous en étions moins sous la main de l'être suprême, qui pouvant nous communiquer nos connoissances par toutes sorte de voies, a jugé à propos de choisir celle de nos sens, pour exciter dans nos ames ces perceptions d'où proviennent toutes nos connoissances, celles même du bien & du mal. „ Ainsi „ par le mal que nous sentons (1) nous-„ mêmes, dit M. l'abbé Batteux, nous „ connoissons le mal que nous pou„ vons faire aux autres, & par la „ crainte de l'éprouver, la défense de

(1) M. l'Abbé Batteux, *Morale d'Epicure.*

» le faire éprouver à autrui.... En
» quels caracteres plus lumineux Dieu
» pouvoit-il graver sa loi & sa justi-
» ce dans l'espece humaine ; chaque
» mouvement de notre ame, chaque
» impression des objets extérieurs sur
» notre corps & de notre corps sur
» elle est une méditation ou un déve-
» loppement de la loi naturelle qui
» ordonne le bien & qui défend le
» mal. La loi du bien-être particulier
» devient le code de la société, &
» celle du bien-être de la société,
» la caution du bien-être particu-
» lier.

En voilà plus qu'il n'en faut pour détruire les idées innées ; quand on n'auroit pas d'ailleurs une si grande multitude de preuves à leur opposer, il suffiroit pour battre en ruine ce systême de faire voir, avec Locke, que l'homme peut acquérir & acquiert en effet ses connoissances par toute autre voie, c'est-à-dire, par le moyen des facultés que Dieu lui a données pour cet effet.

Telle est donc la marche de l'entendement humain, les objets extérieurs agissent sur nos sens qui font passer à l'ame les mouvemens ou impressions qu'ils en reçoivent : ces impressions ne peuvent jamais être que des représentations d'objets simples & particuliers ; de la connoissance de ces individus, l'homme passe à celle des especes, des especes aux genres, & de-là il s'éleve jusqu'aux idées abstraites & universelles. Ainsi l'enfant qui semble d'abord borné à des sensations, apprend peu à peu à connoître chaque chose par les termes qu'il entend souvent répéter, & dont on lui explique le sens. Ensuite il range dans sa mémoire, sous différentes classes, ces démonstrations qui lui rappellent les choses qu'elles désignent. A mesure que les organes se fortifient, l'ame de l'enfant perce les enveloppes ténébreuses de ses sens, elle apprend à se replier sur elle-même, ce qui est le premier pas de la réflexion naissante ; elle parvient enfin à former des idées

univerſelles qui ſont le vrai partage de la raiſon humaine, laquelle achève de ſe mûrir & de ſe perfectionner par le ſecours de l'expérience, qui n'eſt autre choſe qu'une collection multipliée de ſenſations.

Si l'analogie nous éclaire ſur l'origine de nos idées, elle ne nous apprend pas la maniere dont elles ſe forment dans l'entendement : entre toutes les opinions que les philoſophes ont propoſées ſur la génération de nos idées, on en diſtingue trois principales.

La premiere eſt celle d'Epicure qui ſoutenoit, d'après Démocrite, qu'il ſe détachoit continuellement de la ſurface des objets extérieurs, des images de ces mêmes objets qui produiſoient toutes ces perceptions dans notre ame, ou plutôt qui étoient elles-mêmes ces perceptions. Ainſi tout s'opéroit, ſelon lui, dans l'entendement humain, par le moyen de ces ſimulacres voltigeans qui émanoient ſans ceſſe du tiſſu des corps environnans,

& dont nos sens étoient en quelque façon le reservoir : cette hypothese, si elle est romanesque, est du moins brillante.

La seconde opinion est celle de Hobbes & de quelques autres qui ont expliqué de cette maniere la nature de la sensation : Les corps extérieurs frappent l'extrêmité de l'organe dans lequel circulent les esprits animaux, c'est-à-dire, des globules ignés qui sont dans un flux continuel & une rapidité inconcevable, L'ébranlement communiqué de l'un à l'autre de ces globules s'étend par une serie de vibrations continuées jusqu'au timbre du cerveau où l'autre extrêmité de l'organe va aboutir, & de la répercussion de ce timbre naît le sentiment : mais comment ces philosophes prouveront-ils qu'un nerf percuté & répercuté, produise de lui-même la sensation qui ne sauroit être une modalité de la matiere, non plus que la pensée ?

Le troisieme systême est celui de

Descartes & de ses disciples qui sentant les difficultés extrêmes qu'il y a de concilier l'impression des organes avec une substance simple & sans parties, ont eu avec raison recours au créateur ; ainsi c'est Dieu lui-même qui produit dans notre ame toutes les opérations dont l'action des organes n'est qu'une cause occasionelle. A la vérité on leur a répondu que cette solution étoit, comme on dit, *è machina Deus*, & qu'il ne falloit pas une science profonde pour dire que c'est Dieu qui fait tout : mais ce parti est le plus modeste, & par conséquent le plus sûr dans tout ce qui est au delà du *nec plus ultra* des connoissances humaines.

L'apperception ou réflexion est cette faculté de l'ame qui venant à se replier sur elle même, tire de son propre fond toutes ses opérations, sans le secours des organes. Cependant on doit remarquer que l'ame dans la réflexion n'est pas absolument indépendante des sens, quoiqu'elle ne

se

ſe ſerve pas de leur entremiſe actuelle pour produire ſes actes, elle ſe ſert des idées (1) ſenſibles comme de degrés, pour s'élever par le moyen de la réflexion juſqu'à ces objets ſublimes où les ſens ne ſauroient atteindre, enſorte qu'il n'y a point d'idée ſi abſtraite ni ſi relevée, qui n'aie des liaiſons d'origine avec quelques-uns de nos ſens.

(1) *Utitur intellectus ſpeciebus phantaſiâ perceptis tamquam gradibus ut ratiocinando aſſequatur ea quæ ſine ſpeciebus phantaſmiſve intelligit...* Gaſſ.. *Phyſic. ſect.* 3a. lib. 1.



CHAPITRE III.

De la Volupté d'Epicure.

LEs êtres ſenſibles agiſſent ſur notre ame de deux manieres par la voie des ſens ; par la premiere, ils y excitent des idées, & par la ſeconde, des affections. Ces deux branches collatérales naiſſent des ſenſations comme de leur ſouche commune, & ſe ramifient à l'infini.

On entend par ce mot d'affection, une ſorte d'inſtinct, ou un mouvement naturel qui porte chaque être vivant à rechercher ce qui eſt ami de ſon exiſtence, & à fuir ce qui lui eſt contraire. Cet inſtinct eſt produit dans nous-mêmes, ſans nous-mêmes & ſouvent malgré nous-mêmes.

La ſatisfaction qui naît du beſoin rempli, eſt ce qui conſtitue le plaiſir. Pour nous donner une idée juſte du

besoin & du plaisir, les philosophes citent ordinairement l'exemple d'un homme tourmenté d'une soif violente qui avale une liqueur fraîche; la premiere sensation est le besoin, la seconde est le plaisir.

C'est une vérité de fait avouée de tout le monde, que tout être sentant ne se détermine à aucun acte que selon son plus grand plaisir. On a répété & expliqué si souvent cette maxime dans tant de livres échos les uns des autres, qu'il seroit très-déplacé de s'appesantir ici sur les preuves d'un principe trop clair pour avoir besoin d'être prouvé. Chacun n'a qu'à réfléchir sur lui-même & sur les motifs déterminans de toutes ses démarches, pour se convaincre que le plaisir est, pour ainsi dire, l'ame de notre ame, qu'il est, à son égard, ce que le mouvement est aux corps, & que de même que ceux-ci perséverent dans leur inertie naturelle, lorsqu'ils ne sont point excités par aucune impulsion étrangère; ainsi sans le grand mobile

du plaisir, l'homme seroit plongé dans une léthargie éternelle. Il ne se porteroit à rien, il ne voudroit ni boire, ni manger, ni multiplier son espece, son état, en un mot, ne différeroit point de celui des végétaux.

(1) Voici un argument d'Aristote touchant le plaisir. „ Tout ce que l'a„ nimal appete, est un bien par lui„ même, ce qu'il desire avec le plus „ d'ardeur, doit être le souverain bien: „ or, tout ce qui respire, appete avec „ beaucoup d'ardeur la volupté; „ donc la volupté doit constituer le „ souverain bien ".

On demande ce que c'est que le plaisir? Il semble naturel de répondre qu'il est fait pour être senti & non pas analysé; cependant on peut distinguer, avec Gassendi, le physique & le moral du plaisir. Ce philosophe disoit, avec les (2) Epicuriens, que le physique du

(1) *Ut in omnibus rebus id quod appetitur bonum est, ita quod summe appetitur esse oportet summum bonum... Atqui voluptas hujusmodi est, igitur eam esse summum bonum oportet.* Aristote, cité par Gassendi, *Ethicæ, liber primus de felicitate.*

(2) Gassend. *Physicæ, sectio 3a. memb... post.* lib. 10 de *appetitu & affectibus animæ.*

plaisir est ce sentiment agréable qui résulte de l'impression de certains esprits ou atomes très-subtils & très-doux de leur nature, qui par leur chatouillement affectent délicieusement notre cœur. La douleur, au contraire, est produite par l'irritation de certains esprits rudes & piquans qui froissent le cœur. Ce viscere se resserre à l'approche de ceux-ci, se dilate quand les premiers agissent sur lui : selon les mêmes Epicuriens, le plaisir consiste dans une certaine température ou équilibre des esprits, & la douleur dans leur dérangement ou leur oscillation.

Qu'est-ce que le moral du plaisir ? Socrate l'avoit défini une (1) *volupté sans peine*; Epicure disoit, *corps sans douleur, ame sans trouble.* Les plus grands adversaires d'Epicure n'ont garde de démentir cette maxime, surtout dans la pratique, & si l'on vouloit approfondir sans préjugé les divers sentimens des philosophes sur ce point important, on pourroit les ra-

(1) Gaff. *Ibid.*

mener tous à ce principe commun de l'influence nécessaire de nos plaisirs sur toutes nos actions.

Puisque le cœur humain n'a point d'autre levier, il ne s'agit que de lui donner la raison pour point d'appui. Or, la raison nous démontre que sans les auspices de la vertu, le plaisir sort de sa sphere, & va directement contre son but.

Mais qu'est-ce que la vertu ? Les Stoïciens la placoient dans les extrêmes, les vrais Epicuriens dans le milieu.

Zénon dénaturoit l'homme en le concentrant dans une espece d'insensibilité que son état ne comportoit point : Epicure se mettoit au niveau de la nature humaine dont il connoissoit le foible, il ne vouloit pas anéantir les passions ; il n'aspiroit qu'à les régler. Quand il disoit que la félicité & la vertu sont deux sœurs inséparables ; il entendoit par vertu l'art de modérer ses passions sans exclure les plaisirs. On avoit cru pendant long-tems que

ce philosophe n'admettoit d'autres plaisirs que ceux de la débauche. Gassendi fait voir le contraire, & c'est la différence notable qu'il y avoit entre Aristippe & lui. Le dernier ne prêchoit que les plaisirs des sens ; l'autre, au contraire, n'entendoit que les plaisirs de l'esprit. Gassendi (1) cite plusieurs passages de Cicéron, de Séneque, de Lactance, de saint Jérôme, de saint Grégoire de Naziance & de Gerson, pour faire voir qu'il ne falloit donner d'autre interprétation à la volupté d'Epicure, que l'idée des plaisirs honnêtes & permis.

L'on conçoit aisément par l'exposé que l'on vient de faire, qu'Epicure tenoit un juste milieu entre Aristippe & Zénon. Aristippe & ses disciples ressembloient à des malades aveuglés sur leur état, & qui ne veulent s'assujettir à aucun remede; Epicure prescrivoit & observoit un régime exact, n'affichoit point le charlatanisme, & ne prétendoit point guérir radicalement les

(1) Gassend. *ibidem*, & dans sa *vie d'Epicure.*

aie point de ſentiment uniforme & dominant ſur les cauſes efficientes du bonheur, tout le monde tombe d'accord de ce principe fondamental de la volupté épicurienne dont nous avons déja parlé : *corps ſans douleur, ame ſans trouble.* Il n'eſt perſonne au monde qui n'aie fort à cœur la conſervation de ſa ſanté, perſonne qui ne cherche à s'affranchir ou à ſe diſtraire des miſeres inſéparables de la condition humaine. On voit même des hommes qui préferent l'intérêt de leur repos à celui de leur ſanté, perſuadés que le bien-être ne ſe trouve que dans une certaine quiétude d'eſprit que rien n'altere.

Selon l'opinion populaire, le bonheur parfait conſiſte dans une ſuite non interrompue de ſenſations voluptueuſes ; mais outre qu'un pareil bonheur eſt un être de raiſon, il n'eſt pas concevable, quand bien même il ſeroit poſſible, qu'un homme qui auroit vécu dans des délices continuelles, eût la moindre idée du vrai plaiſir :

doit procurer le plus de satisfaction à l'homme, la question est encore indécise.

Les anciens philosophes ont longtems disputé sur le bonheur; saint Augustin comptoit *deux cens & quatre-vingt systêmes* différens sur ce seul article. Les uns le faisoient consister dans les plaisirs, d'autres dans les richesses, d'autres dans les honneurs, d'autres dans la philosophie. „ Ils „ auroient fait tout aussi-bien, dit „ Locke,(1) de disputer entr'eux sur le „ goût le plus délicieux des poires, „ des prunes & des abricots, & de se „ diviser sur ce point en autant de sec- „ tes; car, comme la bonté de ces „ fruits est relative à la différente con- „ formation des palais, de même les „ causes morales de la félicité varient „ suivant les goûts différens des hu- „ mains".

Chacun se fait donc des systêmes particuliers de bonheur analogues, à sa maniere de penser. Quoiqu'il n'y

(1) Locke, *Essai sur l'entendement humain*, lib. 2.

nous ſommes déja avancés dans la carriere du bonheur.

Deux mots d'Horace renferment dans leur préciſion, la ſubſtance des vrais moyens de parvenir au bonheur; matiere d'ailleurs ſi rebattue dans tant de traités volumineux. Voici comment j'ai eſſayé de rendre les vers de cet ancien poëte à ce ſujet.

(1) Ne s'étonner de rien, c'eſt, tout conſidéré,
Du ſolide bonheur le ſeul gage aſſuré.

Que de ſens ne renferment point ces deux mots ſi ſimples, *ne s'étonner de rien* : *nil admirari*! L'homme qui aura une fois bien pénétré la profondeur de cette maxime ne ſe tourmentera plus à rechercher péniblement hors de lui le ſecret du bonheur que la nature a mis dans ſes mains. Il ſaura apprécier la fortune, ne ſe laiſſera point éblouir par l'éclat de ſes faveurs; il découvrira aiſément les maux réels déguiſés ſous ces ſurfaces trompeuſes de contente-

(1) N[illegible] ...ope res eſt una, *Numici*
[illegible] ...ſit facere ac ſervare *beatum*. Horat...

ment. Il ne regardera que comme des infiniment petits, & qu'avec un souris de compassion, tous ces êtres qui ne cherchent qu'à se guinder sans cesse sur les échasses de l'orgueil & des prétendues grandeurs humaines. Rien ne l'étonnera, & il sera preparé d'avance à tout événement : *Nil admirari.*

Il aura soin principalement de se préserver de toute sensibilité excessive, & de s'envelopper selon la maxime d'un ancien, du manteau de son indifférence. C'est le grand point de la morale du philosophe ; „ & tel est „ dit M. d'Alembert (1) le déplorable „ état de la condition humaine, qu'il „ faut presque toujours renoncer aux „ plaisirs pour éviter les maux qui en „ sont la suite ordinaire. Cette insipi- „ de existence qui nous fait supporter „ la vie sans nous y attacher, est l'ob- „ jet de l'ambition & des efforts du „ sage : & c'est en effet, tout mis en „ balance, la condition que notre si-

(1) M. d'Alembert, *Mélange de littérature*, &c. *Morale de philosophie*, tome 4.

„ tuation préſente doit nous faire
„ deſirer le plus. Encore la plupart
„ des hommes ſont-ils aſſez à plaindre
„ pour ne pouvoir pas, par leurs ſoins,
„ ſe procurer cet état d'indifférence
„ & de paix. "

Ce ſeroit néanmoins mal interpréter le ſentiment des philoſophes, que de s'imaginer qu'en nous recommandant le calme de l'indifférence, ils aient voulu nous livrer à l'inaction totale des ſens; ils n'ont prétendu nous inſpirer que l'éloignement de ces plaiſirs bruyans qui privent l'ame de la jouiſſance d'elle-même, pour nous rappeller à cette volupté pure que l'on goûte dans l'étude, & pour nous introduire dans ce temple de la ſageſſe dont parle Lucrece, dans lequel on coule des jours ſerains : c'eſt dans ce port aſſuré que l'on contemple à loiſir les naufrages de ces malheureux humains qui vont échouer chaque jour contre les écueils de l'ambition; c'eſt-là qu'on apprend à connoître & à écarter, autant qu'il eſt poſſible, ces

ténebres & ces dangers qui environnent notre foible exiſtence.

Ceux qui ſont moins touchés des réflexions que des exemples, ne peuvent pas en choiſir un de plus illuſtre, que celui de Madame de Maintenon, pour réduire à leur juſte valeur, les idées du vulgaire ſur l'eſſence du vrai bonheur. La fortune ſembloit avoir épuiſé ſes faveurs ſur elle. Selon l'opinion commune, elle devoit être au comble de la proſpérité & de la joie. Cependant elle avoue, dans ſes lettres, qu'elle n'y tient plus, & qu'elle voudroit être morte, tant l'ennui qui devore les grands eſt affreux, & tant il y a de vuide dans les proſpérités humaines.

Ce peu de réflexions n'eſt qu'un ſimple développement des ſentimens de Gaſſendi ſur cette matiere, auxquels on a cru pouvoir joindre quelques paſſages pris des plus illuſtres auteurs. Si d'ailleurs on veut avoir une juſte idée de la morale de Gaſſendi, on en trouvera le germe dans les maximes

ſuivantes d'Epicure, qu'il ne ſera pas inutile de rapporter ici, en ſuivant la traduction qu'en a donnée M. l'Abbé Batteux, avec les notes qu'on y a joint.

La jeuneſſe n'eſt point une raiſon pour différer d'embraſſer la philoſophie, ni la vieilleſſe pour ceſſer de la ſuivre, puiſqu'il n'eſt point d'âge indifférent pour ſe procurer la ſageſſe de l'ame: dire qu'il n'eſt point temps de ſe livrer à l'étude de la ſageſſe, ou dire qu'il n'en eſt plus temps, c'eſt dire qu'il eſt trop tôt ou trop tard pour travailler à ſon bonheur; on doit s'attacher à cette étude, quand on eſt jeune, afin qu'en vieilliſſant on rajeuniſſe toujours par le ſouvenir d'une agréable conduite.

Il faut donc nous occuper de ce qui peut faire notre bien-être, puiſque nous avons tout dans le bien-être, & que quand ne nous l'avons point nous faiſons tout pour y parvenir.

Ce n'eſt pas la quantité, mais le goût qui fait le mérite des viandes. Il

en

en est de même de la vie : ce n'est point par sa durée, mais par les satisfactions dont on a joui, qu'il faut en apprécier la valeur.

On a dit mal-à-propos que le premier bonheur étoit de n'être pas né, & le second de mourir aussi-tôt qu'on a vu le jour. Si le prétendu sage qui a avancé cette maxime, en étoit bien convaincu, que ne quittoit-il lui-même la vie ! car on le peut quand on veut : s'il plaisantoit, c'étoit un sot ; car on ne plaisante point sur une matiere si grave.

Par la connoissance exacte des desirs & de leurs objets, on sait ce qu'il faut fuir & rechercher pour la santé du corps & la paix de l'ame. Deux choses qui constituent notre bonheur : *Corps sans douleur, ame sans trouble.*

La volupté est le principe & le terme du bonheur de la vie, c'est le bien essentiel où se porte notre nature ; c'est son premier mobile ; c'est le sentiment qui est la pierre de touche pour

tout ce que nous appellons bien. Il y a des cas où nous rejetterons des grands plaisirs, quand, par exemple, ils seront suivis de plus grandes peines. Il y en a d'autres où nous embrasserons de grandes & longues peines, quand elles seront suivies de plus grands plaisirs.

Ainsi, quoique tout plaisir soit un bien en soi, parce qu'il convient à notre nature, il y a pourtant des plaisirs qu'il faut se refuser de même, quoique toute douleur soit un mal en soi: il y a néanmoins des douleurs que l'on doit embrasser; c'est à la raison à peser les inconvéniens & les avantages.

Nous regardons la modération comme un grand bien, non pour nous faire une regle de nous contenter de peu, mais afin que nous puissions nous y borner quand nous n'avons rien de plus, parce que nous sommes persuadés qu'on jouit d'autant mieux de l'abondance, qu'on (1) a le secret de

(1) Nul n'est pauvre de ce qui suffit: ancienne maxime.

s'en passer, & que nous savons d'ailleurs que le plaisir, de sa nature, est à la portée de tous les hommes, & que celui de la fantaisie est de difficile accès. Les mets les plus communs nous procurent autant de plaisir que les viandes les plus succulentes, quand ils nous délivrent de la douleur attachée au besoin. Le simple pain, l'eau pure sont des mets délicieux pour qui attend le moment de l'appétit.

L'habitude de la frugalité nous donnera une santé vigoureuse & de l'agilité pour toutes les fonctions de la vie; elle nous fera mieux goûter les repas somptueux, parce qu'ils seront rares; enfin elle nous mettra en état de braver les coups de la fortune.

Quand nous faisons consister dans la volupté le souverain bien, nous ne voulons point parler des plaisirs grossiers du luxe & de la mollesse, comme on l'a interprété par ignorance, ou par malice, ou comme l'ont enseigné quelque philosophes. Nous l'avons dit, tout se réduit à avoir le

corps exempt de douleur, & l'ame ſans trouble. Ni les feſtins délicieux, ni les liqueurs précieuſes, ni les poiſſons exquis, ni la compagnie des femmes ne peuvent faire le bonheur de la vie ; on ne peut attendre ce bonheur que d'une raiſon ſobre qui dicte le choix des objets qu'on doit fuir ou rechercher, & qui rejette les opinions qui portent dans l'ame le trouble & la terreur. La prudence ſera donc le premier appui de notre bonheur, cette vertu préférable à la philoſophie même : vertu mere des autres vertus qui nous apprend qu'on ne peut être heureux ſans être prudent, honnête & juſte ; & qu'on ne peut être prudent, honnête & juſte, ſans être heureux. La félicité & la vertu ſont deux ſœurs qui ne ſe quittent jamais.

Quand on eſt frappé des craintes qu'inſpirent les fables du vulgaire, il faut avoir recours à l'étude de la nature : ſans cette étude point de plaiſirs purs. Comme la tranquillité qu'on

peut se procurer par le moyen des autres hommes ne va que jusqu'à un certain point, il y a un art de s'en procurer une parfaite en soi-même. C'est de simplifier ses besoins, de se dégager de beaucoup de choses, & de se contenter de peu.

Les richesses dont la nature se contente sont bornées, on les obtient aisément ; les autres ne le sont pas, on ne les obtient jamais ; le sage laisse peu de chose au pouvoir de la fortune, la raison & la prudence gouvernent ce qu'il y a d'essentiel dans la vie.

L'homme juste est le plus tranquille de tous les hommes, l'injuste le moins. Quand une fois le besoin est satisfait la volupté ne s'augmente point, elle ne fait que varier.

Celui qui connoît les vrais besoins de la nature, sait combien il est facile de se délivrer des maux de l'indigence, & de se faire des provisions pour toute la vie.

La suprême volupté est la déli-

vrance de tout mal ; & la perfection de l'ame quant au plaiſir, eſt l'extinction de tout ſentiment qui pourroit lui donner de la crainte.

Les deſirs naturels qui ont pour objet les choſes dont on peut ſe paſſer ſans douleur, ne ſont violens que parce que l'opinion ajoute à ces choſes ce qu'elles n'ont point.

Les deſirs auxquels on ne peut ſe refuſer, ſans que la douleur s'enſuive, n'ont point pour objet des choſes néceſſaires ; ce ne ſont que des appétits déſordonnés, aiſés à diſſiper, ſurtout ſi l'objet eſt par lui-même difficile à acquérir.

De tous les biens que la ſageſſe procure à l'homme pour ſe rendre heureux, il n'en eſt point de plus grand que l'amitié ; c'eſt en elle que l'homme borné, comme il l'eſt par ſa nature, trouve ſa ſûreté & ſon appui.

Le droit de la nature s'explique par l'utilité réciproque Quiconque veut vivre ſans craindre rien de ce qui eſt

e, ne doit entreprendre que

ce qui est à sa portée ; il doit regarder comme hors de lui tout ce qu'il ne peut se donner, s'abstenir de beaucoup de choses, sur-tout de celles dont il est inutile de jouir.

Le sage doit avoir des maximes, c'est-à-dire, des vérités réduites en maximes claires & courtes, pour servir de regle & d'appui à l'esprit incertain.

Les hommes ne peuvent faire mal aux autres que par envie, par haine, ou par mépris ; le sage sait se mettre au dessus de tout ce que peuvent faire ces passions.

Le sage ne cesse jamais d'être sage quand il est parvenu à l'être ; il ressent les passions sans rien perdre de sa sagesse.

(1) Ne devient pas sage qui veut ni dans tous les pays. Le sage est toujours heureux, même dans les tourmens, quoiqu'il se plaigne.

Il n'a aucun commerce avec la femme qui lui est interdite par la loi.

(1) C'est pour cela qu'un ancien disoit : Je remercie les Dieux de m'avoir fait naître raisonnable & non bête, Grec & non Barbare, homme & non femme, &c.

Il punit ſes eſclaves, mais il fait grace à ceux qui ont un bon caractere.

(1) Il n'eſt point amoureux.

Il n'eſt point inquiet de ſa ſépulture.

(2) Il n'a ni femme ni enfans.

Il ne ſe fait point une étude ſérieuſe de parer ſes diſcours.

Il fuit les plaiſirs de l'amour, perſuadé qu'ils ne ſont jamais de bien, & que c'eſt beaucoup s'ils ne font pas de mal.

Il ne paſſe point les nuits à table.

Il n'eſt ni magiſtrat, ni chef de ſa nation.

Il n'eſt pas cynique, & ne mendie pas ſon pain, comme ceux de cette ſecte.

Que l'on lui crêve les yeux, il eſt encore heureux.

Il peut laiſſer des livres, mais il ne les lira pas dans une aſſemblée publique.

Il aime la vie ruſtique, il veille ſur ſon bien, & prévoit l'avenir.

Il

(1) Epicure, qui calculoit juſte, trouvoit qu'il y avoi plus à perdre qu'à gagner

(2) C'eſt un détail trop embarraſſant; & qui préſente trop d [illegible] oups de la fortune.

Il est toujours prêt contre la fortune.

(1) Il choisit pour ami, un caractere gai & complaisant; il aime les spectacles du théatre, & s'y plaît plus que les autres.

Il sçait que la fermeté d'ame est une vertu qui s'acquiert.

Il croit que l'amitié est fondée sur l'intérêt; c'est une terre qu'on seme: son lien est l'utilité réciproque.

Il n'y a que deux sortes de bonheur; le bonheur parfait, qui ne convient qu'à Dieu, & le bonheur de l'homme, qui est susceptible du plus ou du moins.

Si le sage a des ancêtres, il place leurs bustes dans ses portiques, ou indifféremment.

Il est le seul qui juge sainement de la poésie & de la musique.

S'il est dans l'indigence, il tirera parti de sa sagesse.

(1) Et non pas de ces caracteres sombres & mélancoliques, qui n'envisagent jamais les objets que du côté affligeant. On ne peut goûter aucun repos ni aucune douceur avec ces personnes.

Il félicite ceux qui reviennent à la raiſon & à la vertu.

Il rendra hommage au prince quand le cas l'exigera.

Il donnera ſa vie, s'il le faut, pour ſon ami.

Il aura des dogmes, & ne mettra pas toutes nos connoiſſances en problême.

Si vous rejettez le témoignage des ſens ſans exception, vous vous ôtez à vous-même les moyens de réfuter les ſenſations que vous croyez fauſſes; vous n'avez plus de (1) regle pour vos jugemens.

Il faut bien connoître les fins de la morale, & les avoir toujours préſentes à l'eſprit, afin qu'on puiſſe y ramener ſes jugemens, ſans quoi la vie ſera toujours pleine de troubles & d'inutilités.

Telles ſont les maximes d'Epicure qu'on regardoit dans (2) l'antiquité

(1) Trois conditions néceſſaires pour s'aſſurer de la vérité de nos ſenſations qui ne nous trompent jamais, lorſqu'elles en ſont accompagnées; ſavoir, la bonne diſpoſition de l'organe, la diſtance raiſonnable des objets, & la perſévérance dans la même ſenſation.

(2) *E cœlo delapſas ſententias*,... *maxime ratas ſententias*,

comme descendues du ciel. Nous terminerons ce chapitre par le tableau allégorique qu'on a tracé de la volupté épicurienne. On voit dans ce tableau la volupté parée comme une reine, & entourée des quatre vertus cardinales ses conseilleres, qui lui disent à l'oreille ce qu'il faut qu'elle fasse (1).

(1) On voit qu'Epicure recommande principalement la prudence comme la modératrice de toutes les autres vertus, & que M. de Fontenelle nous peint ayant les jettons à la main, pour nous faire supputer les avantages & les inconvéniens qui peuvent résulter de chaque démarche.



CHAPITRE IV.

Du Vuide.

LA raiſon & l'analogie ſembloient avoir dicté à Epicure, que puiſque le mouvement exiſte, il y a conſéquemment du vuide dans la nature. Les défenſeurs du plein, les Carthéſiens ſurtout, ont cherché à évader cet argument : ne pouvant en attaquer la juſteſte, ils ont eu recours à l'exemple des poiſſons qui ſe meuvent librement dans l'eau, à cauſe de la ſoupleſſe & de la rareté du fluide ; mais Lucrece avoit déja réfuté cette objection d'une maniere invincible.

„ (1) On objecte, diſoit ce grand

(1) *Cedere ſquammigeris latices natantibus aiunt*
Et liquidas aperire vias, quia poſt loca piſces
Linquant, quo poſſint cedentis confluere undæ.
Sic alias quoque res, inter ſe poſſe moveri,
Et mutare locum, quamvis ſint omnia plena,
Scilicet id falſâ totum ratione receptum eſt,
Nam quo ſquammigeri poterunt procedere tandem,
Ni ſpatium dederint latices, concedere porrò
Quo poterunt undæ cum piſces ire nequibunt.
Vut igitur motu privandum eſt corpora quæque,
Aut eſſe admixtum dicendum in rebus inane
Ande ini tum capiat primum res quæque moveri.

„ poëte, que les poissons en nageant
„ fendent avec toute liberté, la plaine
„ liquide, parce qu'à mesure qu'ils
„ avancent, les eaux se retirent par
„ une prompte circulation dans l'es-
„ pace qu'ils laissent derriere eux;
„ d'où l'on prétend conclure la faci-
„ lité du mouvement dans le plein;
„ mais cette conséquence est fausse
„ en tout point. Le poisson éprouvera
„ une résistance invincible, si les on-
„ des ne s'écoulent pour lui laisser un
„ passage libre. Et comment les flots
„ pourront-ils céder leur place, s'ils ne
„ trouvent eux-mêmes une libre re-
„ traite? S'il n'y a pas d'interstices dans
„ l'eau qui puissent favoriser l'action
„ réciproque des particules du fluide,
„ en recevant les premiers globules
„ d'eau qui sont poussés par les autres,
„ le poisson & les eaux seront donc
„ forcément immobiles, puisqu'il n'y
„ a aucune partie du fluide qui puisse
„ commencer à se mouvoir ".

Certains Carthésiens ont reconnu l'existence de ces interstices nécessai-

res; mais ils ont ſoutenu en même-tems que ces petits eſpaces étoient remplis par l'air, qui étant, de ſa nature, de moindre denſité que l'eau, cede facilement à ce fluide : il falloit faire voir en même-tems que les oiſeaux avoient la même aiſance en volant, que le poiſſons en nageant; car s'il n'y a pas de vuide dans l'air, les oiſeaux ſeront fort embarraſſés pour s'y remuer. Qu'ont fait les Carthéſiens? Ils ont allégué la différente ténuïté des couches d'air dont l'atmoſphere eſt compoſée; l'expérience démontre que l'air, après ſa raréfaction, occupe un million de fois plus d'eſpace qu'auparavant : or, les globules d'air étant d'une ſubtilité extraordinaire, & d'une promptitude inconcevable à céder au moindre choc, & à ſe répandre, le mouvement ſe conçoit très-bien dans le plein.

Voici comment Gaſſendi les pourſuit juſques dans leurs derniers retranchemens. „ Suppoſé, leur dit-il, qu'un

» corps se (1) meuve dans l'air, sup-
» posé que pour opérer ce mouve-
» ment, il ne faille pas un espace plus
» grand que celui que peut occuper
» un filet d'air qui seroit mille fois plus
» pétit qu'une toile d'araignée ; cet in-
» tervalle si prodigieusement petit,
» mais nécessaire néanmoins pour re-
» cevoir la partie de l'air voisin qui
» sera mû ; cet intervalle, dis-je, est
» nécessairement occupé ; il faut qu'il
» soit évacué avant que l'air environ-
» nant puisse s'y rendre ; mais com-
» ment cet air voisin chassera-t-il ce-
» lui-ci ? Direz-vous que c'est par un
» mouvement latéral & rétrograde ;
» mais ce prétendu mouvement rétro-
» grade ne peut avoir lieu que la pre-
» miere particule d'air n'ait été pous-
» sée en avant. Or, celle-ci que nous
» avons supposée aussi petite qu'on
» peut l'imaginer, n'aura pu s'avancer,
» faute d'avoir trouvé un vuide pro-
» portionné à son inconcevable peti-

(1) *Physicæ, sectio 1a.* lib. *2us. de loco & duratione rerum* tom. 1. Op. Gass.

» tesse; donc l'air, d'un côté, ne pourra
» pousser l'air ambiant; donc il restera
» nécessairement immobile ".

» Mais, direz-vous, ces portions d'air
» se raréfient & se confondent dans
» un autre air plus reculé : la même
» difficulté renaîtra toujours. Je vous
» demanderai à mon tour ce que de-
» viendront les différentes parties d'air
» qui se dissipent lors de la raréfaction ?
» Il faudra de deux choses l'une; ou el-
» les se réfugieront dans des interstices
» qui ne sont occupés par aucun corps,
» & alors vous serez obligé de conve-
» nir de l'existence du vuide ; ou bien
» elles iront se joindre à de nouvel-
» les portions d'air; pour lors, je vous
» prierai de me dire encore que de-
» viendront ces dernieres ? Si elles ne
» bougent point de l'endroit qu'elles
» occupoient avant que l'air voisin,
» s'y fût introduit, il y aura deux corps
» en un même lieu, ce qui est impos-
» sible. Si vous croyez que ces parti-
» cules aériennes cedent à celles qui
» arrivent, faites-nous voir quelqu'en-

» droit libre où elles puissent se réfu-
» gier ".

C'est donc en vain qu'on opposeroit l'existence d'un prétendu fluide imperceptible, répandu par-tout, souple & sans cesse agissant, qui, pénétrant les corps, les rend plus flexibles & plus dociles à la moindre impression : la mobilité de ce prétendu fluide ne supposeroit-elle pas d'ailleurs, l'impénétrabilité de ses parties élémentaires ? Or, puisque deux corps différens ne peuvent partager la même même place dans un sens exact, il faut nécessairement qu'il y ait un vuide intérieurement répandu ; on n'est pas en droit de citer la densité ou la rareté des milieux, puisque ce seroit encore donner pour preuve, ce qui est en question ; d'ailleurs cette densité & cette rareté ne sont point des qualités inhérentes au corps, & qu'elles ne dépendent que du plus ou du moins de vuide parsemé dans le tissu de ces corps.

Il faut donc que les Carthésiens

prennent condamnation à l'égard du plein, ou qu'ils admettent une pénétration réciproque des corps, ce qui eſt contraire à leur nature: ce n'eſt en effet, que parce que les corps ſont originairement inépuiſables, que l'on conçoit qu'ils peuvent ſe mouvoir mutuellement.

Rien de plus frêle aux yeux des Gaſſendiſtes que les raiſons imaginées par les défenſeurs du plein, pour expliquer la communication du mouvement. „ Vous voulez ſavoir, diſent-„ ils, où ſe placera un corps pouſſé par „ un autre? N'eſt-il pas clair que c'eſt „ dans le lieu qu'occupoit le corps „ voiſin qui, mû à ſon tour, chaſſera „ le corps ſuivant, & ainſi de ſuite. „ Vous voyez donc que le mouve-„ ment s'opere par le tranſport & le „ remplacement des corps contigus; „ & ce remplacement réciproque „ vient de la facilité qu'ont les corps „ de céder, les plus foibles & les plus „ mous aux plus durs & aux plus soli-„ des, comme l'air & le feu aux autres

„ corps “. Pour accomplir ce mouvement, ils supposent encore un cercle de pulsations successives qui est l'image vraie de la maniere de raisonner de ces Messieurs ; car Gassendi leur a reproché de n'employer que des cercles vicieux dans leurs argumens, & de revenir, sans s'être fait jour, au même point d'où ils étoient partis, après un long circuit de subtilités qui ne prouvent rien.

On ne sauroit contester raisonnablement, répondent les disciples de Gassendi, que pour donner lieu à ces percussions „ réciproques, par lesquelles les divers corps se déplacent „ successivement, il faut supposer une „ retraite libre où puisse se loger le „ dernier corps mû par communication ; autrement ce dernier corps „ résistera à l'avant-dernier ; celui-ci „ à l'autre, & ainsi de suite ; de sorte „ que l'impulsion du premier mobile se „ trouvera d'abord anéantie “.

C'est un principe constant qu'une hypothese qui mene à l'absurde, doit

par cela même être rejettée. Or, ſi tout eſt plein, l'univers doit être un amas de corps entaſſés, une maſſe très-ſerrée & très-compacte dans toutes ſes parties; corps qui, à cauſe de leur liaiſon & de leur adhérence, doivent oppoſer une réſiſtance continuelle au mouvement; ce qui eſt contre l'expérience, puiſque chacun ſe meut librement ſans s'appercevoir de la réſiſtance que ſon corps éprouve dans l'air. Il ſuivra encore de cette hypotheſe, que quand un homme viendroit à remuer ſeulement le petit doigt, ce foible mouvement devroit ſe continuer juſqu'aux extrêmités de l'univers, & ſe propager même à l'infini, puiſque rien ne ſauroit ſe mouvoir que par le choc & la tranſlation ſucceſſive des corps; or, qu'y a-t-il de plus abſurde que cette conſéquence?

Si on entend par l'eſpace, la ſurface des corps, une ſimple qualité relative, ou l'ordre & la diſtance que l'on obſerve entre les êtres coexiſtans, & qui ne ſauroient ſubſiſter ſans eux; ſi c'eſt-là

l'idée qu'on prétend constituer la nature du lieu, cela peut se dire pendant tous le tems que les corps demeureront immobiles; mais l'impossibilité de concevoir le mouvement n'est pas levée par cette explication; car on conçoit toujours la même portion d'Epicure à l'endroit que le corps vient de quitter: & comment quittera-t-il cet endroit, s'il ne trouve un autre réceptacle à côté? Il en faut toujours revenir là. Si le mouvement est, comme on l'a défini, un *passage successif* des corps d'un lieu à un autre, on sent alors que l'espace n'est pas une simple relation ou le seul contour des corps ambiants.

Concluons donc qu'il doit y avoir un mêlange d'interstices ou de petits vuides disséminés dans l'intérieur du monde, pour recevoir les atomes & les parties des différens corps, & occasionner par ce moyen le mouvement dans l'univers; & tenons-nous fermes dans ce principe qu'on ne peut se lasser de répéter parce qu'il est sans replique „ qu'il

„ faut qu'un lieu ſoit abſolument vui-
„ de de tout corps étranger, pour re-
„ cevoir celui qui vient le remplir “.
N'admettons point une pénétration contraire à l'idée que nous devons avoir de la nature, de la matiere, dont toutes les parties ont la propriété eſſentielle de ſe borner & de ſe réſiſter mutuellement. C'eſt l'idée qu'emporte néceſſairement cette vérité univerſellement reconnue, que deux corps ne peuvent exiſter dans un même lieu, pas plus qu'un ſeul corps peut exiſter en même-tems dans deux lieux différens. Laiſſons donc aux partiſans du plein la peine de ſécher pour concevoir.

Comment, tout étant plein, tout a-t-il pu ſe mouvoir? Si une hypotheſe doit être rejettée parce qu'elle eſt inconcevable, à plus forte raiſon quand elle eſt dangereuſe par les conſéquences qui en découlent naturellement.
» Or, tel eſt le ſyſtême du plein : le ſeul
» parti que peuvent prendre déſor-
» mais ces Meſſieurs, dit Locke, eſt

» de reconnoître que la matiere est
» infinie, ce qu'ils n'osent pourtant
» déclarer ouvertement ; ou d'avouer
» que l'espace existe au delà des bor-
» nes du monde ». (1)

Lés partisans du vuide entendent, par le terme d'espace pur, une étendue immatérielle & infinie en longueur, largeur & profondeur, laquelle existoit avant la création : c'étoit comme la table d'attente des productions que Dieu tire de sa toute-puissance. Les Carthésiens nient d'abord qu'on puisse se former aucune idée de l'espace en général.

» Le vuide disent-ils est une chime-
» re : car comment se le représenter ?
» Est-ce une substance ou un acci-
» dent ? De l'aveu de ses partisans,
» l'espace n'est pas corps ; il n'est
» donc rien de réel : c'est une idée
» absolument abstraite, qui repré-
» sente l'absence de tout corps, com-
» me quelque chose de positif ; c'est
» un écart de l'imagination qui con-

(1) Locke, *Essai sur l'entendement humain*, liv. 2, ch. 13.

» fondant l'eſpace avec la diſtance » des corps, détache cet eſpace de » chacun d'eux, & le réaliſe à part, » quoiqu'il en ſoit inſéparable. «

On répond, en premier lieu à ces Meſſieurs, qu'il faut bien qu'on aie quelqu'idée de l'eſpace, puiſqu'on diſpute ſi fort ſur ſa nature.

Ce qu'il y a de ſpécieux dans cette objection, roule ſur les idées primitives que les Carthéſiens veulent donner de la matiere, laquelle ils confondent avec l'étendue; en quoi on leur a prouvé combien ils avoient tort, puiſque l'eſſence & la modification ſont deux choſes très-diſtinctes(1) »:il faut d'abord exiſter avant » que d'exiſter de telle ou telle ma» niere«. Les corps ne peuvent exiſter ſans étendue, cela eſt très-vrai; mais ils ne s'enſuit point que l'étendue ne puiſſe exiſter ſans corps, puiſqu'elle leur ſert d'ailleurs de meſure & de limite.

en

(1) *Prius eſt eſſe quam eſſe tale.*

En entrant dans une chambre, la premiere idée qui s'offre à l'esprit, est celle de la distance qui est entre les quatre murs, distance à laquelle on songe avant que de représenter l'air, ou toute autre chose qui pourroit être comprise dans l'enceinte de cette chambre. On conçoit même que cette étendue pourroit subsister, quand bien même l'air en seroit évacué. On peut donc se représenter l'espace par cette étendue qui renferme & qui borne les êtres corporels.

En second lieu, les Carthésiens demandent si le vuide est une substance ou un accident; & sans attendre de réponse, ils ajoutent qu'il ne peut être ni l'un ni l'autre.

Mais se vanteront-ils de connoître bien positivement toutes les substances & tous les accidens possibles ? Quelle raison ont-ils pour empêcher qu'on ne croie que le vuide soit un être à sa maniere, une espece de fluide immatériel où tous les corps sont plon-

gés. (1) » Locke dit que si l'on peut » prouver que l'esprit est différent du » corps, parce que ce qui pense ne » renferme point l'idée de l'étendue; » on peut également prouver que l'es» pace n'est pas corps en donnant à » celui-ci l'impénétrabilité pour pre» mier attribut, l'espace & la solidité » étant deux idées aussi différentes » entr'elles que l'étendue & la pen» sée. »

De même que l'on conçoit l'existence des esprits, quoiqu'ils ne tombent sous aucun de nos sens, & qu'on ne les connoisse que par leurs opérations, nous connoissons le pur espace de la même maniere; quoiqu'il soit invisible & impalpable, il suffit que l'ordre de l'univers le demontre.

Une preuve certaine que nous avons une idée réelle & positive de l'espace, c'est que nous comprenons que le globe terrestre pourroit changer de place, & nous représenter en même-tems son ancienne position,

(1) *Essai sur l'entendement humain*, liv. 2, chap. 13.

& l'endroit où se trouvoient son centre, son diametre & ses pôles. Si Dieu vouloit anéantir le soleil, les astres, la terre, ne pourroit-il pas empêcher qu'aucun corps nouveau succédât à ceux qui sont déja anéantis ? Les défenseurs du plein restreignent ici la toute-puissance divine, qui dans leur hypothese n'auroit pu créer cet univers, sans qu'un autre univers ne lui fût contigu, déduction naturelle de leurs principes qui menent à l'opinion de l'infinité du monde, & des êtres matériels.

Aussi sont-ils dans ue étrange embarras pour répondre (1) à cet argumens de Lucrece & d'Architas.

» Qu'on suppose, dit Lucrece, un » homme placé à l'extrêmité de l'u-

(1) . . . . *Si quis procurrat adora*
Ultimus ætereas jaciatque volatile telum,
Id validis utrum contortum viribus ire,
Quò fuerit missum, mavis, longèque volare,
An prohibere aliquid censes, obstareque posse;
Alterutrum fatearis enim, sumasque necesse est. . .
Ast sive est aliquid quod prohibeat officiatque,
quominus emissum veniat finique locet se,
Sive foras fertur non est ea fine profecto
Hoc pacto sequar, atque oras ubicumque locaris
Extremas, quæram quid telo denique fiat ?
Fiet uti nunquam possit consistere finis.

» nivers. (Suppofition qu'on ne peut
» nier, dès-lors qu'on reconnoît la
» matiere bornée) Que ce même
» homme vienne à lancer une fleche
» d'un bras vigoureux, quelle route
» fuivra ce trait ? Franchira-t-il les limi-
» tes de l'univers, ou trouvera-t-il en-
» core de l'obftacle ? S'il vole au delà
» des bornes de la matiere, il y a donc
» de l'efpace ; s'il ne peut y pencher,
» il y a donc encore des corps, &
» dans ce dernier cas, le monde eft
» infini. »

L'illuftre cardinal de Polignac a donné cette folution (1) ingénieufe & fubtile. » Le néant eft au delà de l'u-
» nivers : Lancerez-vous, dit-il, un
» trait dans le néant « ? Il eft à remarquer combien cette queftion eft captieufe : *Lancerez vous un trait dans le néant* ? On pourroit lui répliquer fur le même ton, en n'affirmant rien :
» Le néant eft-il quelque chofe d'exif-
» tant? Ce qui n'eft rien peut-il oppo-

(1) *Poft mundum nihil eft ; ergo mittefne fagittam in nihi-lum...* Anti-Lucret..

» ser de la resistance à une fleche» ?

D'autres Carthésiens ont avancé que le trait franchira les limites du monde, quoique le néant se trouve au delà : c'est à eux maintenant à prouver à M le cardinal de Polignac, comment une chose peut-être continuée dans le rien.

Si le monde est borné, & fini, il faut nécessairement qu'il y ait au delà une extension uniforme & incorporelle, qui constitue la nature de l'espace. Si je veux pousser toujours en avant l'idée que j'ai de cette extension, je trouve que je puis la prolonger jusques à l'infini ; d'où je conclus l'infinité de l'espace, puisque les bornes de l'étendue se refusent à ma conception. Car si l'étendue pouvoit être finie, il faudroit que les limites fussent vues au delà d'elles-mêmes : ce qui implique contradiction, puisque dans cette hypothese il y auroit toujours de l'étendue au delà de l'étendue ; donc l'espace est illimité.

L'argument d'Architas, se refere

beaucoup à celui de Lucrece. » Tranſ-
» portez, dit-il, un homme au bout de
» l'eſpace ; que cet homme veuille en-
» ſuite étendre ſon bras, s'il ne le peut,
» qu'eſt-ce qui l'en empêche ? S'il
» étend le bras, il y a donc encore de
» l'eſpace, donc l'eſpace eſt infini. «
Quoique l'eſpace du ſoleil ne ſoit pas
le même que celui où nage la terre,
l'eſpace en général n'en eſt pas moins
indiviſible ; car diviſer un tout, c'eſt
ſéparer ſes parties & les mettre à la
place les unes des autres, ce qu'on
ne peut ſe figurer de l'eſpace pur qui
pénetre, contient & environne tous les
corps en tout ſens & en toute manie-
re. On ne peut concevoir deux ſuper-
ficies diſtinctes même mentalement
de l'eſpace ; il eſt donc abſolument
indiviſible, & ſon indiviſibilité empor-
te néceſſairement ſon immutabilité.

» Mais, diſent les adverſaires du
» vuide, ſi l'eſpace étoit comme on
» le prétend un être néceſſaire, im-
» mobile, éternel, & infiniment éten-
» du, il réuniroit toutes les perfec-

» tions possibles, & seroit Dieu, par » conséquent «.

Cette question a été long-tems débattue entre Newtton Clarke, d'une part, Leibnitz & ses disciples, de l'autre; enfin, après bien des altercations la victoire fut adjugée aux philosophes Anglois, défenseurs de l'espace pur. On peut consulter les pieces justificatives de cette dispute dans *le Recueil* de Desmézaux. Clarke fait voir d'abord que le vice de l'objection précédente vient de ce que l'on confond communément les idées abstraites avec les idées concretes; l'immense & l'immensité: » Ainsi l'espace » infini est l'immensité, & non pas „ l'immense; tandis qu'un être infini, „ qui remplit l'espace infini, est „ l'immense & non pas l'immensité: „ c'est ainsi que la durée infinie est „ l'éternité, & non pas l'éternel, au „ lieu qu'un être infini qui est dans „ cette durée infinie, est l'éternel, & „ non pas l'éternité “.

Cette distinction aussi sublime que solide développe nettement cette vé-

rité ſimple & ſi commune, que Dieu eſt *par-tout*. C'eſt dans le cathéchiſme que Newtton, Clarke &c. ont puiſé le principe fondamental de leur théorie du vuide : *Dieu eſt en tout lieu* ; donc tout lieu exiſta avant comme après la création.

Quoiqu'il n'y ait, à proprement parler, dans Dieu ni de *où* ni de *quand*, il ne peut cependant point ne pas être quelque part : on dit que Dieu eſt *dans lui-même*. Cela eſt vrai, mais dans un ſens métaphyſique, comme ceux qui font cette objection ſont auſſi en eux-mêmes. Puiſque l'immenſité de Dieu remplit tout, ſelon le langage de l'écriture, il faut que ce *tout rempli* ſoit une ſuite, une extenſion & un mode de la divinité ; l'immenſe ne pouvant être ſans l'immenſité : c'eſt dans ce ſens là que les théologiens entendent les eſpaces imaginaires qui ſont au delà du monde ; ce n'eſt pas, ſelon eux, que ces eſpaces n'exiſtent que dans l'imagination, mais ils ne peuvent être conçus que par l'imagination.

On

On cite aussi en faveur du vuide, ce passage de saint Augustin dans la cité de Dieu : „ Il faut concevoir au „ delà (1) du monde des espaces infi- „ nis ; oseroit-on nier, dit un peu après „ ce saint Docteur, que la substance di- „ vine qui est présente par-tout, rem- „ plisse ces espaces aussi-bien que no- „ tre monde qui n'est qu'un point, eu „ égard à cette infinité ? Je ne crois „ pas qu'on se laisse aller à de si vains „ discours «. Le même saint dit encore que „ c'est dans ces espaces que s'oc- „ cupe la toute-puissance divine ‟. C'est dans ce dernier passage que Newton semble avoir pris le germe de cette idée ; la divinité présente par-tout, voit & discerne toutes choses dans l'espace infini, de la maniere la plus claire, comme dans son *sensorium* ; ce dernier mot signifie cerveau ou organe. Leibnitz avoit attaqué cette expression ; mais Newton la justifia en faisant voir combien nos langues sont foibles & imparfaites, & combien il

(1) S. August. *De civitate Dei.*

eſt difficile de trouver des termes exacts & propres à déſigner les attributs & les opérations de la divinité.

Tel étoit le ſentiment de Gaſſendi. Il penſoit qu'on ne peut avoir une idée juſte de *l'ubiquité* divine qu'en admettant un eſpace éternel, infini, dont l'exiſtence eſt une ſuite néceſſaire de celle de Dieu-même.

Il eſt donc conſtant, par toutes les raiſons qu'on vient de déduire, que nous nous repréſentons réellement l'eſpace, parce qu'en reconnoiſſant, comme nous ſommes obligés de faire, que le monde eſt fini, ſes bornes ne peuvent être autre choſe qu'une étendue homogene & illimitée; car ſi elle étoit bornée, ce ne pourroit être que par une extenſion ultérieure, puiſque l'étendue ne peut avoir d'autres bornes que celles d'une étendue voiſine; il s'enſuit que l'eſpace ne ſauroit être borné que par l'eſpace, ce qui répugne; l'eſpace eſt donc infini.

Quoique Gaſſendi eût défendu le vuide avec beaucoup d'avantage, cette

hypothese avoit néanmoins besoin de passer par les mains de Newton. Les découvertes de ce dernier philosophe, portent sur ce principe, qu'il *faut que les corps célestes* (1) *soient dans des espaces absolument vuides* : le vuide est encore nécessaire dans sa théorie de la lumiere, de la gravitation, &c. Newton nous introduit enfin dans la terre promise; Gassendi nous mene jusques à ses confins, à travers les déserts immenses du vuide.

(1) *Oportet spatia cælestia omnino esse vacua.* Newton.

CHAPITRE V.

Des Atomes.

ON a long-tems agité, & on agitera encore long-tems, si les êtres „ étendus sont composés d'élémens „ qui ne soient pas étendus, & si les „ corps sont composés de maniere „ qu'on ne puisse jamais assigner leurs „ composans".

La premiere question qui influe entiérement sur l'autre, fait le sujet de la dispute très-connue sur la divisibilité de la matiere à l'infini ; question si obscure, & qui prête si fort aux argumentations pour ou contre dont retentissent chaque jour les bancs au profit ou au détriment de la raison.

Nous nous contenterons de jetter un coup d'œil rapide sur les quatre principales questions relatives à ce sujet.

Aristote a soutenu que la matiere étoit divisible à l'infini, non pas *actuellement*, mais *virtuellement*, disoit-il, avec sa clarté ordinaire. Rien de plus frivole d'ailleurs, que cette solution; la divisibilité d'un corps présuppose nécessairement la distinction réelle de ses parties; ainsi dans un pied de roi, on distingue douze pouces avant la division de cette mesure.

Zénon pensoit que les corps étoient composés de points sans étendue, auxquels on a donné le nom de points zénoniques. On a répondu qu'il implique contradiction qu'un être étendu soit composé de parties simples, que des élémens qui n'ont ni extension, ni côtés, ni figure, ne sauroient occuper un lieu, former un corps étendu, ni s'unir les uns aux autres. Ils ne feroient que se pénétrer mutuellement; & quand on en supposeroit des millions joints ensemble, ils se confondroient tous dans le même point sans former aucune contiguité.

Certains défenseurs de Zénon on-

imaginé de faire gonfler je ne ſais comment ces points zénoniques, enſorte que leur bouffiſſure ſupplée, ſelon eux, à l'extenſion qui leur manque; mais autant en emporte le vent, & on n'a pas même fait l'honneur à ces philoſophes de vouloir les entendre, parce qu'on a jugé avec raiſon qu'ils ne s'entendoient pas eux-mêmes.

Deſcartes nous dit que le nombre des parties dans leſquelles la matiere eſt diviſible, n'eſt fini ni infini, mais ſeulement indéfini. Il eſt ſenſible qu'il a voulu évader la difficulté de la queſtion, & on a comparé avec raiſon, cette défaite à celle d'un homme qui, interrogé ſur le nombre d'écus qu'il auroit dans ſa poche, répondroit qu'il n'eſt pair ni impair, mais indépair. Chriſippe avoit fait jadis cette mauvaiſe plaiſanterie que Deſcartes a renouvellée, & Plutarque avoit répondu que ce n'étoit pas réſoudre la difficulté, puiſqu'en bonne logique, on ne pourroit nier le premier membre d'une propoſition contradictoire, ſans

affirmer en même-temps le second.

Enfin Gassendi & Bernier suivi des philosophes Anglois ont raisonné de la maniere qui suit.

» Il est absurde de croire qu'un tout » fini & borné de toutes parts, ren- » ferme des parties infinies " ; quelques subtiles distinctions qu'on oppose à ce principe, elles ne prouveront jamais que les parties sont plus grandes que leur tout ; c'est cependant la conséquence qui dérive du systême de la divisibilité à l'infini.

Qui pourra se persuader que le pied d'un aussi petit insecte que l'est un ciron, peut être divisé en mille,, (1) mil- ,, lions de parties dont chacune peut ,, être encore subdivisée mille mil- ,, lions de fois, & ainsi de toutes les ,, parties du pied du ciron, & cela ,, dans autant de tems que peuvent ,, en donner mille millions d'années ".

On ne comprendra pas plus aisément que dans une goutte de pluie il

(1) Gassend. *Physicæ, sectio prima, lib. 3us.* Bernier, t. 2.

y ait assez de particules d'eau pour se mêler avec toute l'eau de la mer, & l'auteur de la logique de Port-Royal aura bien de la peine à nous faire croire, malgré toute son éloquence, » que dans » un grain de bled, puisse se trouver » un petit monde avec son soleil, ses » planetes, & que dans chaque partie » de ce petit monde il y ait encore un » autre petit monde proportionné & » ainsi de suite à l'infini ". Voilà bien des infinis inégaux entr'eux.

Il faut que Messieurs les Carthésiens soient bien aguerris au sophisme pour débiter si affirmativement de pareils paradoxes.

Quoique l'homme, malgré tous ses efforts, ne puisse parvenir au dernier terme de la division des corps, n'est-il pas cependant naturel de croire, qu'après un certain nombre de divisions & de subdivisions, les corps devroient enfin se résoudre en élémens indivisibles qui seroient les principes composans des êtres matériels : cette supposition fondée sur l'analogie a donné lieu à l'atomisme.

L'étymologie du mot *atome* signifie quelque chose d'insécable. Ce n'est pas qu'on prétende que les atomes soient indivisibles, parce qu'ils n'ont pas des parties posées les unes hors des autres, les atomes sont étendus figurés, ils ont des côtés, puisqu'ils se touchent & se lient mutuellement ainsi; quand on dit que l'atome est un être simple, il faut entendre par cette simplicité un tout par continuité qui se présente sans discontinuation & sans interruption sous la même superficie: telle est l'explication que nous donne Bernier du mot *atome*: ce corpuscule est indivisible, quoiqu'il aie des parties; mais son tissu est tellement plein, tellement compact, qu'il ne donne aucune prise aux dissolvans. C'est parce que ces atomes sont parfaitement durs & solides, que les corps sont impénétrables. Si les premiers principes des corps étoient mous, on concevroit fort bien pourquoi quelques-uns de ces corps sont mous; mais on ne rendroit jamais raison de

la dureté des autres, au lieu que si les premiers élémens sont durs & solides, on concevra alors facilement ce qui fait la dureté & la mollesse; ces deux dernieres qualités proviennent du plus ou du moins de vuide intercepté dans les corps, & la mollesse n'est qu'une qualité relative, les corps les plus mous étant aussi réellement impénétrables que les plus durs.

La constante uniformité des especes dans leurs réproductions, fournit aussi un argument démonstratif en faveur du vuide; si chaque espece est si invariablement déterminée dans sa forme, ses nuances & sa multiplication, les premiers principes sont donc fixes & immuables. Si les germes s'accroissent & se développent, ce n'est que par l'assemblage & la contiguité des mêmes parties homogenes. On ne peut donc concevoir l'immutabilité des especes qu'en supposant que les premiers principes sont exempts de toute décomposition ou division, c'est-à-dire, entiérement inaltérables. Les

reſtaurateurs modernes de la philoſophie corpuſculaire ont fait valoir cet argument comme le plus ſolide qui aie jamais été employé en faveur de leur ſyſtême. Ce ſyſtême ſi ancien laiſſoit beaucoup de choſes à réformer ; on doit remarquer les différences eſſentielles qui le caractériſent dans ſon renouvellement.

L'on trouve dans Plutarque une expoſition détaillée du ſyſtême épicurien ſur les atomes. Je me ſers de la traduction d'Amiot, *Traité des opinions des anciens philoſophes.* „ Epicurus, fils de Néocles l'Athénien, „ ſuivant l'ancienne opinion de Dé„ mocritus, dit que les premiers prin„ cipes de toutes choſes ſont les ato„ mes, c'eſt-à-dire, corps indiviſibles „ & perceptibles par la raiſon ſeule, „ ſolides ſans rien de vuide, non engen„ drés, éternels, immortels, incor„ ruptibles, qu'on ne ſauroit rompre, „ ni leur donner autre forme ni au„ trement les altérer, qui ſe meuvent „ en un infini, & par un infini qui eſt

„ le vuide, & que ces corps ſont en
„ nombre infini; & ont ces trois qua-
„ lités, figure, grandeur & poids. De-
„ mocritus en admettoit deux, gran-
„ deur & figure ; Epicurus y ajou-
„ toit le poids : car il eſt, diſoit-il,
„ force que ces corps-là ſe meuvent
„ par la permiſſion du poids, car au-
„ trement, ils ne pourroient ſe mou-
„ voir, & que les figures de tels corps
„ étoient compréhenſibles & non pas
„ infinies, pour ce qu'ils ne ſont ni de
„ forme d'hameçons, ni de fourches,
„ ni d'annelets d'autant plus que tel-
„ les figures ſont fort fragiles.... Ils s'ap-
„ pellent atomes, c'eſt-à-dire, indivi-
„ ſibles, non parce qu'ils ſont les plus
„ petits, mais parce qu'on ne peut les
„ méſpartir d'autant qu'ils ſont impaſ-
„ ſibles, & qu'ils n'ont rien qui ſoit
„ vuide, & qu'il y ait des atomes, il
„ eſt tout clair, parce qu'il y a des élé-
„ mens éternels des corps vuides, &
„ l'unité ".

On voit par cet expoſé, ce qui étoit défectueux dans l'ancien ſyſtême. Gaſ-

ſendi détruit d'abord la ſuppoſition d'une infinité numérique des atomes dans le vuide. La maſſe de ces corpuſcules n'égale point l'étendue du vuide, puiſqu'ils y nagent librement.

Notre philoſophe redreſſe ici deux erreurs capitales d'Epicure, qui avoient entraîné cet ancien dans des abſurdités. La premiere erreur eſt cette prétendue déclinaiſon des atomes que leur pondération naturelle, ſuivant Epicure, faiſoit deſcendre d'un mouvement irrégulier dans le vuide. M. le Cardinal de Polignac réfute cette opinion avec ſon éloquence ordinaire.

„ Vous ſoutenez que les atomes ne
„ doivent qu'à leur peſanteur, le mou-
„ vement qui les fait traverſer l'em-
„ pire immenſe du vuide; vous avouez
„ en même-tems que les corps ſuivent
„ des lignes perpendiculaires, à moins
„ que les autres corps placés au deſ-
„ ſous, ne les en détournent : toute-
„ fois qui le croiroit? oubliant vos pro-
„ pres principes, vous donnez une
„ pente à des atomes dont la chûte eſt

„ ſpontanée. Où tendent ces troupes
„ confuſes de corpuſcules? d'où naît cet-
„ te différence dans leur direction? Eſt-
„ ce l'effet de leur choix? eſt-ce le vui-
„ de? eſt-ce un vent qui les détourne? Si
„ vous faites décrire à quelques-uns
„ d'entre-eux une perpendiculaire, ils
„ doivent tous prendre la même route.
„ Si vous en détournez quelques-uns,
„ il faut les détourner tous, puiſque,
„ ſelon vous, chaque atome peut dif-
„ féremment ſuivre l'une ou l'autre
„ direction: vous avouez qu'aucune ne
„ lui eſt naturelle. Regarder l'une com-
„ me eſſentielle, c'eſt une erreur; ſou-
„ tenir qu'elles le ſont toutes les deux,
„ c'eſt une abſurdité “.

Gaſſendi déplore à cette occaſion, l'aveuglement d'Epicure & des autres philoſophes qui ont méconnu la main toute-puiſſante de la divinité dans les différentes parties de l'univers où brillent avec tant d'éclat, l'ordre, l'enſemble, la variété & la magnificence. Il fait ſentir, avec autant de force que d'éloquence, que la régularité des corps

célestes, les vicissitudes réglées des saisons, la structure admirable des êtres organisés, ne forment qu'un cri général qui retentit d'un bout du monde à l'autre en faveur de l'existence de la divinité

Après ces préliminaires indispensables, notre philosophe admet les atomes avec les qualités que leur attribuoient Démocrite & Epicure. Il les regarde comme des corpuscules subtils très-déliés, imperceptibles & intactiles, parce que leur extrême petitesse les dérobe à nos sens. Lactance, en combattant autrefois Epicure, croyoit qu'il étoit absurde de supposer des atomes, parce qu'on ne pouvoit les voir ni les toucher; il auroit sans doute changé de sentiment, si Leuvenoëk, qui est venu long-tems après, eût pu lui faire voir au bout de son microscope dans une goutte d'eau, des animalcules cent mille fois plus petits qu'un grain de millet. Cependant ces animaux si prodigieusement petits sont pourvus d'organes, ils ont des membres

des viſceres pour vivre, ſe mouvoir, des parties pour engendrer.

Gaſſendi reconnoît encore, avec Epicure (1), que les atomes ſon diverſément configurés, ronds, quarrés, anguleux, oblongs & cubiques, &c. Ils ſont eſſentiellement indiviſibles, non qu'ils ſoient privés d'étendue, puiſqu'ils ſe joignent enſemble; ils ne ſont pas non plus les plus petites parties qui reſtent après les derniers termes de la diviſion, puiſque ces atomes ont encore des parties; mais leur indiviſibilité provient de leur conſtitution primordiale, qui les rend pleins, ſolides, durs; ainſi, comme ils n'ont point de pores, leur tiſſu n'eſt point ſuſceptible de l'introduction d'aucun corps étranger, & conſéquemment ils ſont inſécables; d'ailleurs, s'ils n'étoient pas originairement pleins, ſerrés & compactes, on ne pourroit point rendre raiſon de l'impénétrabilité, de la matiere en général & de la molleſſe

(1) *Phyſ. ſectio 1a. lib. 3us.*

molesse ou de la dureté de certains corps en particulier; donc, &c. &c.

Ce n'est ni du choc irrégulier, ni de la combinaison fortuite de ces corpuscules que les êtres ont été formés. Le hasard est aveugle, & ne produit rien que d'informe, de bizarre & de mal assorti, ou plutôt, le hasard n'est rien; les atomes inégaux entr'eux, ont un mouvement régulier, constant & capable de produire les effets les mieux ordonnés, parce qu'ils sont dirigés par une main toute-puissante. Il ne faut plus se mettre en peine après cela de quelle maniere ils se meuvent dans l'espace, si leur cours est rectiligne, curviligne, circulaire, éliptique. Reposons-nous en sur leur souverain moteur.

Les atomes sont immortels, puisqu'ils sont insécables de leur nature, & que Dieu lui-même ne sauroit diviser ce qu'il a fait pour être *un tout* par continuité. On peut se former une idée des atomes par l'amas de ces molécules déliées qu'on voit voltiger

dans une chambre, à la faveur d'un rayon du ſoleil ; comme c'eſt l'union réciproque de ces corpuſcules, qui a fait éclorre toutes choſes, leur ſéparation cauſe la ruine de tout : ils conſervent toujours la premiere activité qui leur a été imprimée dès le commencement. Plus ces atomes ſont libres & dégagés entr'eux, plus cette activité ſe fait ſentir, comme dans les fluides ; plus au contraire ils ſont liés & privés d'interſtices, & moins leur mouvement eſt ſenſible, comme dans la matiere brute ; cependant, ſelon les Gaſſendiſtes, l'inertie de cette matiere brute n'eſt qu'apparente ; cela nous paroît mal-aiſé à concevoir, parce que ſon mouvement interne échappe à nos regards ; nous pouvons cependant nous en former une idée par l'image du plomb, qui nous paroît dans un repos parfait, lorſqu'il eſt en fuſion, quoique les parties ſoient alors dans une rapide agitation par l'activité du feu qui pénetre les vuides que ces parties ont entr'elles.

C'est là une raison qui nous fait concevoir pourquoi rien n'est durable dans ce bas monde. Le tems, dit-on communément, ronge les corps les plus solides, comme l'airain, les métaux & les marbres les plus durs : qu'entend-on par-là ? Que les atomes qui composent tous ces corps, conservant toujours leur mobilité inhérente, tendent sans cesse à s'affranchir des liens qui les tiennent captifs, par conséquent tous les êtres matériels souffrent une déperdition continuelle de leurs parties qui se séparent par le frottement, & viennent enfin à se détruire par les côtés où le mouvement le plus vif occasionne le plus grand frottement.



CHAPITRE VI.

Syſtême particulier de Gaſſendi ſur l'ame du monde.

LE ſyſtême d'un monde animé a été embraſſé par la partie la plus nombreuſe & la plus éclairée des anciens philoſophes. Ce ſyſtême ſuppoſe une ame univerſelle, infuſe dans la maſſe générale des êtres, dont les ames particulieres ne ſont que des portions & des écoulemens qui vont enfin ſe réunir à leur tout, par voie de réfuſion. Telle étoit la doctrine de Platon, Pythagore, Ariſtote, Anaxagore, Hippocrate, Thalès, Zénon, les Stoïciens, &c. La théologie monſtrueuſe de Spinoſa, n'eſt qu'un centon raiſonné de ces anciennes opinions auxquelles il a ajouté celles de Strabon, de Lampſaque & quelques autres qui lui ſont particulieres : il eſt

parvenu, à force d'argumens & de subtilités, de faire de son systême un chaos très-difficile à débrouiller.

Képler, quoique très-éloigné du Spinosisme, qui d'ailleurs lui est postérieur, incline cependant à croire que le monde est animé, puisqu'il dit » qu'à » l'apparition des cometes, la terre en » a une si grande frayeur, qu'elle sue à » grosses gouttes, & de-là les innonda-„ tions, les pluies, &c ". Bayle, en rapportant ce passage de Képler, ajoute » que nous ne sommes pas plus ca-» pables de discerner si le monde pen-» se ou raisonne, qu'un pou est en » état de juger si l'homme sur lequel » il se trouve a du jugement ou non. " Il ne faut cependant pas accuser Bayle d'avoir voulu favoriser le sentiment de Spinosa, qu'il réfute au contraire si solidement, comme on peut le voir dans cet article de son dictionnaire.

Robert Flud avoit été l'avant-coureur de Spinosa dans le systême de l'ame du monde, on a vu dans l'*Abré-*

gé de la Vie de Gaſſendi, qu'il avoit combattu avec beaucoup de ſuccès ce dogme dont il avoit dévoilé les difficultés, les contradictions & les dangers. Ils admettent cependant une ame particuliere qui ſembloit gouverner les reſſorts de l'univers; mais il ne propoſoit cette opinion que comme une hypotheſe, & il ne donnoit cette ame que comme une puiſſance employée par l'être ſuprême, & qu'on entendoit communément ſous le nom de *Loix générales*, & de *cauſes ſecondes.*

Cette ame du monde excite à chaque inſtant notre admiration dans toutes les productions de la nature en grand comme en petit; elle nous rappelle ſans ceſſe la grandeur de celui dont elle eſt comme l'inſtrument.

On peut ſe repréſenter la divinité produiſant toutes choſes d'un ſeul mot, ſelon le langage ſublime de l'Ecriture : *il dit, & tout a été fait.* Les atomes vagues & flottans dans les régions immenſes du vuide ſe raſſemblent à ſa parole féconde, cette pépi-

niere d'êtres, cette graine de mondes, si l'on peut parler de la sorte, dans ses différentes circonvolutions, fait éclorre tout ce qui existe : les atomes s'élevent ou tombent suivant leur légéreté ou leur poids. Les plus subtils s'envolent au plus haut degré ; les autres moins légers, mais très-subtils, s'arrêtent dans une région inférieure, où ils se joignent & s'arrondissent en soleils, d'autres corpuscules inférieurs aux premiers se distribuent dans la moyenne région en différentes couches, plus ou moins épaisses, qui forment une atmosphere : enfin, la partie la plus grossiere & la plus crasse des élémens, se précipite & s'affaisse au lieu le plus bas ; & par leur consistance & leur condensation, ces parties produisent des planetes.

Ces mêmes causes séminales qui ont produit cet univers, continuent à y répandre la fécondité & la vie : elles opérent tout ce que l'on remarque dans la nature.

Gassendi pensoit qu'il y avoit une

force particuliere répandue dans la nature, qui en lioit & vivifioit toutes les parties, & il la regardoit comme un feu subtil, dont l'effet étoit de produire sans cesse; mais, en même tems, comme un agent subordonné à l'Etre suprême, qui s'en servoit comme d'un instrument propre à exécuter ses loix.

„ Je pensois, disoit Gassendi, qu'il „ n'étoit pas contraire à la révéla„ tion, en ce que cette ame ne seroit „ censée être autre chose qu'une cer„ taine force dépendante de Dieu, „ & être une ame à sa maniere; c'est„ à-dire, d'une espece particuliere, „ différente de la sensitive & de la „ raisonnable. "

„ Je rapporte ce passage, afin que „ lorsqu'on le lira, & qu'on verra en„ suite en divers endroits de cet ou„ vrage que M. Gassendi a beau„ coup de pente à croire que la terre, „ la lune, le soleil & tous les autres „ globes qui composent la machine „ du monde, ont chacun leur ame à „ leur maniere, à peu près dans le

„ même

